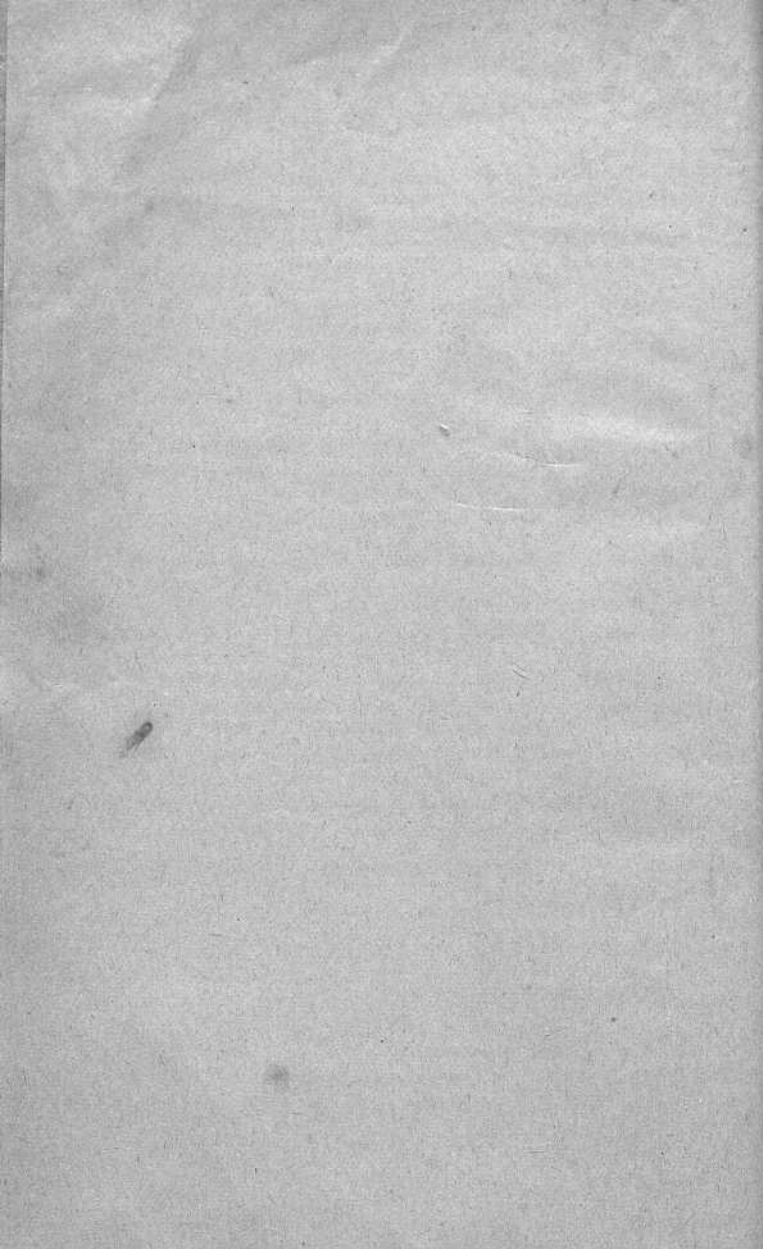


MEMORIAL OF THE

COMMISSIONERS



UN

PÈLERINAGE EN ESPAGNE

ÉTUDES ET RÉCITS

OUVRAGES DU P. BLOT

Un Pèlerinage en Espagne pour le III^e centenaire de sainte Thérèse. Etudes et Récits. 3 f. vol. in-12, franco.	10 fr.
Chaque volume séparément :	
I. <i>Le voyage au tombeau de sainte Thérèse</i> , franco.	3 50
II. <i>La messe de sainte Thérèse</i>	3 50
III. <i>Le corps et le cœur de sainte Thérèse</i>	3 50
Au ciel on se reconnaît , lettres de consolation, 32 ^e édition, 1 vol. in-18. Prix, franco.	1 »
L'agonie de Jésus , traité de la souffrance morale, 3 vol. in-12. Prix.	7 50
Les auxiliatrices du Purgatoire , 5 ^e édition. 1 vol. in-12. Prix, franco.	2 50
Notre-Dame du mont Carmel , 1 vol. in-12.	2 »
Le plus ancien mois de Marie , par le P. JACOLET. traduit et enrichi d'exemples nouveaux, 5 ^e édit. 1 vol. in-32	1 »
Le jour de Marie , par le P. AUREMMA, complété, 13 ^e éd. 1 vol. in-32.	» 50
La communion réparatrice en union avec Marie 25 ^e édition, 1 vol. in-32.	» 20
La sainte Messe réparatrice , 20 ^e édition, in-32.	» 10
Indulgences qu'on peut gagner chez soi tous les jours , 7 ^e édition, in-32.	» 10
La voix d'une Mère , les meilleurs conseils d'une mère à son enfant, 1 vol. in-18.	1 »
Le Cœur agonisant , salut des moribonds, 1 vol. in-18.	1 »
Le Cœur agonisant , consolation des affligés. vol. in-18	1 50
Le Mois de la sainte agonie . 1 vol. in-18.	1 »
Le Mois du Cœur agonisant . 1 vol. in-18.	1 »
Un Mois au jardin des Olives . 1 vol. in-18.	1 »

ÉPUIÉS

- Le Cœur eucharistique** ou le Cœur de Jésus dans le saint Sacrement, 2 vol. in-12, honorés d'un bref du Pape.
- Joie et Piété**, poésies de famille, publiées avec introduction. 2 vol. in-12.
- Les deux Révolutions**, celle qui perd et celle qui sauve. Brochure in-8^e.
- Marie réparatrice et l'Eucharistie**. 1 vol. in-18.

3-7-1791

UN

PÈLERINAGE EN ESPAGNE

POUR LE

III^e CENTENAIRE DE SAINTE THÉRÈSE

ÉTUDES ET RÉCITS

Par le P. BLOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, EXAMINATEUR SYNODAL, ETC.

TOME PREMIER

LE VOYAGE AU TOMBEAU DE SAINTE THÉRÈSE



PARIS

RENÉ HATON, ÉDITEUR

35, RUE BONAPARTE., 35

1889



APPROBATION

ÉVÊCHÉ
DE
CARCASSONNE

Carcassonne, le 31 mars 1889.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Vous m'avez fait la gracieuseté de me communiquer le premier volume de votre *Pèlerinage en Espagne*, votre *Voyage au tombeau de sainte Thérèse*, avant de le livrer au public ; j'en achève la lecture, et je m'empresse de vous féliciter de votre beau travail.

Sous le charme des ravissantes descriptions de votre voyage de Paris à Albe, sous le contre-coup des vives et pieuses émotions ressenties — comme vous et avec vous — au tombeau de l'héroïque vierge du carmel, je me suis rappelé un mot d'un de nos vieux écrivains traduisant, avec une naïve simplicité, le vers si connu du poète latin :

En délectant profiteras,
En profitant délecteras.

Peintre habile, vous avez sur votre palette les couleurs les plus riches, et votre pinceau excelle à les choisir, à les varier, à les nuancer, pour reproduire et les sites qui passent sous vos yeux, et les personnes qui se trouvent sur votre chemin, et les sanctuaires que vous aimez à visiter. Votre voyage est un merveilleux tableau, qu'on ne se lasse pas de contempler.

Pèlerin plein de foi, de science et de piété, à la vue des restes glorieux d'une sainte, au souvenir de sa vie, de ses vertus, de ses écrits, vous sentez votre âme s'élancer par delà les horizons étroits de cette terre, et pénétrer dans les régions mystérieuses du surnaturel et de l'infini ; mais si lumineuses sont les perspectives que vous entr'ouvrez aux regards de votre lecteur, qu'il croit, lui aussi, voir Thérèse ressusciter devant lui, et qu'il sent le besoin de tomber à genoux pour la vénérer et la prier.

Quel délicat rapprochement entre la vierge d'Albe de Tormès, et sa compatriote, la jeune martyre espagnole, sainte Eulalie ! Quelle ingénieuse comparaison entre la charité du vaillant Cyprien, et celle du séraphin du Carmel ! Quel admirable parallèle, surtout, entre le cœur du grand apôtre Paul, si éloquemment glorifié par saint Jean Chrysostome, et le cœur de votre

sainte, tel que vous nous le révélez, à la lumière des splendides enseignements du *Château intérieur*! Quelles mystérieuses analogies, quelle touchante conformité, entre le cœur de Thérèse de Jésus et le Cœur adorable du Sauveur!

Laissez-moi vous le dire, mon vénéré Père, en lisant les derniers chapitres de votre livre, je comprenais l'enthousiasme avec lequel le Docteur à la bouche d'or s'écriait : *Videre vellem cor Pauli*, et je me surprénais redisant moi-même : *Je voudrais voir le cœur de Thérèse!*

Puisse votre livre être médité par toutes les pieuses filles du carmel! Puisse-t-il surtout se répandre, se propager au sein du clergé! Je considérerais comme acquise la récompense ambitionnée par votre zèle : vous verriez se multiplier la sainte phalange des prêtres thérésiens.

Je dépose ce vœu dans le Cœur de Jésus, et je vous prie, bien vénéré Père, d'en agréer l'expression, avec l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

† FÉLIX-ARSÈNE,

Évêque de Carcassonne.

COUVENT des CARMES
DE PARIS

—
53, rue de la Pompe (Passy)
—

Le 27 novembre 1888, le T. R. P. Albert du Saint-Sauveur avait daigné écrire à l'auteur de ce *Voyage* :

« Je l'ai, non pas seulement parcouru, mais lu très attentivement et avec un bien vif intérêt. Les lecteurs qui ne s'attendent peut-être à rencontrer dans ce livre, à cause de son titre, que de pieuses impressions de voyage, des récits mouvementés, des descriptions émues, auront l'agréable surprise d'y trouver mieux encore : des sujets de méditation substantiels, et dont quelques-uns sont tout un traité sur un point précis de doctrine spirituelle.

« Je ne doute donc pas qu'il ne soit apprécié et goûté par les âmes sérieuses, d'autant plus que la forme en est toujours digne, élevée, jamais vulgaire. Avec lui vous faites encore de l'apostolat.

« Je vous remercie du plaisir que j'ai trouvé à le lire, et du bien que m'a fait cette lecture. Merci également de la bienveillance avec laquelle vous y parlez de notre Ordre, toutes les fois que l'occasion s'en présente. »

DÉDICACE

AU PREMIER ÉVÊQUE DE MADRID

Glorieux martyr du devoir,

Vivant, vous auriez agréé un travail que vous aviez inspiré; mort, daignez l'agréer aussi et le bénir : c'est à vous que j'en fais hommage, à vous que je le dédie. Ce devoir que la justice m'impose, m'est rendu plus doux par la reconnaissance et l'admiration. N'est-ce pas vous qui m'invitâtes aux fêtes du troisième centenaire de sainte Thérèse? N'est-ce pas vous qui m'offrîtes une généreuse hospitalité dans votre palais épiscopal de Salamanque? Que de fois Votre Excellence vint le soir humblement s'asseoir, près de son infime serviteur, pour lui parler de la séraphique réformatrice, dont l'esprit et les écrits vous étaient si parfaitement connus, dont le culte et la dévotion vous tenaient tant au cœur!

Quelques années après, devenu le premier évêque de Madrid, vous avez cueilli la palme sanglante du martyr, le dimanche même des Rameaux ou des palmes, dominica palmarum. En tombant sous les balles d'un sacrilège assassin, vous ne poussâtes qu'un cri : Sea todo por Dios, que tout soit pour Dieu ! En buvant, durant plusieurs jours, le calice amer d'une horrible souffrance, vous répétâtes souvent : Todo sea por amor de Dios, que tout soit pour l'amour de Dieu ! Alors ce fut une trêve à vos douleurs, à votre âme une consolation ineffable, d'entendre le Nonce Apostolique vous dire que le Souverain Pontife, Léon XIII, venait d'exaucer votre demande, avait déclaré canoniquement sainte Thérèse céleste patronne de la province ecclésiastique, qui se glorifie de posséder son berceau, son tombeau et ses principales fondations. A cette nouvelle, vos yeux déjà fermés se rouvrirent, la joie de votre esprit s'épanouit sur votre visage en un gracieux sourire, et votre bouche murmura quelques paroles émues, pour remercier Jésus-Christ et son vicaire.

Ah ! puisque vous êtes maintenant plus que jamais à la source de toutes les bénédictions, obtenez que Dieu bénisse ce simple essai d'hagiographie comparée, cette ébauche d'études et

de récits sur le séraphin du carmel, que vous avez tant glorifié sur la terre et qui, en retour, fait rejaillir sur vous les splendeurs de sa gloire dans le ciel. Obtenez que la dévotion à sainte Thérèse, qui débordait partout de votre cœur, déborde aussi toujours de mes paroles et de mes écrits.



INTRODUCTION

I. — OCCASION DE CE PÈLERINAGE.

Qu'est-ce qu'un pèlerinage ? Ce n'est ni la mission scientifique des érudits, ni l'excursion récréative des touristes, ni le train de plaisir des multitudes profanes, ni la manifestation bruyante des politiques ; c'est le voyage qu'on fait avec recueillement, par vœu ou par piété, à un lieu de dévotion. Nous l'avons fait souvent et en plusieurs contrées de l'Europe, parfois en prenant des notes, mais toujours sans rien en publier. Nous restions dans ce silence affairé, plein d'occupations, riche de pensées et de sens, dont parlait saint Ambroise, *negotiosum silentium* ¹. Mais aujourd'hui une occasion spéciale nous impose un devoir spécial, nous rappelle ce mot de l'Esprit-Saint : « S'il est un temps de se taire, il est aussi

1. *De officiis*, l. I, cap. III, n° 9, P. L., t. XVI, p. 26.

un temps de parler (Eccle., III, 7) », et nous oblige à augmenter le nombre de ces œuvres, qui sont aussi chétives que notre personne, mais auxquelles le public religieux a daigné plus d'une plus fois faire un bienveillant accueil.

Nous avons inséré dans la plus humble revue, *Le Messager de sainte Philomène*, quelques articles sur le rayonnement du culte des saints ; nous voulions y suivre, à la trace brillante des effets qu'il produit, les trois principaux rayons qui jaillissent de ce foyer puissant : le vrai, le bien, le beau. En 1878, nous avons vu, dans les splendides sanctuaires d'Italie, une preuve éclatante de cette doctrine, et nous avons même visité le modeste tombeau de la glorieuse thaumaturge, aux environs de Naples, près de Nole, à Mugnano-del-Cardinale, dans un obscur village, en un jour de calme et dans une solitude silencieuse, qui cadreraient parfaitement avec l'humilité de la vierge martyre, si longtemps inconnue et cachée dans les catacombes de Rome.

En 1882, la Providence permit que nous fussions invité à nous rendre en Espagne, à Albe de Tormès, au magnifique tombeau d'une des saintes les plus illustres, pour assister à son troisième centenaire, visiter quelques-uns des couvents qu'elle fonda, et y voir la confirmation de la thèse

que nous avions soutenue. Le grand évêque, qui avait organisé un concours littéraire et artistique, en l'honneur de la séraphique réformatrice du carmel, Thérèse de Jésus, pour célébrer plus dignement l'anniversaire de sa mort, pour mettre le vrai et le beau en harmonie avec le bien, que cet anniversaire devait produire, daigna nous écrire plusieurs fois, nous presser de franchir les Pyrénées, au mois d'octobre, et nous offrir l'hospitalité dans son palais, à Salamanque.

Nous y vîmes, et d'autres y virent pour nous, un signe de la volonté de Dieu, et nous partîmes de Paris le 26 septembre au soir, pour n'y rentrer que le 28 octobre au matin, après un long et laborieux pèlerinage.

Le prélat qui nous reçut alors si gracieusement, était Monseigneur Narciso Martinez Izquierdo, ancien député aux Cortès, puis sénateur, évêque de Salamanque et administrateur apostolique de Ciudad-Rodrigo. Son rare mérite et ses éminentes vertus le firent choisir, trois ans après, pour être le premier évêque de la capitale de l'Espagne, et en quelque sorte le fondateur de ce nouveau diocèse. Il fut installé solennellement le 2 août 1885; mais hélas! dès le 18 avril 1886, en entrant dans sa cathédrale pour bénir les rameaux, il fut assassiné par un prêtre criminel ou insensé. Le 6 mai

suisant, son oraison funèbre fut prononcée, dans la cathédrale de Madrid, par l'éloquent archevêque de Valladolid, Monseigneur Benito Sanz y Forès, qui, en lui prodiguant les éloges, n'était que l'interprète ou l'écho du monde entier. Qu'il me soit permis d'unir ma faible voix à ce concert de louanges, pour exprimer le désir que l'Église ratifie, tôt ou tard, le titre donné par les Espagnols à la généreuse victime, celui d'inoubliable martyr du devoir, *inolvidable mártir del deber*. L'avoir connu, avoir vécu dans son intimité, sera toujours pour moi un des plus doux souvenirs, et une des plus précieuses faveurs de mon pèlerinage en Espagne.

II. — TROIS MANIÈRES DE FAIRE UN PÈLERINAGE.

Lorsqu'un pieux voyage se prolonge, surtout en pays étranger, il peut offrir un aliment à toutes les facultés de l'âme, atteindre un triple but, ou du moins se faire en trois manières, suivant qu'on s'y propose, soit de nourrir le cœur et de fortifier la volonté par la dévotion, soit d'éclairer l'intelligence et d'enrichir la mémoire par l'étude, soit de satisfaire la légitime curiosité de l'esprit par la visite aux sanctuaires renommés.

Selon la première manière, on cherche dans un pèlerinage ces saintes émotions du cœur qui triomphent des résistances de la volonté, et mettent la conscience en paix. La foi se ravive, l'espérance s'affermi, l'amour s'enflamme ; le passé est expié par une sincère confession, le présent est réjoui par une communion fervente, l'avenir est préparé par d'instantes prières. De là ces conversions et ces guérisons, ces fêtes célestes et ces transports angéliques, dont le récit simple et touchant remplit les lettres intimes, adressées aux parents et aux amis, est quelquefois même répandu au loin par les journaux catholiques, pour la gloire de Dieu et l'édification des âmes.

Selon la seconde manière, les horizons de la science s'étendent durant un pèlerinage, par les souvenirs qui s'éveillent, par les idées qui germent ou se développent, par les lumières et les inspirations que Dieu donne, par les comparaisons qui se multiplient entre les pays, entre les époques, entre les personnes, entre les choses. L'intelligence, aidée de la mémoire, s'élève et se dilate par ces études religieuses, qu'elle fait aux lieux mêmes que les saints illustrèrent, par ces tableaux comparatifs de leurs vies, de leurs œuvres, de leurs écrits, qu'elle ébauche rapidement sur place, et qu'elle

achèvera plus tard à loisir, loin du mouvement et du bruit. De là ces nombreux volumes d'itinéraires, de voyages, de visites aux saints lieux, qui furent composés dès les premiers siècles du christianisme, et qui le sont encore aujourd'hui.

Quels progrès ne fit pas saint Jérôme dans la science des divines Écritures, dans l'interprétation de l'Ancien Testament et du Nouveau, grâce à ses pèlerinages en Palestine et à sa solitude de Bethléem ! Vers l'an 393, dans la lettre même où il parle de ses nombreux opuscules, qui se sont envolés de leur petit nid, *plurima evolaverunt de nidulo suo*, et qui ont eu l'honneur téméraire de la publicité, *temerario editionis honore*, il invite un de ses amis à venir en terre sainte, parce que c'est une partie de la foi, *pars fidei*, que d'avoir adoré le Seigneur sur la trace de ses pas, que d'avoir vu les vestiges presque récents de sa naissance, de sa passion et de sa mort en croix¹.

Quelques années auparavant, vers 386, sainte Paule et sainte Eustochium avaient adressé une semblable invitation à Marcella, et lui avaient écrit : « Elle serait longue, depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à ce jour, la liste des évêques, des martyrs, des hommes éloquents dans l'enseignement ecclésiastique, qui sont venus à Jérusalem,

1. St Jérôme, *Epistola* XLVII, n° 2, 3. P. L., t. XXII, p. 493.

convaincus qu'il manquait quelque chose à leur religion, à leur science, à leur gerbe de vertus, tant qu'ils n'avaient pas adoré Jésus-Christ dans ces lieux, d'où la lumière du premier Évangile avait jailli d'un gibet. Certes, si l'illustre orateur blâme je ne sais qui, d'avoir appris les lettres grecques, pas à Athènes, mais à Lilybée, et les lettres latines, pas à Rome, mais en Sicile, pourquoi penserions-nous que quelqu'un ait pu parvenir au faite des études, sans passer par notre Athènes, *absque Athenis nostris*?... Nous l'affirmons, tous ceux qui sont les premiers dans l'univers, se rassemblent ici, et nous qui sommes les derniers, nous sommes venus pour les y voir... Oui, quiconque était le premier dans les Gaules, accourt ici, et le Breton séparé de notre continent, s'il a fait des progrès dans la religion, laisse son soleil d'occident et cherche un pays, qui ne lui est connu que par la renommée et par les Écritures¹ ».

La troisième manière donne une satisfaction honnête et variée à notre curiosité naturelle. Comme en certains livres destinés à la jeunesse, pour exciter en elle une ardeur martiale, on nomme chaque combat glorieux une récréation militaire; de même et à plus juste titre, pour exci-

1. *Ibid.*, p. 489, *Epistola* XLVI, n° 9, 10.

ter les fidèles aux voyages de dévotion, on peut appeler quelquefois un pèlerinage une récréation religieuse, de pieuses vacances. N'est-ce pas assez souvent ce qui délasse le mieux l'esprit, ce qui repose le plus doucement le cœur, sans inquiéter la conscience, mais en la rassérénant ? N'est-ce pas une course rapide, en bonne et joyeuse compagnie, vers un but où nous attendent d'importantes solennités, des chants poétiques et d'éloquents discours, parfois même de beaux monuments et de pittoresques paysages ?

Ajoutez-y la consolation de voir un site, que des apparitions et des miracles ont rendu célèbre, ajoutez-y le bonheur de prier pour tous ceux qu'on aime en un lieu si privilégié, où l'on sent qu'on sera plus sûrement exaucé : vous comprendrez l'empressement qu'on met à visiter plusieurs de ces lieux et de ces sites, dans le peu de temps dont on dispose, à profiter d'une occasion opportune pour jouir de l'éclat nouveau, dont les revêtent les anniversaires et les fêtes. De là, ces descriptions familières et détaillées, qui alimentent souvent la conversation, et qui sont rendues plus claires ou plus complètes par les dessins, les gravures, les photographies, les vues et les portraits, qu'on a rapportés avec d'autres pieux objets, et qu'on garde comme de précieux souvenirs.

De ces trois manières de faire un pèlerinage, la première est plus intime, la seconde plus laborieuse, la troisième plus descriptive. Mais elles peuvent se succéder ou se mêler, et la Providence a voulu qu'elles se soient assez sensiblement succédées l'une à l'autre, dans l'ordre même que nous venons d'indiquer, quoique en se mêlant toujours un peu, pour caractériser chaque partie de notre pèlerinage.

III. — PREMIÈRE MANIÈRE, PREMIÈRE PARTIE.

La première manière, la première partie, va du 26 septembre au 5 octobre inclusivement. Elle reproduit les vives émotions de mon âme, pendant le trajet de Paris à Albe de Tormès, en passant par Issoudun, Toulouse, Perpignan, Lourdes, Irun, Salamanque, et pendant mon séjour au tombeau de l'héroïque carmélite. Comment, là surtout, n'aurais-je pas été vivement ému, puisque je me trouvais tout près de son corps admirablement conservé, et que je voyais son cœur à découvert, avec les nombreuses épines qui en sortent, et qui excitent l'étonnement de nos contemporains ? Mon émotion ne devait-elle pas s'accroître encore par cette singulière coïncidence, qui fait

que le 4 octobre fut le jour de sa mort et de ma naissance, que le 5 fut le jour de sa sépulture et de mon baptême ?

Si quelqu'un me blâmait d'avoir trop épanché mon cœur, trop parlé de moi, je n'en serais point surpris ; car je ne justifie que trop ce mot de l'*Imitation* : « Ceux qui font beaucoup de pèlerinages, se sanctifient rarement ¹ ». Mais c'est un motif de plus pour que je dise, avec la sainte fondatrice au début de ce livre des *Fondations*, où elle parlera souvent de ses voyages et de sa personne : « *Una ave Maria pido...* un avé Maria je demande, pour l'amour de Dieu, à quiconque lira cet écrit, afin qu'on m'aide à sortir du purgatoire² ? »

Ne pourrais-je aussi, pour m'excuser, appeler l'attention sur un phénomène, que d'autres ont observé avant moi, et qui est moins l'effet de l'émotion morale, de l'ébranlement psychique, qu'il n'est le résultat de l'action des saints sur leurs dévots serviteurs, sur leurs pieux pèlerins ? Le bienheureux Raymond de Capoue en fit l'expérience, pendant qu'il écrivait la vie de sainte Catherine de Sienne, dont il avait été le confesseur. Il avoue d'abord que ses nombreuses occupations

1. *Imitation de J.-C.*, l. I, ch. xxiii, n° 4.

2. *Escritos de santa Teresa*, t. I, p. 179, *libro de las Fundaciones*.

et son âge avancé sont cause que, sans oublier les faits, il a pu oublier un grand nombre de paroles, parce que la mémoire, selon Sénèque, est la première faculté qui vieillit ou baisse dans l'homme. Puis il fait cet autre aveu : « A l'honneur du Dieu tout-puissant et de cette sainte vierge son épouse, comme à ma propre confusion, je confesse que je retrouve, en écrivant, le souvenir de beaucoup de choses, dont je ne me souvenais plus du tout auparavant, à tel point qu'il m'a souvent semblé que la sainte était présente, en une certaine manière, et qu'elle me dictait en quelque sorte ce que j'écrivais, *spesse volte mi è paruto ch' ella fosse in certo modo presente, et quasi mi dettasse* ¹. »

De même tout pèlerin instruit, qui s'arrête près du corps saint qu'il visite, ou qui s'en écarte un peu pour méditer, et qui préfère se livrer tranquillement à ses réflexions, que de satisfaire en courant sa curiosité, ne tarde pas à sentir la présence spirituelle et la bienveillante assistance de l'âme bienheureuse, qui vivifie ce corps et qui lui communique déjà un rayon de la gloire, dont elle jouit au ciel.

Les souvenirs se réveillent en notre mémoire, notre esprit recouvre sa vigueur et sa portée, nos

1. *Vita di santa Caterina da Siena*, II^a p., cap. I, n^o 5, Siennese, 1701, p. 130.

sentiments reprennent leur fraîcheur et leur vivacité premières, notre âme voit s'agrandir devant elle tous les horizons du temps, et s'ouvrir toutes les perspectives de l'éternité. De ce petit coin de terre, elle embrasse un champ sans limites, elle se dilate dans l'infini et se joue dans l'univers, comme la Sagesse, *ludens in orbe terrarum* (Prov. VIII, 31), parmi les comparaisons et les parallèles, les similitudes et les dissemblances. J'ai comparé la régénération et la sépulture, j'ai comparé ce qui se passait sous mes yeux à ce qui se faisait autrefois pour les martyrs, nommément pour sainte Eulalie et saint Cyprien ; j'ai comparé le corps de Thérèse à d'autres corps saints, que le Seigneur se plaît aussi à glorifier ; son cœur à d'autres cœurs, à celui de saint Paul, à celui-même de Jésus, en montrant leur identité avec cet adorable Cœur ; enfin j'ai comparé ses reliques à d'autres reliques, dont Dieu se sert pour opérer des prodiges.

Je m'étais mis en route sans aucun parti pris, sans avoir songé aux différents points de vue, sous lesquels se présenterait à moi la séraphique réformatrice du carmel, par là même sans être résolu à fixer longtemps mes regards sur celui-ci, de préférence à celui-là. Arrivé sur les lieux qu'elle sanctifia, qui sont encore imprégnés de son par-

fum, je laissai aller mon cœur vers le sien, je recueillis mes souvenirs, je me nourris de mes pensées, en m'éloignant parfois de la foule pour mieux me livrer à mes impressions. Ce que je notai alors sans nulle préméditation, sous la simple inspiration du moment, n'est qu'un échantillon, un spécimen de ce que d'autres feront beaucoup mieux que moi. Les sujets ne leur manqueront jamais ; sainte Thérèse seule n'est-elle pas un fonds inépuisable ?

IV. — SECONDE MANIÈRE, SECONDE PARTIE.

La seconde manière, la seconde partie, va de la soirée du 5 octobre à l'après-midi du 13. Elle comprend mon séjour au palais épiscopal de Salamanque, et reproduit les études que j'y pus faire ou ébaucher, soit sur ce qui me rappelait le mieux dans cette vieille université le docteur mystique, *la mística doctora*, soit plus encore sur elle-même, ses états d'âme et ses écrits.

D'abord, par une délicate attention dont je fus fort touché, on avait mis dans ma chambre, sur ma table, les travaux manuscrits envoyés pour le concours littéraire ; je les parcourus, je les discutai, j'en combattis parfois telle ou telle opinion,

qui me semblait peu fondée, peu conforme à l'idée que trois siècles se sont formés de sainte Thérèse, de ses visions et de son discernement. Je pus visiter la bibliothèque et les bâtiments de l'école célèbre, qui lui donna des guides éclairés, son premier éditeur, Louis de Léon, et son premier biographe, François de Ribéra. Je visitai de même plusieurs couvents ou collèges, qui avaient contribué à la splendeur et à la renommée de Salamanque; j'eus aussi la joie d'offrir l'auguste sacrifice, et dans la chambre où la *santa escritora* avait composé sa glose sublime, et dans la chapelle du monastère, qui abrite maintenant ses filles.

Ensuite une indisposition, causée par la fatigue ou par le changement de régime, me priva de la consolation de monter à l'autel, et me réduisit à garder la chambre, par ordre du médecin, pendant quelques jours. Je m'en dédommageai, en laissant mon esprit et mon cœur étudier à fond ces rapports de la grande servante de Dieu avec l'Eucharistie, que j'avais seulement entrevus et qui m'avaient captivé, le 5, pendant la messe chantée près de son cœur et de son corps. Cette étude me conduisit à rechercher ce que le mysticisme thérésien doit au sacrement d'amour, et dans un sens général quelle est la cause, quelle est la fin de la mystique divine.

Tous les ouvrages que j'avais lus sur ce sujet, me semblaient manquer de synthèse, de vues d'ensemble et d'unité. Je crus, et je crois de plus en plus, que la mystique chrétienne a pour cause efficiente l'Eucharistie, et pour cause exemplaire Jésus-Christ dans toutes les phases de son existence. Le très saint Sacrement en est la forme ou la vertu plastique; l'achèvement de la représentation totale de l'Homme-Dieu dans l'Église, en est le but final. J'étais trop souffrant pour écrire alors tous les souvenirs, tous les textes, toutes les considérations qui me vinrent à l'appui; d'ailleurs une main vénérée, la main du bon pasteur, m'arrachait livres et papiers, pour m'obliger à un repos salutaire. Néanmoins je pris quelques notes, et le germe déposé dans mon âme alla en se développant jusqu'à la fin de mon pèlerinage, longtemps même après mon retour en France.

V. — TROISIÈME MANIÈRE, TROISIÈME PARTIE.

La troisième manière, la troisième partie, va du 13 au soir jusqu'au matin du 28 octobre. C'est la description des solennités dont je fus témoin, ou dont je recueillis sur les lieux les impressions récentes, depuis la fête de sainte Thérèse à Albe de Tormès jusqu'à la distribution des prix du

concours à Salamanque, et même jusqu'à mon passage par Loyola, Bordeaux et Angoulême, pour revenir à Paris.

D'abord je retournai à Albe pour la grande fête du 15, et de là j'allai aussitôt passer trois jours dans la vieille cité d'Avila, patrie de la réformatrice du carmel et berceau de sa réforme. J'eus le bonheur d'y prier plusieurs fois dans la maison où Thérèse de Jésus naquit, dans le monastère de l'Incarnation où elle se fit religieuse, et dans celui de Saint-Joseph qu'elle fonda le premier. Je priai aussi dans d'autres églises, principalement à la cathédrale et à Saint-Vincent.

Puis je me rendis à Alcalá de Hénarez, sans m'arrêter à Madrid autrement que pour y passer la nuit. Il me fut agréable d'y visiter le tombeau de Ximenès, l'ancienne Université, le palais des archevêques de Tolède, transformé en archives nationales, et surtout l'austère couvent de la *imagen*, fondé par cette célèbre Marie de Jésus, dont le séraphin du carmel a dit : « C'était une femme de grande pénitence, de grande oraison, et que Notre-Seigneur comblait de ses grâces ; elle me devançait si fort dans son service, que j'avais honte de paraître devant elle¹. » Ses filles me montrèrent son portrait authentique, et sa vie

1. Vie écrite par elle-même, ch. xxxv, au commencement.

inédite composée par le P. François Garzia y Castilla, carme de l'Observance; elles me promirent même la photographie du portrait, et la copie exacte du manuscrit. Elles ont tenu parole, et grâce à cette aimable complaisance, je me propose de donner au public, avec la reproduction du portrait, la traduction et le complément de la vie.

Ensuite, d'Alcala je revins à Madrid, où j'eus le temps de visiter des églises et des monuments. Je fus heureux d'y présenter mes hommages au savant professeur de discipline ecclésiastique, qui avait mis dans la bibliothèque des auteurs espagnols, dès 1861, la meilleure et plus complète édition des écrits de sainte Thérèse¹, et qui a publié en 1882, un manuel du pèlerin au troisième centenaire². Ces deux publications m'ont été fort utiles, et j'en témoigne ici même toute ma gratitude au noble et pieux écrivain, avec d'autant plus d'empressement que ce fut lui, je l'ai su depuis, qui conseilla au vénérable évêque de Salamanque de m'appeler en Espagne, de m'inviter aux fêtes du centenaire.

1. *Escritos de santa Teresa*, añadidos e ilustrados por don Vicente de la Fuente, catedrático de disciplina eclesiástica en la Universidad de Madrid. Biblioteca de autores españoles, t. LIII et LIV.

2. *Manual del peregrino* para visitar la patria, sepulcro y parajes donde fundó la santa...

Enfin je rentrai à Salamanque pour le jour de l'octave, le dimanche 22, où l'on célébra avec un éclat extraordinaire, à la cathédrale, l'humble carmélite qu'on représente le bonnet de docteur sur la tête, et qu'on appelle par emphase Docteur de Salamanque. Les jours suivants, je fus témoin de la magnifique distribution des prix, obtenus par des écrivains, des poètes et des artistes de tous pays, qui avaient travaillé en l'honneur du séraphin du carmel. Aussitôt que cette distribution fut terminée, je repris le chemin de la grande patrie française, qu'on revoit toujours avec une joie filiale, comme l'enfant revoit sa mère, après une séparation qui a permis de la comparer à d'autres.

Durant ces changements de scènes, qui se succédaient si promptement, mes yeux s'appliquaient à tout regarder, ma mémoire à tout retenir, ma main à tout noter, au crayon d'abord, puis à la plume, sans que mon esprit pût se livrer à de nouvelles études. Mais les anciennes me revenaient souvent à la pensée, toujours avec plus de clarté, toujours avec plus d'étendue. Car les idées qui se fixent dans l'esprit dès le début d'un pèlerinage, comme autant de petites plantes cueillies sur le tombeau d'un saint, continuent jusqu'à la fin de croître et de s'épanouir, ont de

plus en plus de couleurs pour nous réjouir, et de parfums pour nous embaumer. Nous pouvons même les transplanter dans d'autres âmes, où elles prendront aisément racine, et répandront la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous pouvons aussi, en les disposant avec art, en les rapprochant et liant ensemble, former un bouquet qui se conservera longtemps, et qui se complètera par des additions successives. La Vierge Mère nous en donna l'exemple à Bethléem et à Nazareth. Saint Luc ne nous apprend-il pas qu'elle conservait dans son cœur, pour les comparer, pour en découvrir les rapports, pour les développer l'une par l'autre, toutes les paroles qu'elle entendait dire de Jésus ou par Jésus, *conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc, II, 19, 51)?

VI. — PREMIER REPROCHE : TROP LONG !

De ce qui vient d'être dit, il résultera sans aucun doute que, parmi toutes les critiques ou tous les reproches qu'on nous adressera, et qui ne sont que trop mérités par les imperfections de notre travail, le premier sera d'être trop long.

Pour atténuer ce reproche, nous ne publierons jamais ni la seconde ni la troisième partie ; nous

en avons seulement inséré quelque chose dans les trois volumes de la première partie, qui diffèrent assez par le sujet et le sous-titre, pour qu'on puisse les avoir séparément. Le premier raconte notre voyage au tombeau de sainte Thérèse ; le second explique le propre de sa messe, et dit ce qu'est pour nous une messe de pèlerinage ; le troisième est rempli de détails, qu'on trouverait difficilement ailleurs en un même livre, sur les merveilleuses particularités des reliques de sainte Thérèse, sur les prodiges observés après son trépas dans son corps, et plus récemment dans son cœur toujours visible.

Sa *Vie* écrite par elle-même s'arrête à l'année 1562, et rapporte plutôt les faveurs qu'elle reçut de Dieu, que les grandes choses qu'elle fit et les sublimes vertus qu'elle pratiqua pour lui. François de Ribéra, de la compagnie de Jésus, né en 1514, mort en 1591 à Salamanque, où il expliqua pendant seize ans l'Écriture sainte, fut le premier qui publia sa biographie sous le titre de *Vida de la madre Teresa de Jesus, fundadora de las descalças y los descalços carmelitas*. Mais l'approbation est de 1589, sept ans après la mort de la grande réformatrice, et le livre parut en 1590, un an avant le trépas de l'auteur ; il ne put donc dire qu'assez peu de choses des gloires posthumes de

son héroïne. Yépès en dit davantage, mais pas encore assez puisqu'il n'écrivit que seize ans après Ribéra. Les Bollandistes sont plus complets¹; mais ils ont écrit dans une langue et dans un format, qui les rendent inaccessibles à presque tous les pieux lecteurs, et ils n'ont rien pu relater des merveilles qui se sont produites depuis un demi-siècle. *L'histoire de sainte Thérèse*, composée par une carmélite de Caen et publiée à Nantes en 1882, n'en rapporte elle-même presque rien. Nous avons donc cru qu'il y avait là une importante lacune à combler, par un livre qui mette les faits à la portée de tous, et qui en montre la cause, la liaison et l'utilité dans le plan divin.

Il est vrai aussi que le travail du pèlerin, compris de la façon que nous avons exposée, appartient à ce genre d'études comparatives, qui exige d'assez longs développements pour plaire aux érudits, comme aux moins doctes, en particulier pour offrir quelque attrait aux âmes religieuses. Il commence par un point presque imperceptible, qui devient très fécond, comme le germe dans la graine d'où sortira une verte tige, d'où s'élèvera une haute plante, qui étendra au loin ses rameaux.

1. Les Bollandistes, t. LV, font le plus grand éloge de Ribéra, *Comment. Prævius*, n° 3-8, p. 109, 110. — Ils reproduisent sa vie de sainte Thérèse, p. 538-725, et ajoutent plus de quarante pages de *Gloria Posthuma*, p. 745-790.

La rosace de nos cathédrales n'est belle aussi et ne charme nos yeux, qu'à la condition de n'être pas réduite à son centre, d'avoir des rayons qui s'élargissent, comme les pétales d'une rose, à mesure qu'ils s'éloignent du point central.

A-t-on bien fait de se contenter jusqu'ici d'isoler les saints, pour nous donner de chacun une vie séparée, même dans ces collections volumineuses, où on ne les classe ni par pays, ni par siècle, ni par genre de vie, mais où on les juxtapose par mois et par jours, suivant l'incidence de leurs fêtes? Plutarque fit le parallèle des hommes illustres dans l'antiquité païenne; ne pourrait-on faire utilement quelque chose de semblable, pour les héros du christianisme? Ne serait-il pas bon de les grouper quelquefois, de réunir ceux qui ont entre eux de l'analogie, pour nous en offrir l'histoire comparée? On ne se bornerait pas à en mettre deux en parallèle, comme fit l'historien grec; on étendrait la comparaison à un plus grand nombre, on noterait sur un même point les rapports et les différences.

On verrait en cette étude, comme dans un tableau mouvant, l'action de Dieu sur ses plus fidèles serviteurs, et leur correspondance à la grâce, depuis les prières que leurs pieuses mères firent pour eux avant leur naissance, jusqu'aux

rudes épreuves qui les marquèrent tous du signe de la croix, jusqu'aux reflets de la gloire éternelle qui brillent dans les miracles, opérés par leurs reliques après leur mort. Nous autres chrétiens de peu, nous gagnerions à ces parallèles, à ces diversités et à ces ressemblances multiples, à ces rapprochements nombreux, de mieux connaître les procédés si variés que l'Esprit de Dieu emploie, pour forger les âmes héroïques, pour tremper les caractères forts, pour tailler les saints et en faire les vivantes images de Jésus-Christ.

Le divin original l'emportera toujours infiniment sur ses copies, notre unique Maître dominera toujours tous ses disciples de la tête et du cœur. Ses plus parfaits imitateurs n'en sont pas moins des géants, dont nous apprécions mieux la taille quand nous les comparons, je ne dis pas au vulgaire des fidèles, au commun des saints, mais à l'élite même des bienheureux, à ce que l'Église a produit de plus grand. Or la réformatrice du carmel fut un de ces esprits transcendants, une de ces âmes héroïques, qui ne perdent rien à être étudiées dans leur groupe, à être comparées aux saints les plus illustres. Ne fut-elle pas l'émule de tous par la vertu, la voisine de quelques-uns par le temps et l'espace? N'a-t-elle pas ressemblé à plusieurs par la vie et la mort, par le caractère et

la vocation, par les luttes et les triomphes, par les œuvres et les écrits ? C'est pourquoi nous n'avons pas craint de signaler souvent les rapports, les analogies, les traits de ressemblance, que la grâce lui a donnés avec les contemplatifs et les mystiques, avec les fondateurs et les écrivains, avec les apôtres et les martyrs.

Ce que nous avons fait, n'est rien auprès de ce qu'il aurait fallu faire, pour être complet ; ce n'est qu'un essai, ce n'est qu'un coin du tableau. Mais ce sera suffisant, nous l'espérons, pour suggérer à quelques lecteurs la pensée, pour leur inspirer la résolution, de faire d'autres parties du tableau, ou même le tableau tout entier.

VII. — SECOND REPROCHE : TROP TARD !

On nous adressera un second reproche, celui de venir trop tard. Que répondre ?

Bien que l'intérêt d'une narration soit d'ordinaire en raison inverse de la distance, qu'il diminue à mesure qu'on s'éloigne du théâtre et de la date de l'événement, nous ne désespérons pas d'intéresser les enfants de sainte Thérèse, les religieux mêmes et les séculiers, prêtres ou fidèles, par une description du troisième centenaire, qui leur prouvera

l'utilité des lointains voyages aux lieux de dévotion, et la prodigieuse fécondité du culte des saints.

Si nous avons tardé à la publier, malgré les impatients désirs qui nous étaient exprimés, par des âmes dévouées à l'héroïne d'Avila, c'est d'abord, comme on vient de le voir, parce que nous voulions enrichir notre travail de nombreuses comparaisons, pour le rendre plus utile; c'est ensuite parce que nous avons dû l'interrompre assez souvent, pour insérer un article dans quelque revue pieuse; c'est enfin, parce qu'il est difficile, presque impossible, de beaucoup prêcher et de beaucoup écrire en une même année. Après notre retour d'Espagne, nous avons prêché de deux à trois cents fois par an; ce qui, avec l'âge et l'expérience, attire un nombre quatre fois plus grand, et de lettres auxquelles il faut répondre, et de visites qu'il faut recevoir, parce que lettres et visites sont autant d'appels à notre intelligence et à notre cœur, pour obtenir lumière et consolation. Qu'on veuille donc bien excuser un pauvre missionnaire apostolique, le moins capable de tous, comme on excuse les plus éloquents religieux, lorsqu'on voit qu'ils publient d'autant moins de livres, qu'ils font plus de discours.

Plusieurs fois, nous l'avouons, nous fûmes sur

le point d'avancer l'heure de la publication ; mais comme le fruit qui n'est pas mûr tombe plus difficilement du rameau, ainsi notre travail ne pouvait se détacher de nos mains, pour passer dans celles de l'imprimeur. Malgré toute notre envie d'en finir, il a fallu attendre, retarder encore, observer du moins un peu le précepte du législateur du goût :

Nonumque prematur in annum,

Tenez-le renfermé jusqu'à la neuvième année ¹.

Nous ne l'avons pas laissé mûrir si longtemps, quoique nous ayons vu assez souvent, sur des catalogues de librairie, l'annonce de quelque récit de voyage, qui n'était publié que cent ans et plus après le voyage accompli. Nous n'avons pas non plus oublié tout à fait cet autre précepte :

Hâtez-vous lentement ; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez ².

Il résultera probablement de ce retard que nous serons moins lu, parce que la curiosité est émusée par l'éloignement, n'est plus aussi vive qu'au lendemain du centenaire ; mais qu'importe que

1. Horace, *Ad Pisones*, vers 388.

2. Boileau, *Art Poétique*, chant I, vers 171-174.

nous ayons moins de vogue, pourvu que nous fassions plus de bien au petit nombre d'âmes qui nous liront !

VIII. — TROISIÈME REPROCHE : DES LETTRES !

On ne manquera pas de nous adresser un troisième reproche, on nous blâmera d'avoir écrit des lettres, au lieu de faire des chapitres. Plusieurs critiques l'affirmeront, la forme épistolaire a le tort impardonnable de ramener trop souvent le *je*, le *moi*, de mettre continuellement en scène la personnalité de l'auteur au lieu de la tenir dans l'ombre et de l'effacer ; d'autres ajouteront que pour cela même beaucoup d'écrivains en ont abusé, qu'elle n'a plus aucun charme pour un public délicat, qu'il la néglige comme une fleur fanée, qu'il la rejette comme un habit passé de mode.

Nous donnerons d'abord pour excuse que le public, en lisant un livre, aime toujours savoir à qui il a affaire, à pénétrer même dans les pensées et les sentiments les plus intimes de l'auteur. C'est encore plus vrai quand il s'agit d'impressions de voyage. Or, la forme épistolaire n'est-elle pas celle, qui se prête le mieux aux épanchements et aux confidences ? Lors même qu'on ne s'en sert

pas, peut-on raconter un voyage sans parler du voyageur, et dire ses impressions sans parler de soi ?

Nous affirmerons ensuite que, si nous l'employons, c'est bien moins pour faire vivre nos lecteurs dans notre intimité, que pour répondre à ce que les circonstances demandaient, à ce que la charité semblait exiger de nous. Tout nous engageait, en effet, à communiquer les détails du centenaire aux héroïques filles de sainte Thérèse, privées de tout pèlerinage et cachées à tous les regards, par leur étroite clôture, dans un de ces petits carmels, qui fleurissent en grand nombre sur le sol de la France, et dont notre ministère nous a souvent permis de respirer l'angélique parfum. Un motif déterminant était la maladie grave, qui retenait leur digne supérieure à l'infirmerie, et ne lui permettait pas plus d'assister aux fêtes de France qu'aux fêtes d'Espagne. Nous rédigeons donc au jour le jour, à la hâte, sous une forme rapide et dans un style familier, presque toutes nos remarques et notes de voyage ; puis nous les adressions ponctuellement à la vénérable prieure, par chaque courrier qui partait, une ou deux fois en vingt-quatre heures. Toutes parvinrent à destination, malgré les infidélités trop fréquentes de la poste espagnole, et furent lues avec intérêt. Ce

fut même cet intérêt qui nous décida à les continuer, à les compléter, et c'est encore lui qui nous décide à en publier une partie.

Mais ces lettres exprimaient bien plus les sentiments, que notre âme éprouva en assistant aux magnifiques fêtes du centenaire, qu'elles ne racontaient les hasards et les surprises de notre excursion au delà des Pyrénées. Les accidents d'un voyage de dévotion ressemblent à ceux d'un voyage d'agrément ou d'affaire, et méritent rarement les honneurs d'un récit ou d'une description. Combien de fois, durant notre adolescence, n'entendîmes-nous pas reprocher, aux *Annales de la propagation de la foi*, l'habitude d'insérer de trop longs détails sur les tempêtes, auxquelles les missionnaires sont exposés, comme les autres, en traversant l'Océan, mais qui ne sont nullement un péril caractéristique de leur apostolat ? Quand nous avons pu, après notre retour, reprendre notre travail, refaire nos lettres et suivre le conseil du poète : *Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse*¹, nous nous sommes bien gardé de nous étendre sur le voyage même, d'en parler autant que de ce qui nous avait attiré : le corps et le cœur, les souvenirs et les œuvres de l'incomparable Thérèse de Jésus.

1. Boileau, *Art Poétique*, ch. I, vers 163.

Dans notre second jet, en développant nos pensées, nous avons conservé la forme du premier, parce qu'elle semblait accroître l'intérêt du fond. C'est du moins ce qui nous fut dit par des séculiers et des religieux, auxquels nous communiquâmes plus d'une fois nos lettres complétées. D'ailleurs, cette forme épistolaire ne nous empêchait pas de combler les lacunes, d'élargir les réflexions, d'encadrer les faits dans des considérations, que nous avons à peine eu le temps d'indiquer d'un mot. Elle nous a même permis de citer intégralement les textes, que nous n'avions pu donner que de mémoire et en abrégé, tant nous avons écrit avec précipitation, ordinairement aux heures avancées de la nuit. S'il en est résulté des retards, ils n'auront pas été inutiles à la maturité du fruit de nos veilles.

Le voyageur qui revient d'un pays lointain, où il put admirer des plantes rares et précieuses, qu'il ne saurait rapporter vivantes et entières, se contente de jeunes tiges, de boutures ou de graines. Mais s'il veut les faire apprécier, s'il veut les propager, se hâte-t-il de les exposer aux regards des indifférents et des étrangers? Non, il attend que la graine ait germé, que le germe ait poussé, que la tige ait grandi, que la plante soit ornée de fleurs dont la beauté, ou même de fruits

dont la saveur puisse attirer l'attention, exciter l'admiration de ses amis. Ainsi le pèlerin ne rapporte d'ordinaire que des germes bénis, dans son intelligence et dans son cœur : la grâce les y déposa, la grâce les y fera croître, fleurir et fructifier. Mais ce n'est pas à l'état de germes, qu'il peut exposer ces richesses spirituelles, aux regards du public porté à tout critiquer, ni même aux regards bienveillants de ses proches : il doit en attendre la croissance, la floraison et la maturité, avant de les montrer à tous pour l'édification d'un grand nombre. Il lui faut donc prier longtemps le Dieu, qui seul donne l'accroissement (I Cor. III, 7), et le faire invoquer par les saints, qu'il était allé vénérer au lieu de leur naissance ou de leur mort. Nous aussi, nous avons attendu et prié.

IX. — TRIPLE BUT.

La dévotion à sainte Thérèse ne peut croître dans l'âme des prêtres, sans y élever le niveau de la vertu ; tout accroissement du culte que nous lui rendons, est un accroissement de sanctification pour nous. Telle est notre conviction, basée sur l'expérience acquise et sur les aveux reçus. Faire honorer sainte Thérèse, la faire étudier par les

prêtres, voilà sans détour le premier but de notre travail, voilà le goût et l'habitude que nous voudrions inspirer à toutes les âmes sacerdotales. Quiconque aura le courage ou la patience de nous lire entièrement, avouera que nous ne négligeons rien, dans la mesure de nos faibles moyens, pour entretenir, étendre et accélérer le mouvement, qui ramène aujourd'hui les bons prêtres et les pieux fidèles vers le séraphin du carmel, qui les pousse à lire la vie et les écrits, à méditer les actes et les vertus de l'admirable femme, dont un prêtre français a pu dire, en citant un célèbre religieux anglais :

« La tradition l'a proclamée une grande théologienne. En raison de sa céleste doctrine, qui popularisa la théologie mystique, le P. Faber ne craint pas de l'appeler *Mère de l'Église*, ajoutant que des éternités ne suffiraient pas, pour remercier Dieu de nous avoir donné cette séraphique Mère¹. »

Sainte Thérèse n'est donc pas une sainte comme une autre. Jugeons-en par le témoignage d'un lazariste espagnol et d'un tertiaire italien ; voici la traduction de leurs pensées :

« L'influence de Thérèse de Jésus, écrit l'espa-

1. Durand, *Le cœur de sainte Thérèse*, ch. xiv, p. 269, Paris, 1880.

gnol, sur les esprits et sur le monde, a été et est encore incalculable, sans mesure, incessante, universelle. Tous les saints, au milieu de l'influence salutaire qu'ils exercent en faveur du monde en général, offrent ordinairement un caractère marqué et, pour ainsi dire, circonscrit particulièrement à contrebalancer tel mal, telle doctrine, telle licence, de sorte que leur influence rayonne et se perpétue plus ou moins, selon les besoins du monde et les desseins de Dieu ; mais le caractère de la sainte Mère Thérèse est un caractère vaste, sans limites, un caractère d'universalité, non seulement pour les maux qu'elle attaque et combat, mais aussi pour les biens qu'elle persuade, inculque et enracine dans le cœur. Toute erreur, toute hérésie est dissipée par sa doctrine ; toute licence, tout vice est condamné par sa conduite ; on voit même resplendir et comme flotter, par dessus tout l'ensemble, la céleste contemplation avec le sacrifice saint et continu de l'ardent amour de Dieu. Aussi, voilà plus de cent-cinquante ans que Thérèse de Jésus est l'âme de la vie spirituelle, le docteur des maîtres de l'esprit, le guide des guides des âmes, l'étoile de la vie intérieure, la lampe des cloîtres solitaires¹... »

1. Cardellac, *Sainte Thérèse de Jésus et les épines de son cœur*, trad. de l'abbé Olivier, Paris 1882, *Conclusion*, p. 229, 230.

« Les plus grands désirs, ajoute l'italien, que puisse former un cœur de femme, sont au nombre de trois. Le premier et le plus fort, c'est de devenir épouse; une fois épouse, son plus vif désir est d'être mère; une fois mère, son ambition est de devenir le maître de ses enfants, et quelquefois même de ceux des autres. Or Jésus, par amour pour Thérèse, voulut satisfaire au plus haut degré ces trois inclinations du cœur féminin; voilà pourquoi il fit d'elle une épouse, une mère, un maître unique en son genre. Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire, pour rechercher les vierges les plus saintes et les plus fameuses, nous n'en trouvons aucune dans laquelle soient réunies ces trois qualités. Elles ne se trouvent point dans Claire d'Assise, qui fut la mère d'un nombre infini de vierges et l'épouse de Jésus, mais qui ne laissa aucun écrit pour l'enseignement des autres. Elles ne se trouvent point dans Catherine de Sienne, qui fut épouse et maître, mais pas fondatrice et mère. Pour les mêmes raisons, elles ne se trouvent ni dans Gertrude, ni dans Madeleine de Pazzi, ni dans Catherine de Bologne. A quoi donc enfin pourrons-nous comparer cette grande femme? A la basilique Saint-Pierre du Vatican, qui est une des merveilles du monde. Ses trois hautes coupes représentent la vierge sublime, qui fut tout à

la fois épouse de Jésus, mère des nouveaux solitaires du carmel, et maître de la vie spirituelle. Les deux bras démesurés du temple immense donnent une idée de cette charité sans bornes, qu'elle étendait pour embrasser le monde entier. L'obélisque droit et colossal, qui s'élève devant Saint-Pierre, et qui est surmonté de la croix, n'est-il pas l'image de cet héroïque fils et coadjuteur de sainte Thérèse, qui prit le nom de la croix et qui, comme le monolithe égyptien, resta impassible sous le souffle des vents, des orages et des contradictions¹?... »

Mais ce n'est pas seulement la vie ou le passé du docteur mystique, qui doit être l'objet de notre étude dans un pèlerinage à son tombeau ; c'est encore sa mort, son présent, les merveilles que Dieu continue d'opérer en ses reliques. Tel est aussi le second but de notre modeste travail, but d'autant plus opportun que les armes, employées aujourd'hui pour combattre les croyances chrétiennes, sortent presque toutes de l'arsenal du matérialisme. L'homme animal qui, selon l'apôtre, ne perçoit plus les choses spirituelles et divines (I Cor., II, 14), en est venu à nier l'existence de Dieu et l'existence de l'âme, à ne voir en cha-

1. Simon des Saints-Joseph-et-Thérèse, *Les merveilles anciennes et nouvelles du cœur de sainte Thérèse*, Paris et Venise, 1882, Panégyrique, fin, p. 151-153.

cun de nous qu'une machine aux rouages délicats, à prétendre que les phénomènes observés dans le corps des saints vivants, s'expliquent par l'état pathologique, par l'épilepsie, par l'hypnotisme, principalement par quelque névrose, en un mot par les seules forces de la nature. Il soutient qu'ils ne diffèrent pas essentiellement des singularités, bruyamment constatées dans le corps de certaines personnes, extrêmement impressionnables et nerveuses; il affirme même qu'ils ont beaucoup de caractères communs avec ce que les médecins produisent artificiellement, à la Salpêtrière et ailleurs, en des sujets qui se livrent complaisamment à leurs manœuvres et à leurs expériences.

Hélas! les libres-penseurs et les matérialistes ont des yeux pour ne pas voir, une intelligence pour ne pas comprendre, que le père du mensonge intervient dans ces singularités, comme en beaucoup d'autres affections ou maladies, pour mieux nous tromper et nous perdre en cachant son jeu, en faisant croire qu'il n'existe aucun pur esprit. Afin de déjouer ces ruses, afin de repousser ces attaques, allons aux lieux où se conserve un corps saint, allons-y comme sur un théâtre qui offre à nos regards le spectacle le plus instructif, le plus rassurant pour notre foi, le plus opposé aux théories des ennemis du surnaturel. Car peuvent-ils citer

un seul épileptique, un seul somnambule, un seul névropathe, dont le corps soit resté incorruptible après le trépas, durant des années et des siècles, sans aucun embaumement, malgré l'humidité du sol où il fut inhumé, malgré la chaux vive dont on l'enveloppa, malgré les pierres et la boue sous lesquelles il fut enseveli ?

Pourtant cette conservation n'est qu'un des nombreux prodiges, que nous admirons dans un corps saint, dans celui de sainte Thérèse en particulier, bien qu'on l'ait d'abord mis en terre, dans les conditions les plus contraires à cette intégrité. Comme une foule d'autres, et même plus que d'autres, après des centaines d'années, il a répandu un sang vermeil, exhalé un parfum céleste, fait des mouvements et frappé des coups, qui attestent qu'une âme immortelle lui survit, et que Dieu même s'en sert après la mort, comme pendant la vie, pour accroître en nous les principales vertus chrétiennes, et nous laisser entrevoir la splendeur de nos destinées éternelles. Le cœur seul du séraphin du carmel nous offre un vaste champ d'études spiritualistes, et quelques écrivains religieux auraient évité plus d'un écueil, échappé à plus d'une erreur, s'ils avaient été plus logiques, s'ils avaient conclu du divin, qui éclate dans le cœur et le corps de Thérèse après la mort, au divin qui brilla

certainement aussi dans sa chair vivante et passible.

Enfin notre troisième but est d'inspirer à nos lecteurs le désir et la volonté, autant que les circonstances le leur permettent, de faire un pèlerinage en Espagne. Autrefois nos pères faisaient souvent, par piété, de longs voyages dans la péninsule ibérique, pour en visiter les lieux de dévotion ; maintenant nous n'en faisons plus guère qu'en France même, en Italie ou en Palestine. Néanmoins nous trouverions, au delà des Pyrénées, de nombreux sujets d'édification pour nos âmes, avec de puissants moyens de nous guérir de cette infatuation nationale, qui a été si funeste à notre pays. C'est aux prêtres studieux de donner l'exemple et l'impulsion, c'est aux zélés laïques de les suivre, pour que les catholiques français accomplissent, chaque année, un grand pèlerinage dans la patrie de ces héros chrétiens et chevaleresques, qui préservèrent l'Europe de la barbarie musulmane, par une lutte sept fois séculaire contre les sectateurs de Mahomet, et par le triomphe définitif de la croix sur le croissant.

Ne peut-on pas étendre à toute l'Espagne, ce qu'un proverbe dit spécialement de la ville, où naquit la fondatrice du carmel réformé : *Avila santos y cantos*, Avila n'est que saints et pierres. Où verra-t-on de plus éclatantes manifestations de la

foi, que sur ce sol si fertile en saints illustres, même dans ces derniers siècles, les Ignace et les Xavier, les Jean de la Croix et les Pierre d'Alcantara, les François de Borgia et les Louis Bertrand, les Thomas de Villeneuve et les Jean de Sahagun ? Où trouvera-t-on plus de pierres admirablement mises en œuvre, par des architectes et des sculpteurs qui s'inspiraient de l'Évangile, que dans cette multitude d'églises, qui nous étonnent par la grandeur des dimensions et la profusion des richesses, qui nous ravissent par la beauté des peintures et la perfection des bas-reliefs ou des statues ?

Grâce aux progrès des voies de communication, à la vapeur, à l'électricité, on peut dire aujourd'hui aux pèlerins français, mieux que Louis XIV à son petit-fils : Partez, il n'y a plus de Pyrénées... Visitez les pieux sanctuaires de la catholique Espagne : le rayonnement du culte des saints vous y remplira d'une nouvelle ardeur pour le vrai, le bien et le beau, pour tout ce qui peut vous rendre plus heureux et plus parfaits.

X. — GRAND MOYEN : LA PRIÈRE.

Mais ce triple but ne peut être atteint sans le secours de la grâce divine, que nous obtenons

d'humbles et persévérantes prières, parce que tout pèlerinage vraiment religieux au tombeau d'un saint, est une œuvre surnaturelle, qui peut avoir la plus grande portée, et qui ne saurait être ni bien faite ni bien décrite, sans une assistance spéciale de Dieu. L'Église loue saint Thomas d'avoir toujours prié, avant de lire ou d'écrire¹. Comme tout lecteur qui prie en ouvrant le livre, fait une lecture plus profitable, ainsi la prière préparatoire de l'écrivain donne plus d'utilité à ses pages.

A ce motif général ajoutons que, si le culte que nous professons pour les héroïques disciples, est une extension de notre culte pour le divin Maître, de même notre vénération pour le corps du Seigneur, s'étend aux corps des Bienheureux. Or, c'est par la prière que le prêtre se prépare à toucher le corps eucharistique de Jésus, c'est en priant qu'il monte à l'autel, avec un profond sentiment de son indignité ; ce n'est aussi qu'en priant, ce n'est qu'en tremblant, que le pieux pèlerin ou l'écrivain religieux s'approche des reliques des saints, du corps et du cœur d'une vierge, telle que la séraphique Thérèse, pour les étudier, pour les admirer, pour en révéler les merveilles. Nous ne parcourons même pas leurs écrits, nous ne citons jamais leurs paroles sans

1. *Brev.*, 7 mars, leçon V.

être pénétrés d'un respect, non égal, mais analogue et comparable à celui qui nous remplit, lorsque nous ouvrons les saintes Écritures, ou que nous annonçons la parole de Dieu.

Voilà pourquoi, je le reconnais avec sincérité, je l'avoue avec franchise, si le *Pèlerinage* que je publie produit quelque bien, il le devra tout entier à la prière, à celle des autres beaucoup plus qu'à la mienne; car ce sont les bonnes prières qui font les bons livres, comme elles font les bons discours et les bonnes retraites. Depuis l'ouvrage volumineux jusqu'au mince opuscule, tout ce qui sera imbibé de l'huile de prie-Dieu, durera plus longtemps et portera plus de fruits, que les poèmes trempés dans l'huile de cèdre, et conservés dans un coffret de cyprès, suivant l'expression du vieil Horace :

carmina fingi

*Posse linenda cedro et levi servanda cupresso*¹.

Saint François de Sales écrivait à une religieuse : « Si vous désirez de prêcher avec moi, faites-le, ma fille, toujours priant Dieu qu'il me donne des paroles selon son cœur et selon vos souhaits. Combien de fois arrive-t-il que nous disons de bonnes choses, parce que quelque bonne âme nous les impètre ! Ne prêche-t-elle pas assez, et

1. *Ep. ad Pisones*, vers 331, 332.

avec cet avantage que, n'en sachant rien, elle ne s'en enfle point? Nous ressemblons aux orgues, où celui qui met le souffle fait en vérité le tout, et n'en a point la louange. Aspirez donc souvent pour moi, ma fille, et vous prêcherez avec moi¹. » Bossuet disait aux carmélites de Paris : « Ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs, et Dieu donne par ses ministres des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc par vos prières le discours qui doit vous instruire². »

De même, durant la rédaction de ce travail, je me suis souvent adressé aux pieuses filles de sainte Thérèse, qui avaient reçu mes lettres d'Espagne, et je les ai conjurées de faire par leurs prières qu'il soit utile aux âmes; je leur ai même écrit : Priez pour moi, vous ferez le bien avec moi et mieux que moi !... Plus j'avais écouté les scrupules de leur modestie, en supprimant pour le public toute phrase, tout mot, toute allusion tant soit peu transparente, qui semblât louer ou seulement désigner leurs personnes, leurs familles, leur couvent, plus j'avais confiance qu'à leur tour elles acquiesceraient à ma demande, qu'elles prieraient instamment pour que chacune de mes pages fit un

1. *Œuvres*, édit. Migne, t. V, p. 1658, 1659, lettre CMVII.

2. *Sermon pour la profession de M^{me} de la Vallière*, édit. Vivès, *Œuvres*, t. XI, p. 564.

peu de bien à quiconque la lira, principalement aux ministres du sanctuaire. Car le dévouement donne droit à la prière des hommes, comme le sacrifice appelle la grâce de Dieu. Et n'est-ce pas un réel sacrifice pour mes lecteurs, comme pour moi, que cette complète suppression de tous les détails personnels, qui donnent tant de charme et d'intérêt à une lettre, en laissant voir à qui elle fut adressée ?

O séraphique Thérèse, présentez vous-même au Seigneur les prières de vos filles, et ajoutez-y les vôtres. N'est-ce pas vous qui leur écriviez, en parlant des ecclésiastiques : « Efforçons-nous d'être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Dieu. Et quelle prière est meilleure que celle-là, *y que mijor oracion que esta?* » La raison que vous en donniez n'a-t-elle pas autant de poids de nos jours en France et ailleurs, que de votre temps en Espagne ? « Il ne faut pas, disiez-vous, qu'on voie des imperfections en ceux qui doivent enseigner ; un seul parfait fera plus que beaucoup d'imparfaits, *mas hará uno perfeto que muchos imperfetos*¹. »

Et vous aussi, glorieux saint Joseph, que Thérèse et sa double famille ont tant fait honorer sur la terre, priez, priez, pour que l'humble écrit que

1. *Camino de perfeccion*, cap. III, *Escritos*, t. I, p. 321, 322.

je publie sous vos auspices, avec la plus filiale soumission au jugement de la sainte Église, dont vous êtes le protecteur, aille à l'âme des fidèles et des prêtres, parle au cœur des agneaux et des brebis, leur fasse admirer Dieu dans ses saints, et les excite à devenir saints eux-mêmes. Je vous invoque avec une lueur d'assurance et un timide espoir, parce que ces deux volumes et cette introduction, sans que je l'aie cherché, même à mon grand regret, par ce pur hasard qui est l'incognito de la Providence, n'ont pu être terminés que pour votre fête. C'est aujourd'hui, 19 mars 1888, que je m'adresse à l'imprimeur, et que je me sépare de mon manuscrit en tremblant, mais en vous priant, mais en comptant d'autant plus sur votre protection, que j'y glorifie davantage, que j'y compare plus amplement les trois seuls cœurs fêtés par l'Église, les trois cœurs qui vous ont le plus aimé, qui vous aiment toujours le plus, les cœurs de Jésus, de Marie et de Thérèse.



UN

PÈLERINAGE EN ESPAGNE

POUR LE

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINTE THÉRÈSE.

ÉTUDES ET RÉCITS

PREMIÈRE LETTRE

DE PARIS A TOULOUSE

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Vous m'avez exprimé le désir d'avoir, bientôt et souvent, des nouvelles du pèlerinage que je fais en Espagne, aux lieux sanctifiés par la glorieuse réformatrice de votre saint ordre, pour assister aux fêtes qui vont être célébrées en son honneur, à l'anniversaire trois fois séculaire de sa bienheureuse mort. Je veux essayer de vous satisfaire, dès ma première halte, bien que vingt-quatre heures soient à peine écoulées depuis que j'ai quitté Paris. Me voici à Toulouse, où je m'arrête ce soir, comme je me suis arrêté ce matin à Issoudun, où je vais même passer la nuit, afin de pouvoir dire la messe

demain, suivant la résolution que j'ai prise de n'y manquer aucun jour, durant tout mon voyage, autant qu'il dépendra de moi. Puissent les détails que je vais vous donner, avant de me livrer au sommeil, puissent les récits que je vous enverrai tous les jours, à différentes heures, vous porter une pieuse consolation sur le lit de douleur, où la maladie vous tient clouée depuis le mois de mai ! Puissent-ils édifier toutes vos filles, les affermir dans leur sainte vocation, les animer aux héroïques sacrifices, les exciter même à prier ardemment le Seigneur, pour que toutes mes excursions et mes lettres soient bénies !

§ I.

Deux centenaires, deux saints, François et Thérèse.

En partant de Paris, hier au soir, mardi 26 septembre, j'achetai à la gare le journal *Le Monde*, et j'eus l'agréable surprise d'y voir une encyclique, qui n'avait pas encore passé sous mes yeux, et que le Souverain Pontife vient de publier sur le tiers-ordre franciscain. Quelle en est l'occasion ? Le septième centenaire de la naissance du fondateur, mon bien-aimé patron, dont je visitai le berceau et le tombeau dans la ville qu'il a rendue célèbre, au jour même de sa fête, il y aura bientôt quatre ans, le 4 octobre 1878. Cette aimable at-

tention de la Providence a donné à mes pensées une direction imprévue, durant le trajet en chemin de fer, de Paris à Issoudun.

Je comparais les deux saints, François d'Assise et Thérèse d'Avila, je comparais les deux centenaires, je comparais mes deux pèlerinages, et je me rappelais avec plaisir que, le 17 mars dernier, le Pape éleva aussi la voix et glorifia votre Mère, par le bref où il accorde des indulgences aux fidèles, pour le triduo qui suivra sa fête, comme pour la neuvaine qui doit la précéder. Ce qui attirait particulièrement mon attention, en lisant l'encyclique, c'est ce que le Vicaire de Jésus-Christ nous dit de la manière, dont le séraphique François fit rayonner dans le monde le vrai, le bien, le beau ; j'en faisais aussitôt l'application à la séraphique Thérèse. Parmi ces rapprochements, je choisis ceux qui intéresseront le plus votre piété filiale.

Léon XIII écrit et *Le Monde* traduit : « De même que, à cette époque, le bienheureux Père Dominique de Guzman défendait l'intégrité des célestes doctrines, et dissipait, à la lumière de la sagesse chrétienne, les erreurs perverses des hérétiques : ainsi saint François, conduit par Dieu aux grandes œuvres, obtint la grâce d'exciter les chrétiens à la vertu, et de ramener à l'imitation de Jésus-Christ, des hommes qui avaient longtemps et beaucoup erré... Les douze disciples qui s'étaient mis les premiers sous sa discipline, furent comme une petite semence qui, par la grâce de Dieu et sous les auspices du Souverain Pontife, devint

promptement une abondante moisson. Après les avoir saintement formés à l'école du Christ, saint François leur distribua, pour y prêcher l'Évangile, les diverses contrées de l'Italie et de l'Europe, et à quelques-uns d'entre eux, il donna la mission d'aller jusqu'en Afrique. Point de retard : pauvres, ignorants, grossiers, ils se mêlent au peuple ; dans les carrefours et sur les places, sans appareil de lieu ni pompe de langage, ils se mettent à exhorter les hommes au mépris des choses terrestres et à la pensée du siècle futur. »

Sainte Thérèse de Jésus, quatre siècles plus tard, n'a-t-elle pas aussi exercé un véritable apostolat, par ses prières et ses austérités, par ses fondations et ses écrits, par ses fils et ses filles, les carmes et les carmélites de sa réforme? Elle a mérité le beau titre de docteur mystique, *mística doctora*, que les Espagnols lui donnent en toute occasion, pour lui témoigner leur estime et leur confiance. Elle a mérité que les Pontifes romains lui élevassent, à l'entrée de la basilique Saint-Pierre du Vatican, une magnifique statue qui porte cette inscription : *Mater spiritualium*, la mère spirituelle, la mère et la maîtresse des âmes en tout ce qui concerne l'esprit intérieur, la vie surnaturelle, religieuse et contemplative. Que demandent les prêtres de tout l'univers catholique, dans la première oraison de sa messe ? Ils demandent, pour eux et les fidèles, la grâce d'être nourris du pain de sa céleste doctrine, *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*.

Mais voici quelque chose de plus admirable encore peut-être dans une recluse, c'est une ardeur

d'apostolat qui a fait rayonner au loin la vérité divine. L'intention de votre Mère, le but qu'elle se proposait et qu'elle atteignit dans la réforme du carmel, était vraiment apostolique, comme on le voit au premier chapitre du *Chemin de la perfection*, où elle déclare qu'elle pensait principalement à la France, alors ravagée par les hérétiques. Ne dit-elle pas, au chapitre premier des *Fondations*, en parlant de ses compagnes à saint Joseph d'Avila : « Je cherchais à allumer en elles une sainte passion, pour le salut des âmes et l'accroissement de l'Église?... Cette soif du salut des âmes est l'attrait que Notre Seigneur m'a donné. Aussi, quand je lis les vies des saints, le récit des travaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le ciel, excite bien plus ma dévotion, mes larmes, mon envie, que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi, Notre Seigneur met à plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée, par notre industrie et nos oraisons aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre. » Son meilleur et plus ancien biographe, le P. de Ribéra, n'a-t-il pas écrit un chapitre entier, le premier du second livre de sa *Vie*, pour démontrer que les carmélites sont obligées, en conscience, de rapporter à une fin apostolique leurs oraisons, leurs jeûnes, leurs pénitences, leurs disciplines, tout, jusqu'à leurs désirs?

Quant à leurs frères et pères, les carmes déchaussés, Thérèse eut avant de mourir la consolation de les voir se répandre par le monde, s'embarquer

même pour ce Congo, qui est aujourd'hui visité par nos explorateurs, et convoité par plusieurs gouvernements européens. Depuis trois siècles elle les voit, du haut du ciel, intrépides missionnaires, éloquents apôtres de l'Évangile, savants défenseurs de la vérité, propager en tous lieux, parmi les idolâtres comme parmi les chrétiens, la connaissance et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le Saint-Père écrit encore : « En ce temps-là, l'erreur si répandue des albigeois, en excitant les foules contre le pouvoir de l'Église, avait troublé l'État et ouvert la voie à une sorte de *socialisme*. De même aujourd'hui, les fauteurs et les propagateurs du *naturalisme* se sont multipliés; ils nient obstinément qu'il faille se soumettre à l'Église, et, s'avancant par degrés plus loin qu'on ne devait s'y attendre, ils s'attaquent même au pouvoir civil; ils approuvent la violence et les séditions chez le peuple; ils flattent les passions des prolétaires, et ils ébranlent les fondements de la famille et de l'État. C'est pourquoi on est en droit de placer de grandes espérances de soulagement, dans l'institution franciscaine ramenée à son état primitif. Si elle florissait, la foi, la piété, et tout ce qui fait l'honneur de la vie chrétienne fleuriraient aisément; cet appétit désordonné des choses périssables serait réprimé, et il n'en coûterait pas de dompter ses passions par la vertu, ce que la plupart des hommes regardent cependant comme le devoir le plus lourd et le plus insupportable... Enfin, cette question des rapports des riches et

des pauvres, qui préoccupe tous les hommes politiques, sera parfaitement résolue, s'il est établi et si l'on se persuade que la pauvreté n'est pas exempte de dignité, que le riche doit être compatissant et généreux, et le pauvre content de son sort et de son travail, parce que ni l'un ni l'autre ne sont nés pour ces biens changeants, mais pour arriver au ciel, celui-ci par sa patience, celui-là par sa bienfaisance. »

Le carmel n'a-t-il pas aussi son tiers-ordre, établi par Sixte IV en 1476, et ramené par la réforme thérésienne à la perfection primitive? L'esprit de la séraphique réformatrice circule dans toutes les branches de l'ordre, commela sève dans tous les rameaux d'un arbre immense, et il s'étend même un peu jusqu'aux innombrables personnes, qui portent le scapulaire ou petit habit de la très sainte Vierge, donné par elle-même à saint Simon Stock, votre prieur général, le 16 juillet 1251? L'esprit de sainte Thérèse n'a peut-être pas moins d'expansion et de fécondité, que l'esprit de saint François; du moins, l'un et l'autre combattent vaillamment aujourd'hui, comme ils combattirent dans les siècles passés, tous les ennemis de l'exaltation de l'Église et de la prospérité nationale, l'athéisme et le matérialisme, le naturalisme et le socialisme.

D'abord je contempiais saint François, debout sur la colline d'Assise, relevant le drapeau que Jésus-Christ avait arboré, celui de la pauvreté volontaire. A son appel, je voyais accourir des hommes et des femmes, de tous les pays et de toutes

les conditions, parfois des rois et des reines : ils se rangeaient humblement sous cet étendard, ils en pressaient amoureusement les plis sur leur cœur, avec un vif sentiment de fierté patriotique et de piété filiale. La milice franciscaine manie partout une arme puissante, le mépris des richesses, qu'elle oppose au matérialisme. En détachant les âmes des biens de la terre, qui les tenaient captives, elle les aide à prendre leur essor vers Dieu, à planer dans ces hauteurs sereines, où l'on se sent plus près de la lumière éternelle, où l'on entend déjà les concerts des cieux, mais d'où l'on descend volontiers, sous le poids même et l'impulsion de la charité divine, pour combattre les erreurs et les vices, qui préparent la ruine des sociétés humaines. Qu'il est doux, qu'il est beau de suivre par la pensée à travers le monde les enfants de saint François, évangélisant les pauvres, excitant les faibles à s'élever au-dessus des instincts grossiers et des vues étroites de la nature, mettant les simples en garde contre les fatales doctrines, qui poussent chaque individu à ne rien voir au delà du tombeau, à sacrifier l'avenir au présent, à faire de soi le centre vers lequel tout converge, la fin à laquelle tout se rapporte !

Ensuite je contemplais sainte Thérèse, sur les hauteurs d'Albe et d'Avila, entretenant le foyer et répandant le feu allumé par Jésus-Christ, c'est-à-dire l'oraison mentale, d'où jaillit une lumière qui éclaire l'esprit sur la vanité des choses d'ici-bas, d'où rayonne une chaleur qui dilate le cœur, jusqu'à le rendre capable des plus durs sacrifices et

des plus grandes générosités. Je voyais les âmes d'élite accourir à ce foyer, s'approcher de ce feu, pour s'illuminer de ses clartés et s'embraser de ses ardeurs. Trop souvent, hélas ! les vapeurs et les miasmes qui s'élèvent de la fange des passions, forment au-dessus du chrétien, prêtre ou fidèle, un nuage qui intercepte les rayons du soleil de vérité, et qui obscurcit les splendeurs de la foi. Obtenez que cette âme fasse oraison : bientôt elle sentira l'empire de la chair s'affaiblir, les nuages se dissiper, la lumière de la révélation arriver plus vive et plus pure à ses yeux. L'habitude de l'oraison mentale nous fait croire plus fortement, par des expériences intimes et des touches secrètes, à l'existence de Dieu et aux merveilles du surnaturel ; elle nous fait repousser du pied, avec un suprême dédain, les théories abjectes d'un matérialisme abrutissant, et les explications décevantes d'un matérialisme impie. Aussi votre Mère, divinement inspirée, conseillait-elle à tous la pratique de l'oraison, et aurait-elle voulu que les chefs des peuples s'élevassent jusqu'à l'extase et au ravissement.

« Heureuse l'âme, s'écrie-t-elle, que Dieu élève par l'extase à l'intelligence de la vérité ! Quel admirable état pour les rois que celui d'une oraison si sublime ! Combien il vaudrait mieux pour eux de travailler à l'acquérir, que de chercher à conquérir de nouvelles provinces ! » Quelle raison en donne-t-elle ? « Ah ! que de ce torrent de félicité qui coule dans la cité de Dieu, il tombe seulement une goutte dans une âme, c'en est assez pour que

ce bas monde tout entier ne lui inspire plus qu'un invincible dégoût. » Quels sacrifices est-elle disposée à faire, pour nous en convaincre ? « Le sacrifice de ma vie, ajoute-t-elle, me paraîtrait bien peu de chose, au prix d'une seule de ces vérités communiquée aux hommes.... Je sens, pour dire des vérités si salutaires à ceux qui gouvernent, un zèle qui me tue... Volontiers, Seigneur, pourvu que je pusse vivre sans vous offenser, je me des-saisirais des faveurs dont vous m'avez comblée, pour les transporter sur la tête des rois ! »

Oui, l'oraison mentale et la théologie mystique sont de merveilleux instruments pour lutter contre le mal, et la meilleure école pour apprendre à gouverner les hommes. Nous devons à la réformatrice du carmel saint Jean de la Croix, dont les œuvres complètent les siennes, nous découvrent les pièges les plus subtils du naturalisme, et nous aident à le chasser de ses derniers retranchements. La plus grande partie des maux qui faisaient alors gémir les saintes âmes, et qui rongent à présent la société, la France du xix^e siècle beaucoup plus que l'Espagne du xvi^e, viennent du dédain pour la prière et la théologie. Les gouvernants qui ne prient pas plus Dieu qu'ils ne l'étudient, finiront toujours par conduire les peuples aux abîmes, parce qu'ils n'ont pour guide que la nature et non la grâce, parce qu'ils sont incapables d'instruire et d'accoutumer les sujets à se

1. *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chap. XXI, trad, Bouix, 11^e édit., Paris, 1867, p. 233, 234.

combattre, à se vaincre, à se gêner pour devenir meilleurs, pour se plier à la discipline sociale, pour admettre la différence des rangs et des fortunes, pour respecter tous les droits et pratiquer tous les devoirs. Au contraire, s'ils priaient et faisaient oraison, on pourrait dire avec le mystique docteur : « Dès lors, je le sais, ils ne pourraient plus consentir à tant de choses qu'ils autorisent... Quel ordre et quelle justice on verrait fleurir dans leurs États ! Que de maux seraient évités¹ ! ».

Mais le foyer de l'oraison mentale, rallumé par sainte Thérèse dans tous les carmels, n'est pas seulement une lumière qui éclaire, il est aussi un feu qui chauffe, qui fait fondre toutes les glaces de l'égoïsme, qui rend le cœur ardent à expier les iniquités de ses contemporains, à sacrifier ce qu'il est, à donner ce qu'il a.

La séraphique réformatrice fut suscitée de Dieu au sein de la nation, qui venait de découvrir le Nouveau Monde, et peu après que la conquête de ces pays immenses eut donné à l'humanité une activité sans trêve, multiplié sans fin les relations, les voyages, les affaires, excité partout les convoitises, lâché le frein aux passions. Que fut la vie des fils et des filles de l'héroïque contemplative ? Une guerre incessante aux appétits, une parfaite extinction de la cupidité, un complet assujettissement de la nature, une magnanime expiation des excès commis par les Espagnols sur un autre con-

1. Endroit cité.

tiennent. Aujourd'hui, de même, qu'est-ce que la vie d'une carmélite, si ce n'est une expiation continue? N'est-ce pas dans le carmel de Tours, dans tous les carmels de France, et dans plusieurs autres communautés qui suivent votre exemple, ma révérende Mère, que l'humble sœur Saint-Pierre qui inspira le vénérable M. Dupont, surnommé le saint homme de Tours, a répandu ces exercices de réparation et cette dévotion à la sainte Face, que Notre Seigneur lui-même lui avait enseignés, pour mieux expier nos fautes?

Aujourd'hui aussi tout carmel qui s'élève, apporte un remède au chancre qui nous dévore, et parce qu'il répand aux environs l'esprit de sacrifice pour purifier le monde, et parce qu'il fait de toute victime généreuse un paratonnerre efficace, qui nous préserve de la foudre du ciel. Où cette parole de l'Église, dans l'hymne des vêpres de la Quasimodo, est-elle mieux vérifiée que dans la double famille de sainte Thérèse : *amor sacerdos immolat*, l'amour est un prêtre qui multiplie les holocaustes et vit d'immolations? Or ces holocaustes que l'amour accomplit, ces immolations dont il se nourrit plusieurs fois par jour, ne sont-elles pas les plus sûrs moyens qu'il puisse employer, pour détourner les coups de la justice de Dieu? Elles le disposent à attendre patiemment le retour des enfants prodigues, elles l'empêchent de châtier sur-le-champ les crimes énormes, que l'athéisme pratique, le matérialisme doctrinal et la passion de jouir, multiplient parmi les adeptes ou les victimes de la libre-pensée et de la franc-maçonnerie.

Aujourd'hui encore, non contentes de travailler au salut des pécheurs par les expiations et les sacrifices, dont l'oraison vous rend avides et capables, vous cédez aux inspirations charitables qu'elle vous transmet, vous entretenez en vous la magnanime passion de donner, pour secourir les captifs du purgatoire et les pauvres de la terre, au loin comme auprès. Vous et presque toutes vos filles, n'avez-vous pas renoncé à l'aisance et à la richesse, pour donner davantage aux indigents en vous donnant vous-mêmes à Dieu ? Chaque matin et chaque soir, vous vous retrempez par une heure d'oraison dans cette sublime générosité. Gardant l'abstinence toute votre vie et jeûnant presque toute l'année, vêtues de bure et couchant sur la paille, vous apprenez aux séculiers, par vos exemples quotidiens, le grand secret de la charité chrétienne : diminuer ses besoins pour augmenter ses dons ; préférer une toilette de moins et une aumône de plus. Ah ! saint François ne vous désavouerait pas pour ses filles, et l'on voit bien que votre Mère avait fréquenté les filles de saint François.

Enfin, le pape dit du patriarche d'Assise : « La langue nationale, à peine formée, fit entendre dans sa bouche des vagissements pleins de grâce ; il exprima tout à la fois la puissance de la charité et de la poésie, dans des cantiques que le peuple apprenait, et que la postérité lettrée n'a pas jugés indignes de son admiration. A la pensée de saint François, un souffle et une inspiration surnaturelle excitèrent le génie de nos compatriotes, si

bien que les plus grands artistes rivalisèrent d'habileté, pour représenter les actions de sa vie par la peinture, la sculpture et le burin. En saint François, Alighieri trouva le sujet de ses chants à la fois sublimes et doux; Cimabuë et Giotto, des inspirations qu'ils transmirent à la postérité, avec des couleurs dignes de Parrhasius; enfin d'illustres architectes eurent l'occasion d'élever de magnifiques monuments, soit en construisant le tombeau de ce pauvre, soit en édifiant l'église de Sainte-Marie-des-Anges, témoin de si nombreux et si grands miracles. »

Le beau littéraire n'a-t-il pas été également cultivé par sainte Thérèse, et par d'autres à cause d'elle? Comme saint François, elle a composé des cantiques, et de plus elle a écrit des ouvrages en prose, où l'on admire une pureté de style et une simplicité inimitables. Si la foi est toujours vive au delà des Pyrénées, n'est-ce pas en partie parce que les Espagnols ne peuvent connaître parfaitement leur langue, étudier leur littérature, sans lire et relire les auteurs religieux et mystiques, qui se sont distingués dans l'art de bien dire? Au premier rang est l'humble carmélite, que ses compatriotes mettent beaucoup au-dessus des françaises, dont nous aimons le plus les écrits, M^{me} de Sévigné et M^{me} de Staël. Ils l'estiment un de leurs meilleurs écrivains, et prétendent qu'on ne la reconnaît pas dans la traduction du P. Bouix, qui reproduit trop peu le caractère, la gracieuse concision et la noble simplicité de son style.

Dans la péninsule on a souvent réimprimé les

œuvres de votre Mère en grand format, parfois avec de savants commentaires; on les réimprime aujourd'hui plus complètes sous un format plus commode. On vient même de photographier les manuscrits originaux de la *Vida, las Fundaciones, el Castillo interior*, et on en fait une édition autographique, qui nous montre la grande et ferme écriture, l'orthographe et les archaïsmes de l'héroïque réformatrice. Pour le centenaire, les Espagnols ont voulu rendre un nouvel hommage à son culte du beau, à son génie d'écrivain : les uns en instituant un concours littéraire et artistique, qui porte l'empreinte de la religion et qui réussira; les autres en demandant des manifestations profanes, qui troubleraient les fêtes religieuses, dans un but politique et dynastique, mais qui n'auront pas lieu, je l'espère, ou qui échoueront.

J'étais plongé dans ces réflexions, lorsque j'en fus tiré par les cris d'un employé de la gare, au moment où le train s'arrêtait : Issoudun ! Issoudun ! Je me hâtai de descendre : c'était là que je voulais dire la sainte messe, pour satisfaire ma dévotion au divin Cœur de Jésus et à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

§ II.

Issoudun et Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Le jour commençait à poindre, et la pluie tombait à torrents; j'ai longé péniblement les rues désertes, et le boulevard qu'on appelle Baron, du

surnom de ce Michel Boyron, acteur célèbre, qui fut proclamé par le grand siècle :

Du théâtre français l'honneur et la merveille.

A une voie moins large et moins belle, on a donné le nom d'une célébrité de meilleur aloi, d'un autre enfant d'Issoudun, le P. Berthier, savant théologien de la compagnie de Jésus, auquel nous devons plusieurs bons ouvrages, entre autres un *Commentaire sur les Psaumes* toujours estimé. J'ai laissé cette voie à ma droite et à distance, et j'ai traversé la place du Sacré-Cœur, pour aller m'agenouiller à la porte de l'église qui lui donne son nom. C'est à l'extrémité de ce splendide sanctuaire, derrière le maître-autel, qu'est l'entrée de la basilique de Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y avais prêché le mois de Marie en 1874.

Alors cette église était bruyante et joyeuse, fréquentée par une multitude de pèlerins ; aujourd'hui elle est silencieuse et triste, fermée pour tous par de sacrilèges scellés. Qui les y posa ? Les impies qui gaspillent à leur profit nos trésors et nos libertés, qui foulent aux pieds nos traditions séculaires d'honneur chevaleresque et de dévouement religieux, qui servent d'instrument à la divine justice pour compléter le châtement mérité, qu'elle nous infligea par les armes et la rapacité des Prussiens. Je suis devenu triste moi-même, et les yeux pleins de larmes j'ai prié le Cœur miséricordieux du bon Maître, j'ai prié la Vierge immaculée, qui en est la mère admirable et la céleste trésorière, pour la France appelée autrefois le royaume de Marie,

pour les religieux expulsés de leurs demeures, pour les zélés missionnaires à qui nous devons ce monument, la vaste association dont il est le centre, la suave et touchante dévotion dont il est le foyer. D'autres personnes viennent souvent y faire la même prière ; car le sentier garde la trace de leurs pas, et la porte est couverte de couronnes blanches, environnée de fleurs variées, qu'elles ne se lassent point de renouveler, pour renouveler leurs protestations contre les décrets du 29 mars.

En me relevant, je suis allé offrir le saint sacrifice tout près de là, sur la place, dans une petite communauté, qui germe et croît sans bruit à l'ombre du Sacré-Cœur. On m'y attendait. Ce sont les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui se préparent par l'exercice de la charité à passer dans les pays lointains, pour aider les missionnaires à convertir les idolâtres, à instruire les enfants, à catéchiser les femmes, à soigner les vieillards et les malades. Comme les carmélites, ma révérende Mère, elles aiment l'adoration fréquente du très saint Sacrement ; comme vous elles ont une grande dévotion à la sainte Face ; comme vous elles ont étudié les constitutions de sainte Thérèse, et se sont efforcées d'en prendre l'esprit d'oraison et de sacrifice. Elles m'ont demandé avec instances quelques parcelles des objets qui furent à son usage, et que vos sœurs d'Espagne distribuent comme des souvenirs ou des reliques, puisqu'elles ne peuvent plus donner aucun fragment de ses os ni de sa chair : j'ai promis de leur en procurer,

quand je serai au terme de mon voyage. Elles m'ont demandé aussi une exhortation : je la leur ai faite aussitôt, mais en me bornant à développer une parole de Pierre de Celles : L'Eucharistie est mon miroir, je me regarde chaque matin dans l'hostie, pour voir ce qui manque à la beauté de mon âme.

Déjà l'Angleterre, l'Irlande, la Suisse, l'Allemagne sont représentées dans cet humble couvent; j'y ai rencontré une alsacienne distinguée, qui est veuve, et qui a deux fils religieux et prêtres. Des dames et des demoiselles de tous pays y viennent, toute l'année, faire la retraite spirituelle, les exercices de saint Ignace. En voyant se former cette communauté nouvelle, auprès d'une communauté dispersée et d'un sanctuaire mis sous les scellés, je songeais aux difficultés vaincues par sainte Thérèse, pour élever sa réforme en face du carmel mitigé. Ce contraste me rappelait ce qu'on voit souvent dans les forêts : un rejeton vigoureux poussant au pied d'un chêne, dont le tronc fut abattu par la cognée ou brisé par la foudre. Je me disais que la sève catholique, entretenue dans l'Église par le sang de Jésus-Christ, est d'une admirable fécondité, que les efforts de l'impiété triomphante ne l'épuiseront pas, que si on la comprime d'un côté elle jaillira de l'autre, et produira toujours des feuilles, des fleurs, des fruits, comme l'arbre de vie entrevu par saint Jean, *ad sanitatem gentium* (Apoc. XXII, 2), pour la santé des peuples, pour la guérison de ceux qui sont malades, pour le salut de ceux qui agonisent.

Votre Mère sainte Thérèse commença dans une telle pauvreté sa réforme, alors si combattue, que saint Pierre d'Alcantara appelait son premier couvent le petit vestibule de Bethléem, *portalito de Belén*. L'œuvre de zèle et de prière, d'amour et de confiance, qui partit d'Issoudun et embrassa promptement le monde entier, rappela mieux encore en naissant l'étable où le Sauveur naquit, où Marie apparut pour la première fois comme la reine et la mère du Cœur de Jésus. Le 8 décembre 1854, pendant que le vicaire du Fils définissait l'immaculée conception de la Mère, deux jeunes prêtres, dont l'un s'est fait plus tard dominicain, le R. P. Massenet, et dont l'autre est devenu curé de la paroisse, le R. P. Chevalier, faisaient cette prière : « Cœur immaculé de Marie, sauvez-nous et fondez les prêtres du Sacré-Cœur de Jésus ! » Le 6 février 1855, ils s'engagèrent à prendre le titre de Missionnaires du Sacré-Cœur, qui leur fut officiellement donné le 12 septembre, lorsqu'au nom du cardinal Dupont, un vicaire général de Bourges, M. Caillaud, vint bénir la pauvre chapelle qu'ils avaient préparée, à l'endroit où ils ont depuis bâti une riche église. Ils ne possédaient rien alors, et ce fut la charité des fidèles qui leur permit d'acheter une grange et une étable.

Cette grange et cette étable avec leurs toits si bas, avec leurs lucarnes presque à fleur de terre, avec leurs murailles nues, formèrent une chapelle si pauvre et si délabrée, que les curieux qui la visitaient, éprouvaient un saisissement et s'écriaient : Comme à Bethléem!... Oui, comme à Bethléem,

indigence et obscurité ; mais, comme à Bethléem aussi, Jésus réellement présent avec son Cœur divin ! Sa Mère virginale lui tenait compagnie par une présence spirituelle, et on venait l'y invoquer sous le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Un des deux missionnaires l'avait d'abord écrit, sur le socle d'une statue de l'Immaculée Conception, dans le jardin de la maison voisine qu'ils habitaient, et bientôt il fut écrit en tous lieux par la reconnaissance et par la foi.

Dès l'année 1872, on comptait plus de huit cents églises ou chapelles, spécialement dédiées à Notre-Dame du Sacré-Cœur, et l'association formée en son honneur s'était si rapidement propagée dans toutes les parties du monde, qu'elle comprenait plus de trois millions de membres inscrits. Depuis lors, en dix ans, ces nombres ont dû plus que doubler. Plus de cent mille recommandations, ou demandes de prières, sont envoyées chaque mois au directeur de l'œuvre, au supérieur de la congrégation, et le chiffre seul des actions de grâces qu'il reçoit, pour les faveurs obtenues, dépasse plusieurs milliers tous les mois.

Ne vous étonnez donc pas, ma révérende Mère, que l'église nouvelle, dont la première pierre fut posée en juin 1859, soit devenue grande et belle, qu'on ait vu les murs se couvrir d'ex-voto et de peintures, les fenêtres se transformer en brillantes verrières, l'enceinte étinceler de lampes et de flambeaux, qu'on ait entendu les sons d'un grand orgue rouler sous les voûtes, et plus souvent encore le pavé retentir sous les pieds d'innom-

brables suppliants, qui accourent de toutes parts et se prosternent, pour invoquer le Cœur de celui qui a tant aimé les hommes, celle qu'on nomme ici l'avocate des causes difficiles, l'espérance des désespérés.

Lorsque cette maison de Dieu était ouverte, j'y vins plusieurs fois prêcher et prier ; il me sembla toujours que le souffle de votre séraphique Mère avait passé par là, que son esprit y avait laissé ce qui le caractérise. On se recueillait, on priait, on méditait dans ce sanctuaire privilégié, comme elle veut que vous le fassiez dans ses monastères ; on s'y sentait plus près du ciel, comme vous-même sur les hauteurs du carmel ; on y voyait, à une place d'honneur, dans une charmante chapelle du côté de l'épître, une magnifique statue de saint Joseph, qu'elle a tant aimé et tant fait honorer. Nul doute qu'elle n'eût ratifié les titres, qu'on se plaît à lui donner ici : l'ami du Cœur de Jésus, le protecteur de l'Église. Elle est elle-même représentée, du côté de l'épître, en haut, dans une verrière qui, sans être belle, la fait apparaître comme vivante. Elle est là pour dire aux orphelins, aux fils et aux filles qui pleurent la mort d'une mère vertueuse et tendrement chérie : Allez jusqu'au chevet de cette basilique, tout près de l'autel que surmonte la grande statue de marbre blanc couronnée par Pie IX. Agenouillez-vous aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur, comme moi je m'agenouillai, après la mort de ma mère, devant Notre-Dame de Charité en lui disant : Ah ! désormais c'est vous qui serez ma mère ! Je fus exau-

cée, et vous le serez aussi, car le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur n'est-il pas le même, au fond, que celui de Notre-Dame de Charité ?

Ce conseil, cet exemple de sainte Thérèse est suivi, je puis l'affirmer. Combien de fois des enfants, après avoir perdu leur mère de la terre, sont-ils venus ici, comme j'y vins moi-même, afin de se consoler en invoquant pour eux et pour elle leur Mère du ciel, en poussant vers la Mère de Dieu ce cri d'un cœur filial : *Monstra te esse matrem*, montrez que vous êtes aussi ma mère !

Avec ces pensées consolantes, je suis allé faire une courte visite au vénérable fondateur, qui garde toute sa force morale, quoique son corps ait été très éprouvé par la maladie, quoique son œuvre soit violemment assaillie par les persécutions. Le P. Chevalier n'a que cinquante-huit ans, et il est resté le modèle des prêtres, comme il fut le modèle des fils : l'Église et sa mère ont eu toutes ses affections, tout son dévouement. Il doit la perfection de cette double piété filiale à sa dévotion au Cœur de Jésus, qui a voulu le rendre semblable à lui-même. Et qu'y avait-il dans ce divin Cœur, si ce n'est, au suprême degré, l'amour de son Église et l'amour de sa Mère ? Le saint religieux m'a reçu avec joie et embrassé avec effusion. Il m'a parlé de ses missionnaires, qui travaillent partout à inspirer une confiance illimitée en Notre-Dame du Sacré-Cœur, et à répandre le feu de l'amour pour l'adorable Cœur du divin Maître. Ils possèdent une maison à Barcelone, où il m'invite à m'arrêter ; ils ont acheté à Rome, sur

la place Navone, l'église Saint-Jacques, qui appartenait aux Espagnols, et que leur gouvernement a vendue pour faire des économies ; ils ont une mission dans l'Amérique du nord ; ils sont en route pour l'Océanie, où le Saint-Siège assigne à leur zèle un champ immense, dont j'ai vu les contours tracés sur un globe terrestre : c'est la Mélanésie et la Micronésie, habitées par quinze millions d'infidèles.

O ingratitude des hommes ! A Issoudun même, qu'il a comblé de bienfaits depuis trente ans, où il a fait affluer les millions, le R. P. Chevalier est aujourd'hui persécuté par un conseil municipal, qui voudrait le contraindre à quitter la ville, à remettre l'église paroissiale dans le triste état où elle était, avant que l'éminent religieux la réparât et l'agrandit. Les libres-penseurs voudraient plus encore l'obliger à démolir la basilique bâtie par ses soins ; ils sont descendus si bas et enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils osent la comparer à un champignon vénéneux, qu'on doit extirper au plus tôt pour écarter tout danger d'empoisonnement. Ce souffle haineux et impie agite les nombreux vigneron de la ville et des environs, les excite à lancer la menace et le blasphème contre le Sacré-Cœur ; on les entend même quelquefois frapper leur âne rétif, en l'apostrophant du nom de *basilique*. Ainsi l'impiété étouffa toujours les sentiments de gratitude, et ce que les impies pardonnent le moins, c'est le bien que leur ont fait les hommes de foi. Ils se sentent tellement humiliés de ne pouvoir égaler cette générosité, qu'ils

nous enlèvent la liberté du bien, pour mettre leur égoïsme à l'aise et leur orgueil en sécurité. Mais rien n'arrêtera les missionnaires du Sacré-Cœur dans leur élan généreux ; rien n'arrêtera non plus leurs admirateurs et leurs amis, dans l'expression de la sympathie la plus vive.

Un peu avant midi j'ai repris le chemin de fer pour Toulouse, où je suis arrivé ce soir même, mercredi 27 septembre. C'est en route qu'un bon prêtre de Limoges m'a donné une partie des détails que je vous transmets, et il m'a dit ensuite : Le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la très sainte Vierge, on vit accourir, dans l'église paroissiale d'Issoudun, plus de cinquante ecclésiastiques et un grand nombre de pèlerins. Nous étions venus pour rendre hommage au vénéré père Chevalier, pour l'encourager au combat, le soutenir dans la lutte, et attirer sur ses efforts la bénédiction de Dieu, en honorant et priant avec lui la divine Mère, qu'il nous apprit à nommer Notre-Dame du Sacré-Cœur...

Priez-la instamment pour moi, ma révérende Mère, et recommandez-lui souvent l'âme, le pèlerinage, les discours et les écrits du pauvre prêtre, qui est le dernier des prédicateurs et des écrivains, mais qui aspire à égaler au moins les autres en dévotion à sainte Thérèse, en dévouement à votre ordre, en religieux respect pour vous et vos filles.



DEUXIÈME LETTRE

DE TOULOUSE A PERPIGNAN

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Avant de franchir la frontière, je m'arrête à Perpignan, chez des amis qui ont sainte Thérèse en grande vénération, qui prononcent son nom plusieurs fois par jour, et qui espèrent obtenir de Dieu par son intercession les grâces les plus précieuses. Je vous plains d'avoir à lire une longue lettre, avant de la laisser lire à votre communauté; mais ne me plaignez pas d'avoir à l'écrire. Je suis assis sur un bon fauteuil, dans le cabinet de travail d'un ami, plus près du toit que du pavé, entendant peu les bruits de la rue, pensant beaucoup aux saints du paradis, enfin recevant de temps en temps une courte visite, où l'on me demande affectueusement si je ne veux pas me reposer un peu de mes écritures, en faisant quelque petite excursion dans la ville ou les environs. Je n'aurai sans doute pas partout la même facilité, autant de bonheur, et j'en profite aujourd'hui pour vous envoyer un vrai récit de voyage, avec toutes mes

impressions et mes pensées, avec tous les souvenirs de votre admirable réformatrice, que j'ai rencontrés ou évoqués à Toulouse, à Perpignan, chez les clarisses.

§ I.

Toulouse.

A Toulouse, le jeudi matin 28 septembre, après avoir dit la messe dans l'église la plus voisine de l'hôtel, où j'avais passé la nuit sur la place du Capitole, je me fis conduire à la basilique bâtie en l'honneur de saint Saturnin, premier évêque de cette ville et célèbre martyr. L'aspect en est vraiment religieux et monumental, l'impression produite dès l'entrée a quelque chose de saisissant et de céleste. C'est l'église la plus vaste et peut-être la plus parfaite, qui ait été construite en style roman. Les Espagnols disent de leurs principales cathédrales : A Séville la grande, à Burgos la belle, à Tolède la riche ; les Français peuvent dire que la basilique Saint-Sernin est tout à la fois grande, belle et riche ; elle est du moins la plus riche du monde en reliques des saints.

On y vénère les corps de six apôtres : saint Barnabé, saint Simon et saint Jude, saint Philippe et saint Jacques le Mineur, avec une partie notable des ossements de saint Jacques le Majeur. On y vénère également le corps et le chef de saint Thomas d'Aquin, de saint Edmond, roi d'Angleterre, des saints Raymond, Exupère, Honorat et

d'une foule d'autres. On y voit beaucoup d'objets rares et précieux, tel que le crucifix que saint Dominique portait à la bataille de Muret, où les Albigeois furent vaincus le 13 septembre 1213; on y voit une chasuble qui fut à son usage, la crosse de saint Louis, évêque de Toulouse, la mitre de saint Remy, évêque de Reims, avec de remarquables reliquaires, dont quelques-uns ont échappé au vandalisme révolutionnaire.

Bâtie après l'an mille, l'église actuelle fut consacrée par le bienheureux pape Urbain II, le 24 mai 1096, après qu'il eut prêché la première croisade à Clermont. Elle fut visitée par les papes Calixte II et Clément V, par saint Bernard, abbé de Clairvaux, et par un grand nombre de rois; elle reçut d'Urbain VIII le titre de *Basilique*, qui lui a été confirmé par Léon XIII.

Au xvi^e siècle, le chœur fut orné de stalles en bois dont l'une, qui est la première à droite lorsqu'on entre par la nef, conserve un panneau satirique que le gardien me montra; c'est un porcelet dans une chaire devant quelques auditeurs, et au-dessous est écrit *Calvin le porc p. t.* (prêchant), le tout en relief bien sculpté sur bois.

Quand le duc de Montmorency eut la tête tranchée, dans la cour du Capitole, sans que le bourreau le touchât, par un instrument assez semblable à la guillotine, son corps fut inhumé à Saint-Sernin, dans une chapelle qui, peu d'années auparavant, avait été dédiée à sainte Thérèse. On y mit des vitraux, qui rappelaient la sanglante exécution du 30 octobre 1632. Mais dix ans après, la

pieuse veuve, Félicité des Ursins, qui entra à la Visitation de Moulins et en devint supérieure, fit transporter le corps dans l'église de ce couvent, où elle lui éleva un mausolée qu'on admire encore. Cette église est devenue la chapelle du lycée.

Dans la grande basilique de Toulouse, la chapelle de sainte Thérèse était du côté de l'évangile, et elle n'a changé de vocable que vers le milieu du siècle présent, où l'on a commencé à l'appeler la chapelle de la croix, à cause du christ bysantin qui y fut placé, lorsqu'on l'ôta de l'endroit choisi pour faire la chapelle de sainte Germaine. Aujourd'hui, à Saint-Sernin, ni autel, ni statue, ni tableau, rien ne rappelle plus l'héroïque réformatrice du carmel, et rien ne sera fait pour fêter son troisième centenaire.

J'en avais le cœur serré, comme vous l'avez peut-être vous-même en me lisant, ma très révérende Mère ; mais consolez-vous un peu, comme moi, en apprenant que l'ancienne église de vos sœurs sert de chapelle au grand séminaire, et qu'il y reste encore beaucoup de peintures murales, où sont représentés les saints de votre ordre, et même une apothéose de votre Mère séraphique. Tous les élèves du sanctuaire apprennent ainsi à la connaître, et, après leur ordination, ils s'en vont où les supérieurs les envoient, avec l'habitude de l'invoquer, avec la confiance en sa protection, avec l'admiration pour ses vertus, avec le vif désir d'en imiter quelques-unes. La dévotion à sainte Thérèse pousse donc, dans tout le diocèse, des

racines plus profondes et des rameaux plus étendus.

D'ailleurs, dans la grande cité des fleurs, un nouveau carmel répand son parfum et embaume les âmes. Pour le centenaire, le panégyrique y sera prêché par un religieux éminent, un vaillant jésuite qui a bien mérité de l'Église militante, le R. P. Ramière, auteur de l'*Apostolat de la prière* qu'un de ses amis, le R. P. Lyonnard, a complété par l'*Apostolat de la souffrance*. Mieux que personne il donnera la vraie physionomie de sainte Thérèse, en peignant son zèle pour la gloire de Notre Seigneur et pour le salut du monde. Le *Messenger du Cœur de Jésus* qu'il a fondé, ne manquera pas de publier cet éloquent discours, et vous pourrez le lire avec autant d'intérêt que d'édification.

Je visitai ensuite la cathédrale, qui est fort inférieure à Saint-Sernin, et qui n'a pas, comme cette basilique, la puissance de captiver les esprits, de les animer à la contemplation, à la recherche, à la réalisation de l'idéal.

En revenant, j'entrai au musée, qui est installé dans une ancienne église d'augustins et dans le cloître attenant. L'église n'avait aucun mérite spécial, mais le cloître était fort gracieux avec son carré parfait, avec ses colonnes jumelles, avec ses cintres délicatement travaillés. Tous les tableaux sont dans l'église, et presque toutes les sculptures dans le cloître. Le profane et le sacré y sont mêlés, et même l'impur et le divin; de plus on y chante, en copiant les peintures, des paroles et

des airs peu convenables. Ce mélange sacrilège qui défigure un si grand nombre de musées, est plus capable d'abaisser les âmes que de les élever, de hâter que de retarder la décadence du goût et des mœurs. Mon regard ne put s'arrêter que sur quelques rares toiles, comme le *saint Diego*, de Murillo, et sur un très petit nombre de sculptures.

Mais j'admirai longtemps une statue de saint Tharsice, qui est dans l'ancienne tribune de l'orgue, au-dessus de la porte d'entrée, à gauche en montant. Le jeune chrétien succombe sous les pierres que lui jettent les païens, pour le punir de ne pas vouloir leur révéler son secret, leur livrer l'Eucharistie qu'il portait aux persécutés, et qu'il presse respectueusement sur son cœur en tombant, en mourant. Il souffrit à Rome sous les empereurs Valérien et Galien, et fut enterré dans les catacombes de Saint-Calixte ; le pape saint Damase fit son épitaphe en vers latins, et le martyrologe met sa fête au 15 août. En contemplant cette vieille statue qui n'a guère été, je crois, reproduite ou imitée, et qui pourtant viendrait si bien à propos, au moment où nous entrons dans une ère nouvelle de persécution, je sentis s'accroître en moi, par cette opportunité même, la pieuse émotion que j'éprouvais, et je priai ardemment l'enfant martyr pour ces millions d'enfants, dont la foi sera persécutée dans nos écoles sans Dieu, dont la première communion sera retardée ou empêchée. Ah ! joignez-vous à moi, et souvent invoquez pour eux le petit acolyte qui portait la com-

munion aux martyrs, et qui fut lui-même l'héroïque martyr du saint Sacrement.

Un peu après midi, je quittai Toulouse et pris la route de Perpignan. Dans le même wagon, dans le même compartiment, se trouvaient plusieurs français qui habitent l'Espagne, et plusieurs espagnols qui retournaient à Barcelone. L'un d'eux qui paraissait fort instruit, avait longtemps séjourné à Paris, où il avait épousé une française, et il venait d'y passer encore un mois. On parla donc beaucoup de la France et de l'Espagne, on signala les différences dans la situation financière, le danger dans les allures politiques. Tout ce qui fut dit à ce sujet, intéresserait peu une vraie fille de sainte Thérèse, et je me bornerai à lui faire entendre quelque faible écho de ces longues conversations.

Le savant espagnol attribuait, en partie, la désaffection qui se remarque déjà, selon lui, au delà des Pyrénées à l'égard du gouvernement alphonse, aux procédés maladroits du ministère des finances, qui voudrait imiter le nôtre dans la perception des impôts, mais qui s'y prend mal ou va trop vite. Il a mis quelquefois de telles contributions sur les marchands, qu'ils ont fermé leurs boutiques, ou laissé saisir leurs marchandises : vendues à l'encan par le fisc, ayant peu ou point d'acheteurs, elles ne rapportaient presque rien au Trésor. Il a eu l'air de supprimer l'impôt du sel, mais sans vouloir y perdre, mais en le répartissant entre un très petit nombre de têtes dans chaque province. Un de mes amis, disait mon interlocu-

teur, a été taxé à *quatre cents francs*, pour sa part de l'impôt à payer sur le sel, quoiqu'il n'en consomme pas pour vingt francs par an ! Un autre espagnol ajoutait que le ministère de la guerre a, lui aussi, un singulier usage : quand il veut une levée de trente mille soldats, il en demande le double ; mais il en laisse la moitié s'exempter à prix d'argent, pour avoir de quoi entretenir la moitié qui reste sous les drapeaux.

On parla aussi de la France, on déplora les ravages causés par le matérialisme qui nous envahit, qui fait dans notre pays une invasion plus funeste que celle des Allemands. Sans doute la forme républicaine du gouvernement pourrait en valoir une autre ; mais quelle que soit l'estime qu'on professe pour elle, on doit avouer qu'elle n'est qu'un instrument, dont l'effet dépend de la conscience et de l'habileté de l'ouvrier qui le manie. Quel usage en feront des gouvernants matérialistes ? Ils s'en serviront pour satisfaire leurs appétits matériels, pour constituer entre eux une société financière qui exploitera la France à leur profit, pour jeter aux instincts grossiers des multitudes un os à ronger, le clergé déjà si pauvre, afin qu'elles ne s'arrêtent pas à considérer leurs intrigues, leurs gaspillages, leurs manières de dépouiller le peuple par des impôts croissants, et de s'enrichir eux-mêmes par des traitements toujours grossissants. Leurrés, séduits, entraînés par les doctrines matérialistes qui lâchent la bride aux passions, les travailleurs des campagnes et des villes voient avec joie se multiplier sans mesure

les débits de boissons, les lieux de plaisir et même de débauche. L'orgie est pour eux le dernier mot du progrès dans le matérialisme, et ils ne rougissent plus de se laisser aller à l'ivrognerie.

« En France, me disait l'espagnol à demi-francisé, vous rencontrez des gens ivres à tout bout de champ, et dans Paris à tout coin de rue. Vous ne rencontrerez pas un seul ivrogne en Espagne ! Mais qu'attendre d'hommes qui se laissent conduire et tenter, par l'appât du vin et des alcools ? L'ivresse leur enlève toute raison, égare leur patriotisme, ou détruit en eux le sentiment même de la nationalité. Ils sont prêts à commettre tous les désordres, à recommencer la commune, à piller et incendier les palais, les églises, les maisons. Vous l'avez payé cher, et vraiment il n'y a que vous, Français, qui ne reconnaissiez pas la cause de vos malheurs ; nous autres étrangers, nous mettons le doigt sur la plaie, et nous disons : Vous avez été punis par où vous aviez péché. L'infamie des doctrines a produit l'infamie des actions ; le matérialisme que vous invoquiez, pour agrandir le ventre et développer les appétits, a rétréci le cerveau et abaissé la pensée ; à l'heure critique, durant une guerre désastreuse, vous n'avez su trouver ni un homme ni une idée !... On ne compte guère de matérialistes en Espagne, nous sommes presque tous spiritualistes et croyants : c'est là notre force. Nous avons beau être moins nombreux et moins riches, moins industriels et peut être moins savants que vous, nous résisterions mieux que vous à une invasion, et nous chasserions de

notre sol les armées ennemies, comme nos pères en chassèrent les soldats de Napoléon. »

Je laissais mes compagnons de voyage énoncer leurs opinions, sans me permettre de les contredire ou de les discuter ; je parlais peu, j'écoutais beaucoup, parce qu'il est plus utile, pour connaître le pays où l'on va, d'en étudier les idées et les mœurs, que d'en contempler les monuments et les sites. Je gardai même plusieurs fois un complet silence, pour réfléchir et prier. Ces prières et ces conversations me menèrent jusqu'à Perpignan, où j'entrai vers 5 heures du soir, le jeudi 28 septembre.

§ II.

Perpignan.

L'amitié m'attendait à la gare, l'amitié m'accompagna partout, et me donna la plus cordiale hospitalité. Perpignan est à quelque distance du chemin de fer, se sent à l'étroit dans ses remparts, gémit des servitudes militaires, et voudrait voir reculer son enceinte fortifiée, au moins jusqu'à la gare. On ne conserverait que le Castillet, petit fort construit en briques, dont l'architecture est pittoresque et fait rêver au moyen âge. La langue du peuple est le catalan, et beaucoup de maisons ont encore la forme espagnole, quoique la ville soit française depuis que les troupes de Louis XIII y sont entrées, après un siège, en 1642. Quelque temps auparavant, le pays s'était

révolté contre l'Espagne et donné à la France ; la Paix des Pyrénées, en 1659, le céda définitivement à Louis XIV.

Mais déjà le culte de l'illustre réformatrice du carmel, aimée comme une compatriote, avait pris dans ce pays un caractère national, qu'il n'a point perdu. On la nomme toujours *Notre Mère Sainte Thérèse*, ou simplement *la sainte*, la sainte par excellence, *la santa*. Au baptême, une foule de petites filles reçoivent son nom, et devenues femmes, sont fières de le porter toute leur vie.

Ce fut à la cathédrale que j'allai dire la messe hier, 29, fête de saint Michel, et j'y suis retourné ce matin samedi. Elle est haute et belle, brillante et dorée dans le goût espagnol ; mais elle n'a qu'une seule nef qui est immense, et qui pourtant se remplit d'auditeurs, quand le sermon a été annoncé. On dit que ce spectacle produit, sur le prédicateur lui-même, une impression aussi forte que douce. Des deux côtés de cette nef imposante sont de nombreuses chapelles, bien conçues et bien ornées. Mais la façade manque complètement, et les tours ou clochers n'ont ni les dimensions ni la solidité nécessaires, pour porter le magnifique carillon, qui fut admiré à l'exposition universelle de Paris, en 1878, et qui avait été fait ou vendu pour Perpignan. Il y est resté muet jusqu'ici et n'a pas même été posé.

Un chanoine honoraire, M. l'abbé E. Rous, avec une amabilité parfaite, m'a montré ce qui pouvait le plus m'intéresser. La chapelle de votre

sainte Mère est du côté de l'évangile, vers le bas de l'église; on y voit peinte, sur un tableau défraîchi, la tranverbération de son cœur séraphique. Un trésor très riche en reliques est mis en sûreté derrière le maître-autel. On y remarque une statue de moyenne grandeur, qui représente Thérèse tenant en main un reliquaire, que les fidèles aiment à considérer et à baiser.

Ce qui m'a le plus charmé, entre tant de saints ossements, c'est la main gauche du Précurseur, Jean-Baptiste, admirablement conservée, et d'une authenticité qui ne paraît pas douteuse; c'est ensuite la tête entière d'un martyr des premiers siècles, détachée du corps par la hache du bourreau, et gardant la plaie toujours humide, comme si elle était récente. Dans l'église même, ce que j'ai le plus admiré, c'est le retable en marbre blanc qui termine le chœur, c'est le grand et vieux buffet d'orgue qui est vis-à-vis la chaire; c'est du côté de l'épître, dans une chapelle latérale, un ensemble de très anciennes peintures sur bois, qui retracent l'histoire de la Vierge Marie Mère de Dieu.

Du même côté, mais en dehors, dans une chapelle plus pauvre et moins éclairée, on vient beaucoup prier devant un crucifix en bois grossièrement sculpté: il est de grandeur naturelle, et il a des siècles avec une origine mystérieuse. Notre Seigneur y est si souffrant, si défait, si épuisé par d'horribles blessures, qu'on reste saisi, et qu'on éprouve autant de frayeur que de compassion. Le sculpteur inconnu aurait-il oublié que le Fils de

l'homme resta, seulement quelques heures, sur l'instrument de son supplice? On serait tenté de croire qu'il voulut le représenter, tel qu'il aurait été sur la croix, huit jours après son crucifiement. J'appliquerais volontiers la même observation à d'autres crucifix, que j'ai vus en diverses contrées, où ils sont estimés beaucoup au-dessus de leur valeur, puisqu'ils effacent trop le caractère divin du Sauveur, et ne mettent en relief que le courage humain d'un supplicié, au milieu des tortures, ou l'affreux état de son cadavre quelques jours après l'exécution.

Mais en voyage, les pensées, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas, la joie succède vite à la tristesse, et le rire même aux larmes. Au sortir de la cathédrale, mes amis m'ont désigné parmi les curiosités qui méritent d'être vues, un excellent homme qui porte un nom connu dès la plus haute antiquité. Ce nom devint alors célèbre par le renversement subit et le relèvement merveilleux de l'étonnante fortune, par la patience et les discours de celui qui le portait; il redevient célèbre aujourd'hui par... devinez, ma révérende Mère, devinez quoi... par la fabrication du papier à cigarette!

C'est bien de Job que je vous parle, non du saint homme Job qui habitait la terre de Hus, *vir erat in terra Hus*, mais du Job original qui habite la terre de Roussillon. Les bénéfices énormes que son industrie lui rapporte, bon an, mal an, lui servent non seulement à élever ou établir ses vertueuses filles, non seulement à se rendre

acquéreur d'un grand nombre de maisons, mais encore à acheter une multitude d'objets rares, dont il forme un musée qu'il ne montre à personne! Et d'où lui vient ce succès? de son habileté sans aucun doute, mais aussi de l'originalité qui lui a fait mettre, entre les deux initiales de son prénom et de son nom *J. B.* un petit *o*, de telle manière que *Jean Bardou* a fait *Job*, a rajeuni *Job*, a remis *Job* à la mode, pour donner à son commerce de l'attrayant et du piquant. Car quel fumeur ne voudrait acheter le papier blanc et léger, fabriqué par le patriarche biblique, qui ressuscite et reparait sur la scène du monde, pour lui fournir le moyen d'envelopper élégamment une feuille de tabac, d'en aspirer gracieusement le parfum?

Ce plaisant détail m'a rappelé ce que j'avais entendu raconter, pendant que j'habitais Rome, cette *ville éternelle* qui est moins vieille que *Job*, et qui durera moins que lui. Un ministre venait de publier des règlements sévères contre le tabac. Mais le gouvernement paternel des Papes laissait aux critiques, souvent spirituelles et joyeuses, un libre cours, qu'elles n'ont pas toujours en d'autres capitales. On put donc lire presque aussitôt cette critique, au bas de la statue de Pasquin : *Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris*, tu déploies ta puissance contre une feuille que le vent emporte, et tu te fais le persécuteur d'une tige desséchée!... Ce n'était pas signé. Les passants demandaient en riant le nom de l'auteur latin, qui avait si bien vengé le tabac. Le ministre piqué répliquait

avec amertume : Le tabac est venu du Nouveau Monde, et ce n'est que depuis le commencement du XVII^e siècle qu'on le prise ou fume en Europe. Je défie qui que ce soit de donner le nom d'un seul écrivain de l'antiquité, qui en ait dit un mot !... Le lendemain, Pasquin donnait le nom et citait le chapitre : *Job*, XIII, 25... On rit beaucoup dans Rome de l'originalité du frondeur, qui avait fait de Job le défenseur du tabac, et lui avait emprunté l'expression de ses plaintes.

Je n'ai point eu l'honneur d'être reçu par Job, ni la prétention de lui faire une visite ; je suis allé simplement à l'évêché, demander une lettre pour l'abbesse des clarisses, afin qu'elle me montrât une curiosité plus intéressante pour moi, et pour vous aussi, ma révérende Mère : le crucifix de sainte Thérèse, celui qu'elle tint en ses mains durant son agonie et après sa mort. En l'absence de Monseigneur l'évêque, je me suis adressé à M. l'abbé Roca, vicaire général, qui m'a fait de très bonne grâce la lettre désirée. Il m'a même appris que M. le chanoine Rous avait publié, dans la *Semaine Religieuse* de Perpignan, le 2 novembre 1877, un article complet sur ce fameux crucifix, en m'assurant que l'auteur me communiquerait volontiers son travail. C'était vrai, l'article m'a été donné.

Un autre vicaire général, jeune encore, estimé de tous pour son talent et sa vertu, M. Crozes, vient d'entrer au noviciat des pères dominicains, et cette vocation, ce départ, a fait sensation dans le diocèse et vivement touché M. Roca, qui perd un

collègue et un ami. Il revient d'Espagne, de Salamanque, où il a voulu l'accompagner jusqu'au grand couvent de San-Esteban. Il m'a pressé de l'aller voir de sa part; ce que j'ai promis et ne manquerai pas de faire, pour ma propre édification. M. Crozes est le neveu d'un chanoine de Paris, qui porte le même nom, et qui est vénéré de tous, des ouvriers chrétiens, comme des prisonniers de la Roquette, à cause de son dévouement et de son zèle.

L'établissement des clarisses à Perpignan est un des plus anciens de leur ordre; mais elles ne sont plus dans la ville, elles se sont transportées dans un couvent nouvellement bâti, à une certaine distance des remparts, au delà de l'école Saint-Louis-de-Gonzague.

A l'entrée de leur église, à droite, se trouve une sorte de cercueil ou de tombeau en bois neuf; le dessus s'enlève, et on aperçoit, à travers un verre, le corps entier d'une clarisse, morte depuis deux siècles. C'est la mère Antigo, née à Perpignan, exilée à Barcelone avec d'autres clarisses, en 1652, mais rappelée en 1660 dans sa ville natale, où elle mourut en odeur de sainteté. J'avais entendu parler plusieurs fois de ce corps vénérable, comme d'une merveille, et je n'avais pas été trompé; mon impression a même été plus vive que je n'y attendais. Ce corps virginal est couché, et semble endormi. Les yeux sont fermés, la bouche entr'ouverte, le visage, les mains et les pieds découverts. La peau est sèche, terreuse, un peu sombre. Mais la tourière qui m'a fait remarquer tous les détails

de cette admirable conservation, affirme que les jointures sont encore souples, qu'elle en eut la preuve récemment, quand elle dépouilla la mère Antigo d'un vêtement trop vieux, pour la revêtir des nouveaux habits qui la couvrent à présent, et qui sont ceux des pauvres filles de sainte Claire, à l'exception de la couronne de fleurs blanches qui ceint sa tête : ses bras étaient si flexibles, qu'on n'eut aucune peine, soit à les plier pour les passer dans les manches de la robe, soit à les croiser sur la poitrine pour mieux figurer le repos religieux de la mort.

Ce spectacle m'a d'autant plus attaché, qu'il m'a fait penser davantage au corps de sainte Thérèse, et m'en a mieux retracé l'image. Je n'aurai pas le bonheur de le voir : je sais déjà qu'on n'ouvrira, pour le troisième centenaire, ni la châsse d'argent, ni le tombeau de jaspe, où il fut déposé en 1760. Il était alors dans le plus parfait état de conservation, quoique la vie s'en fût retirée depuis 178 ans. Je me suis dédommagé un peu de cette privation, en contemplant la bienheureuse clarisse ; puis je me suis mis à genoux, et j'ai prié durant quelques instants.

§ III.

Le crucifix de l'agonie de sainte Thérèse chez les clarisses.

M'étant levé, je me suis avancé jusque dans le sanctuaire et placé du côté de l'évangile, entre l'autel et le chœur des religieuses, tout près de la

grille. De l'autre côté de cette grille, une clarisse m'attendait avec la chère relique, et s'est empressée d'écarter le rideau. Ce n'est pas sur le chœur assez vaste et bien éclairé, mais pauvre et nu, que mon regard curieux s'est porté d'abord; c'est sur le crucifix même, très expressif et bien conservé. La croix est noire, d'un bois dur et poli, qui a deux centimètres et demi d'épaisseur et de largeur; les deux tiges qui se croisent ont, l'une vingt-cinq, l'autre quinze centimètres de longueur. Le christ est en cuivre jaune tirant sur le rouge. La tête, couronnée d'un nimbe plein, s'incline perpendiculairement sur la poitrine; le corps a dix centimètres de long; les bras sont violemment tendus, et les jambes rétrécies forment aux genoux un angle bien dessiné. Pour les traits du visage comme pour le reste, c'est, dit-on, le vrai type espagnol.

Afin de le mieux conserver, on le laisse toujours dans une sorte de cadre en bois sculpté, où il est encastré et recouvert d'un verre. On ne l'en tire, m'a dit la sœur, que pour le mettre dans les mains de celle d'entre nous qui va mourir, comme il fut aux mains de sainte Thérèse en agonie, afin de l'aider à prendre les sentiments de cette âme séraphique, et de lui obtenir sa protection durant le redoutable passage.

Après avoir satisfait ma dévotion, je me suis retiré, et j'ai reçu de la très charitable abbesse, un extrait manuscrit des archives du couvent, qui me permet d'établir pour vous, ma révérende Mère, l'authenticité de cette précieuse relique.

Biographes de sainte Thérèse, Yépès et Ribéra, Bollandistes, dépositions des témoins oculaires, histoire des carmes déchaussés, actes de la canonisation, tous sont unanimes pour affirmer que c'était un crucifix, non une simple croix, qu'elle tint étroitement serré entre ses mains, durant les dernières heures de sa vie, et même après sa mort, jusqu'au moment où on le lui ôta pour la mettre en terre : *un cristo, un crucifijo, Christi, Crucifixi effigies*. Qu'est devenu ce crucifix ? On a dû le conserver quelque part avec un soin religieux, se montrer heureux de le posséder, rappeler souvent la circonstance qui lui donne un prix exceptionnel. Mais qui prétend l'avoir ? qui ose dire : Voici le crucifix de l'agonie de sainte Thérèse, celui qu'elle pressait dans ses mains en mourant ?

Les carmélites mitigées de l'Incarnation d'Avila montrent, il est vrai, un crucifix de bois non peint ; mais elles disent seulement que la réformatrice du carmel s'en servit durant ses voyages. Les carmélites réformées de Saint-Gabriel, à Bologne, possèdent la croix de bois, qui fut mise dans ses mains avant de la descendre au tombeau ; elle y suivit sans doute le corps, et elle en fut sans doute aussi retirée avec lui, moins d'une année après, le 4 juillet 1583. Mais ce n'est pas un crucifix, ce n'est qu'une simple croix de bois, *lignea crux*, au dire des Bollandistes¹. Un évêque célèbre, Palafox, le commentateur des lettres de la sainte, portait sur la poitrine une croix qu'elle

1. *Acta sanctorum*, t. LV, p. 436, n° 1467.

avait elle-même portée, et il la légua par testament à un de ses amis, le marquis de Aytano; mais ce n'était aussi qu'une croix, une croix à l'usage de Thérèse durant sa vie¹. Les carmélites de Valladolid, selon les uns, les carmélites de Madrid, selon les autres, conservaient la croix que leur sainte Mère avait donnée à sa sœur, Jeanne de Ahumada, et que le père Ribéra avait vue plusieurs fois, comme il nous le dit lui-même. Mais c'était la croix miraculeuse de son chapelet, simple croix faite de quatre morceaux d'ébène, *de cuatro cuentas bien largas de ébano*, semblable aux croix qui terminent les plus grands rosaires². Elle ne pouvait d'ailleurs être aux mains de Thérèse mourante, puisqu'elle ne lui fut jamais rendue.

Enfin les carmélites de Bruxelles gardent une très petite croix de bois, que votre séraphique Mère portait de son vivant, et qui fut trouvée dans son lit après sa mort. Anne de Saint-Barthélemy la prit, mais la donna plus tard à la vénérable Anne de Jésus, qui la porta sur elle toute sa vie. Depuis sa mort jusqu'aujourd'hui, la prieure de Bruxelles l'a portée suspendue à sa ceinture, comme insigne de sa supériorité. Lorsque cette communauté fut exilée par Joseph II, en 1783, et vint se réfugier au carmel de Saint-Denis, la petite croix fut déposée dans les mains de la fille de Louis XV, de la tante de Louis XVI, Louise de France, devenue

1. *Acta*, p. 437, n° 1468.

2. *Acta*, p. 170, n° 221. — Ribéra, *Vida*, l. I, cap. xi.

carmélite, qui se hâta de la remettre à la mère Julie, prieure du couvent¹. Mais ce n'est encore là qu'une croix, et même d'une forme particulière, car elle a deux branches. On l'a reproduite, et répandue partout en métal blanc ou jaune, ayant en relief une inscription espagnole, qui d'un côté en relate l'origine, et qui de l'autre rappelle Thérèse de Jésus et Jésus de Thérèse, avec la devise *souffrir ou mourir* et le cœur transpercé par un séraphin.

Ce qu'il faut dans les mains d'un mourant, ce n'est pas une croix, c'est un crucifix, qui mette sous ses yeux l'image du Sauveur mort pour nous, et qui l'excite à s'unir à lui dans le sacrifice de sa vie. Or, de ce que je viens de vous dire, ma révérende Mère, il résulte que les clarisses de Perpignan sont les seules personnes qui prétendent posséder le crucifix, que votre incomparable fondatrice serrait dans ses mains, avait sous les yeux, durant sa longue agonie, pendant que l'âme se détachait du corps pour voler au ciel vers son Jésus, comme une colombe, sur les ailes du divin amour. Mais je vous entends me demander si cette prétention est fondée : comment ce crucifix leur est-il venu ? comment en prouvent-elles l'authenticité ? Je vais vous répondre en résumant la relation écrite en catalan, qui est fort ancienne et conservée dans leurs archives.

Le crucifix de l'agonie, ôté des mains de sainte Thérèse après sa mort et avant son enterrement,

1. *Acta*, t. 55, p. 436, n° 1468.

fut demandé, obtenu et gardé, comme un précieux souvenir, par Julien d'Avila qui avait été longtemps son aumônier dévoué, et son fidèle compagnon durant ses voyages. Ce vertueux prêtre mourut le 24 février 1605, en laissant le crucifix au pieux cocher ou roulier, qui avait souvent conduit la modeste voiture de l'austère fondatrice, et qu'il s'était attaché comme domestique. Peu après, ce brave homme reçut du ciel la grâce de la vocation religieuse, en récompense du désintéressement et de l'attention qu'il avait mis à les servir, et il fut reçu comme frère convers chez les carmes déchaussés ou réformés. Frère Jean de Lunyo, c'était son nom, était né en 1545 et avait alors plus de soixante ans. Il fut dans la suite envoyé par ses supérieurs au monastère de Perpignan, qui était assez près des clarisses.

Parmi elles vivait une religieuse de Séville, fort renommée pour sa vertu, la mère Séraphine de Ganboá, qui était entrée à Sainte-Claire le 1^{er} mars 1623. Le bon frère la connaissait déjà, il la connut mieux encore et la vénéra. Ce fut à elle qu'il donna le crucifix, en lui disant le prix qu'il y attachait, et en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin. Il mourut en 1632, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et fut enterré sous l'autel de sainte Thérèse. La mère Séraphine conserva soigneusement ce crucifix jusqu'en 1660, année de sa mort. Il fut alors remis à sa nièce, originaire de Madrid, sœur Raymonde de Gavara, qui était entrée en religion le 16 juin 1636, et qui mourut au mois d'août 1685. Le crucifix fut aussitôt confié

à sœur Joseph Trilla, qui était religieuse depuis le 29 janvier 1673, et qui mourut le 16 novembre 1717, après avoir été abbesse.

Elle avait promis, du consentement de la communauté, qu'après sa mort le crucifix serait prêté à un négociant de Perpignan, qui avait bien mérité du monastère par ses bienfaits et ses services, Antoine Valls-Mercadieu. La promesse fut accomplie, et l'excellent chrétien mourut le 15 juillet 1745, en tenant dans ses mains la sainte relique. Elle fut rendue à sa fille, Catherine-Françoise Valls, qui avait pris l'habit de clarisse, et venait de faire profession à l'âge de vingt ans. Cette sœur fut abbesse à plusieurs reprises, et l'était encore en 1790, quand les religieuses furent expulsées de leur couvent. Elle se retira dans sa famille, et emporta avec elle le crucifix. En 1797 elle remit la relation catalane que je résume, à sœur Jeanne-Thérèse Fonrouge, jeune clarisse qui habitait aussi Perpignan où elle était née; en même temps elle lui recommanda de retirer le crucifix d'entre ses mains, après son trépas, et de le garder comme un dépôt d'une grande valeur. Sœur Fonrouge obéit ponctuellement le 9 février 1807, date de la mort de sa vénérée supérieure.

Plus tard elle fut au nombre des sept clarisses, les seules survivantes, qui essayèrent en 1822 de reconstituer leur chère communauté, dans une petite et pauvre maison. Elle y apporta le crucifix venu d'Albe de Tormès, et l'ancien manuscrit de la relation historique. Le 4 juillet 1825, elle soumit à l'examen d'un vicaire général, M. Eychéune,

une copie collationnée sur l'original qu'elle avait reçu des mains de la mère Valls, et elle attesta que le crucifix lui avait été confié, le jour même du décès de cette abbesse.

Quelle touchante tradition ! Quelle pieuse fidélité à garder, quelle admirable persévérance à se transmettre, le crucifix de l'agonie de sainte Thérèse ! Par cet honneur posthume rendu à la grande réformatrice du carmel, les clarisses de Perpignan se montrent les dignes sœurs des clarisses et des franciscaines d'Espagne, qui furent toujours empressées de lui offrir l'hospitalité, heureuses de l'abriter sous leurs cloîtres, généreuses à lui fournir pour ses fondations des vivres et des secours. Votre cœur, ma révérende Mère, n'est-il pas édifié, comme le mien, de cette fraternité religieuse qui survit à la mort, traverse les siècles et résiste aux orages ? Laissez-moi donc clore cette lettre, au moment de dire adieu à mes amis, et de partir pour passer les monts, en mettant sous vos yeux quelques lignes inspirées à M. le chanoine Rous, par cette transmission presque trois fois séculaire du crucifix de votre sainte Mère, chez les clarisses toujours si pauvres et si mortifiées :

« Comme il reçut la dernière étreinte, le suprême regard, le dernier souffle de l'héroïque réformatrice du carmel, ce crucifix a reçu pendant plus de deux cent cinquante ans, et reçoit encore aujourd'hui, le dernier soupir, la dernière flamme, le dernier sourire, le dernier acte d'amour et quelquefois aussi le dernier chant, des âmes généreuses qui ont suivi l'heureuse inspiration de vivre

et de mourir, à l'exemple de l'illustre vierge d'Assise, dans le silence du cloître, dans la pénitence et la pauvreté. Ce crucifix leur est donné comme le signal du départ, et l'arme du dernier combat. Il sert de suprême avertissement. Il annonce que le faible lien qui retient l'âme captive, sera bientôt brisé, que l'heure de la délivrance est proche, que l'exil est près de finir. Sa vue tient l'âme en éveil, et prête à répondre à l'appel de l'Époux. Par l'effet de cette pieuse coutume, le crucifix de sainte Thérèse, déjà si précieux en lui-même, a acquis une valeur nouvelle. Il a été enrichi, dans la succession des temps, par le contact de toutes les âmes qui ont exhalé sur lui leur dernier souffle ; et ce n'est point une chose étrange si cette relique, que des multitudes de vierges se sont passée de la main à la main, au terme de leur sainte vie, inspire à ses dignes dépositaires une religion si pénétrante, un culte si profond. »

Mais quelque précieux, quelque désirable que soit le crucifix, offert aux malades comme pronostic d'une fin prochaine, ma révérende Mère, je conjure le divin Crucifié, bien qu'il aime à partager avec ses virginales épouses son calice d'amertume, sa couronne d'épines, ses clous et son Calvaire, d'attendre un grand nombre d'années avant que ce pronostic funèbre soit remis dans vos mains, ou dans celles de vos filles. Il nous a commandé d'avoir soin des infirmes, il nous charge de travailler au rétablissement de ceux que nous aimons, et lui-même guérissait les malades les plus indifférents ; encore aujourd'hui il ne veut pas la mort de ses

ennemis, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. A son exemple, l'Église fait souvent des prières pour hâter la guérison, jamais pour avancer le trépas, même de ses persécuteurs. Ne le trouvez donc pas mauvais, partout où je passerai, je recommanderai aux âmes ferventes, particulièrement à vos sœurs d'Espagne, de prier pour vous et pour les autres carmélites, que la maladie empêche de prendre part aux fêtes du centenaire. Je le crois fermement, ces prières et ces fêtes seront le point de départ de votre retour à la santé.

En attendant, j'espère que vos souffrances offertes quelquefois à mon intention, m'obtiendront les forces nécessaires pour achever mon voyage, et pour me dire longtemps encore votre plus humble et plus dévoué serviteur.



TROISIÈME LETTRE

DE PERPIGNAN A IRUN

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Après avoir clos ma seconde lettre, j'entendis répéter et j'appris avec certitude que les fêtes du centenaire, au tombeau de *la santa*, à Albe de Tormès, commenceraient au jour anniversaire de sa mort, le 4 octobre, bien plus tôt qu'on ne me l'avait d'abord annoncé. Il a fallu changer mon itinéraire. Je voulais entrer en Espagne par Barcelone, aller à Manrèse prier dans la grotte qui rappelle saint Ignace et ses *Exercices*, passer par Saragosse et m'agenouiller devant Notre-Dame del Pilar ; mais j'ai dû prendre le chemin le plus court, venir par Lourdes et entrer par Irun, où je suis arrivé hier soir à 8 heures, et d'où je vais partir à 2 heures après midi.

Je vous écris donc à la hâte, sur une table très étroite, qu'on vient de placer pour moi dans la toute petite chambre de la *fonda Arrupe*, où j'ai essayé de dormir malgré le bruit que faisaient, tout près de moi, au même étage, de joyeux convives qui chantaient et criaient, frappaient des pieds et des

mains, au son de quelques instruments de musique. Ce qui me fait passer gaiment plusieurs nuits de suite sans sommeil, c'est l'espoir d'arriver demain à Albe de Tormès, c'est la consolation d'y offrir l'auguste sacrifice, chez les filles de sainte Thérèse, au jour et au lieu d'où elle s'élança dans l'éternité, d'où elle prit vers Dieu son vol séraphique.

§ I.

Lourdes.

Parti de Perpignan samedi soir vers 5 heures, j'arrivai à Lourdes vers 8 heures du matin, hier, dimanche, fête de Notre-Dame du Rosaire. J'allai droit à la grotte, où je fis brûler deux cierges, l'un pour vous et votre communauté, l'autre pour mes amis et pour moi. Je les allumai, je les mis près de l'autel où l'on offrait l'adorable victime, et je restai quelque temps à genoux pour prier. Ah! que de grâces je demandais à la fois au Fils et à la Mère, à Jésus-Hostie et à Marie Immaculée! Quand je voulus dire la messe, on me répondit avec douceur : « Une ordonnance épiscopale n'accorde l'autel de la grotte qu'aux seuls évêques, qu'aux seuls directeurs des grands pèlerinages; les missionnaires qui desservent la basilique, ne peuvent pas plus que les autres dire la sainte messe dans la grotte. » Un de ces bons missionnaires eut la charité de me conduire dans la crypte, où l'on me permit aussitôt de choisir parmi les autels libres. Je choisis le Sacré-Cœur, et je tins

à commencer ma messe, de manière qu'elle fût dite pendant que loin de là on portait le Cœur de Jésus, Jésus tout entier en viatique, à une fille de sainte Thérèse sur son lit de douleur, à la plus malade de toutes les carmélites que je connaisse en ce moment. Comme je l'avais promis, le sacrifice fut offert pour elle, pour la guérison de son corps, aussi bien que pour la sanctification de son âme. Votre bon ange vous dira pour qui j'ai tant prié.

Dans cette petite chapelle du Sacré-Cœur, je remarquai un ou deux détails, qui peuvent intéresser tous les amis et les admirateurs de votre sœur Saint-Pierre. La sainte Face y est représentée deux fois, à droite et à gauche, et devant chaque image brûlent trois bougies. Au-dessous de chacune de ces Faces douloureuses de Notre-Seigneur en sa passion, est une sculpture ronde en marbre blanc, représentant du côté de l'épître le cœur de saint Joseph, d'où s'élève un beau lis, et du côté de l'évangile le cœur de Marie, entouré de roses et jetant des flammes.

Je montai à l'église supérieure, et j'y trouvai une foule si compacte que j'y pus à peine entrer. C'était bien le même spectacle dont j'avais joui, à pareil jour, huit ans auparavant. L'église, la crypte, la grotte, le vaste espace qui est entre la grotte et le Gave, tout était plein de prêtres et de fidèles, priant avec une indicible ferveur. C'était un jour de grâces, et la veille au soir neuf cents pèlerins étaient arrivés de Besançon et de Dijon. En plein air, tantôt un prédicateur montait dans une pauvre chaire de bois, ayant à sa droite la

grotte éclatante de lumières, devant lui le Gave aux ondes tumultueuses, et il adressait des paroles enflammées à ces âmes, avides d'aimer Dieu davantage; tantôt la grande voix de cette pieuse multitude entonnait un chant sacré, un cantique en l'honneur de Marie, ou le *Magnificat*, qui me semblait plus imposant que dans nos cathédrales. Ce qui me touchait plus encore, c'était la petite troupe émue de parents et d'amis, qui entouraient chaque piscine pendant qu'un malade, amené par eux, s'y plongeait avec foi, avec confiance en la Vierge puissante, que nous appelons salut des infirmes, *salus infirmorum*. Les uns à genoux, les autres debout, tous récitaient à haute voix des *pater* et des *avé*, pour obtenir sa guérison. On me dit, je ne le vis pas, que vers dix heures un enfant aveugle et perclus avait été radicalement guéri.

Quel changement l'Immaculée Conception a fait en ces lieux! Quelle différence entre l'état où ils sont aujourd'hui, et l'état où ils étaient le 11 février 1858, quand Bernadette y vint, après onze heures du matin, chercher du bois mort, pour allumer un peu de feu dans le foyer de ses pauvres parents, et préparer leur trop frugal repas! Elle était accompagnée de Marie, sa sœur cadette, et de Jeanne sa voisine, toutes deux nu-pieds et en sabots. Au moment où elle-même se déchaussait pour mettre, comme ses compagnes, ses pieds dans l'eau froide et passer le ruisseau, qui coulait alors près de la grotte, afin de prendre les branches sèches, qu'elle apercevait du côté des roches de Massabielle, un coup de vent irrésistible la contrai-

gnit de se tourner vers une anfractuosité, qui est très peu au-dessus de la grotte, à gauche du spectateur. Aussitôt elle trembla, s'affaissa et tomba sur les deux genoux. Que voyait-elle donc ? une dame inconnue, merveilleusement belle, qui lui souriait sans dire une parole. L'enfant seule parlait, mais elle parlait pour dissiper sa frayeur en récitant son chapelet, en répétant *Je vous salue, Marie!* L'angélus sonnait, et des millions de voix s'unissaient de loin à cette salutation, à cette prière de la timide innocence ; des millions de voix sont depuis lors venues ici, de tous les points du monde, chanter avec allégresse : *Ave, Maria, gratia plena!*

Quinze jours après, le jeudi 25 février, l'apparition ne fut plus muette, elle parla, et que dit-elle ? « Allez boire et vous laver à la fontaine ! » Et du doigt elle montrait un coin desséché de la grotte. Bernadette eut foi, s'y rendit à genoux, et creusa un peu la terre avec ses petites mains. Aussitôt l'eau se met à sourdre, à couler, à jaillir, à rendre la santé aux malades qui la boivent ou qui s'y lavent. Combien de milliers d'infirmes sont attirés ici, chaque année, par cette eau qui n'a aucune propriété médicale ! Combien plus de milliers encore demandent qu'on la leur envoie, si éloignés que soient leur pays et leur demeure ! La vue de ces transformations ramenait en ma mémoire et sur mes lèvres, le mot du Psalmiste : *Hœc mutatio dexteræ Excelsi* (Ps. LXXVI, 11), voilà un changement opéré par la droite du Très-Haut !

En le méditant, en l'admirant, je me dirigeai vers la nouvelle église paroissiale, due au pieux

et zélé pasteur, qui fut l'instrument choisi de Dieu pour accomplir cette métamorphose, en éprouvant et secondant l'humble fille de François Soubirous. Je parle de Mgr Peyramale, curé de Lourdes, élevé par Pie IX à la dignité de protonotaire apostolique : son corps repose dans la crypte de l'église neuve, dont il commença la construction, mais dont les travaux sont depuis longtemps suspendus, faute de ressources. Cet édifice sacré, de 67 mètres de longueur sur 37 de largeur, est partagé en trois nefs par 14 colonnes monolithes en marbre de Campan, qui portent écrit sur le fût le nom du pays des donateurs : Paris, Nantes, Limoges, Rouen, Lourdes, Belgique, Brésil, Portugal, etc. Les voûtes restent à faire, ainsi que la charpente et la couverture. Mais la crypte qui est sous le chœur, paraît finie, belle et bien éclairée. C'est là, sous le maître-autel, que le bon prêtre s'était fait creuser une tombe, qu'il montrait avec joie, qu'il montra même aux pèlerins de Bourges, quatre jours avant d'y être déposé.

Fils d'un médecin, il était né à Menières en 1811, et, grâce à l'insigne dévotion de sa mère pour la très sainte Vierge, il avait reçu au baptême le nom de Marie, auquel son parrain ajouta celui de Dominique. Ordonné prêtre en 1835, il fut successivement vicaire en deux paroisses et desservant, puis aumônier de l'hôpital civil et militaire de Tarbes, enfin curé-doyen de Lourdes en 1854. Il mourut un samedi, le jour même où l'on fête la nativité de son auguste patronne, le 8 septembre 1877. Une dépêche l'apprit aussitôt à Bernadette,

en son couvent à Nevers. Tombant à genoux devant l'autel, la fervente religieuse pria longtemps, parut comme écrasée sous le poids de la douleur, et plus tard écrivit : « Vous dire ce que j'ai souffert, serait chose impossible. » Elle avait toujours pensé qu'elle ne mourrait qu'après son protecteur, et depuis cette mort elle répéta souvent à ses compagnes : « Maintenant ce sera bientôt mon tour. »

Le lundi, l'enterrement du vénéré doyen fut un triomphe. Mgr Langénieux, archevêque de Reims, fit l'oraison funèbre ; 150 prêtres en habit de chœur entourèrent le cercueil, et quatre mille personnes le suivirent à travers les principales rues de la ville. Son tombeau est tout en marbre blanc, que la reconnaissance des fidèles couvre souvent de fleurs et de couronnes. Au-dessus de la tête, contre le mur de la crypte, entre les épitaphes gravées sur le marbre, j'ai vu une statue de l'Immaculée Conception de Marie, la première patronne du regretté pasteur ; aux pieds, à quelque distance, près de la fenêtre, sur un socle, une statue élégante et svelte de saint Dominique, son second patron. L'image de l'instituteur du rosaire se voit aussi, mais en peinture, sur un des vitraux, dans la chapelle du couvent de Saint-Gildard, où Bernadette fut enterrée le samedi 19 avril 1879. Sur la tombe de Mgr Peyramale, de chaque côté en longueur, sont deux inscriptions qui m'ont fort touché. La première est une parole de la Vierge Immaculée, qui commande qu'on lui érige un sanctuaire ; la deuxième est une parole de Pie IX, qui félicite le prêtre dévoué du zèle qu'il a mis à

élever ce monument au-dessus de la grotte ; la troisième est une parole de Bernadette qui se console de sa mort, en pensant qu'elle a dans le ciel un protecteur de plus ; la quatrième est une parole du divin Maître : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !

Ah ! ma révérende Mère, ne m'en veuillez pas de vous donner tous ces détails. Tout ce que je voyais sur la tombe, pendant que je priais pour le défunt, tout ce que m'avaient raconté quelques-uns de ses pieux paroissiens, m'allait d'autant plus au cœur, que j'avais bien connu et beaucoup aimé ce vénérable prélat, si serré pour lui, si large pour les autres. J'avais fait à Lourdes une neuvaine de prières, et je m'étais baigné neuf fois dans la piscine, pour obtenir la guérison de mes maux de jambes.

Il aimait beaucoup votre saint ordre, et remerciait Marie d'avoir, par ses apparitions, amené les carmélites sur sa paroisse pour empêcher ou expier le mal, qu'y peuvent faire les gens attirés par le lucre, l'esprit de contradiction et la curiosité. J'ai lu dans une lettre écrite de Lourdes, par une de vos sœurs : « Mgr Peyramale a grandement travaillé à cette fondation, il s'y est dévoué avec un cœur tout paternel, il honorait notre révérende mère prieure, et toutes ses filles, d'une affection qui nous était précieuse. Il était notre supérieur, et nous avons eu ses dernières visites, bien peu de jours avant sa mort. Quand il venait à la communauté, son cœur si grand, si généreux, semblait se trouver à l'aise, et il se plaisait à nous ra-

conter mille détails inédits, sur les apparitions de la sainte Vierge à Bernadette. Aussi ces visites nous laissaient-elles toujours profondément émues et touchées. »

Hélas ! parmi tant de choses édifiantes qu'il m'apprit, combien de douloureuses confidences il daigna me faire, lorsque j'eus le bonheur de passer neuf jours avec lui, sous son toit très hospitalier, en venant prêcher le rosaire dans sa vieille église, au commencement d'octobre 1874 ! Il me recommanda de prier ardemment pour la construction de son église, dont il m'exposa les difficultés d'exécution ; le jour où il se rendit auprès du sous-préfet d'Argelès, pour obtenir une dernière autorisation, il voulut que j'allasse offrir le sacrifice de la messe, à cette intention, dans le sanctuaire privilégié de Bétharram. Depuis, je lui fis hommage d'un de mes opuscules, intitulé *Un mois au jardin des Olives* ; il me répondit, le 21 janvier 1876 : « Votre livre a pour moi un attrait tout particulier. Il y a un jardin des Olives pour tout bâtisseur d'église ; dans mes heures d'épreuve, je serai donc heureux de vous retrouver et de vous relire. »

Il eut en effet sa longue agonie, ses ennuis, ses dégoûts, ses tristesses, il but au calice d'amertume et sua sang et eau, sans pouvoir achever l'œuvre commencée. On croit même que le chagrin abrégé ses jours ; mais on espère que le nouvel évêque de Tarbes, Mgr Billère, qui fut l'ami de ce charitable pasteur, fera reprendre et terminer la construction de l'église.

§ II.

Le Carmel de la Pénitence.

J'allai de là au carmel, que vos sœurs ont construit sur la rive droite du Gave, sur la colline, à mi-côte, en face de la grotte et de la basilique, qui sont sur la rive gauche. Pourquoi s'appelle-t-il le carmel de la pénitence, et pourquoi est-il à cette place ?

Le monde ne comprend plus les ordres contemplatifs, et les regarde comme inutiles, parce que les services qu'il en reçoit ne frappent pas ses sens, parce qu'il ne les voit pas soigner ses malades et ses fous, élever ses enfants, garder ses vieillards, défricher ses terres incultes, préparer ses colonies en évangélisant les idolâtres. Mais le monde lui-même les rend opportuns et nécessaires, pour faire contre-poids à ses crimes par leurs austérités, pour apaiser la justice divine par leurs réparations, pour attirer la miséricorde par leurs prières. Plus la société a horreur de la pénitence, plus elle a besoin de religieux pénitents. Le carmel est le plus vieux de tous les ordres, et l'impiété moderne en renouvelle l'opportunité, comme Dieu en renouvelle la jeunesse. Ce fut lui qui chargea sainte Thérèse de rendre à cet aigle vieilli, qui se tenait près de terre, sa vigueur première, son élan généreux, son essor sublime vers les sommets de la vie contemplative. En notre siècle, c'est lui qui a choisi les filles de Thérèse,

pour répandre parmi nous les idées de réparation ; c'est lui qui, par les épines du cœur de Thérèse, nous invite à la pénitence, et par les apparitions de Marie immaculée, reine du carmel, marque le lieu où la famille de Thérèse la pratiquera pour tous.

Vers le commencement de ce siècle, vivait au carmel de Poitiers une sainte religieuse, mère Adélaïde, qui fut choisie de Dieu pour commencer à répandre les pratiques réparatrices, moins sous forme de communion que sous forme de pénitence. A sa prière, un vicaire général qui fut depuis évêque de Luçon, Mgr Soyer, publia dès 1819 un écrit intitulé : *Avertissement au peuple français, ou réparation inspirée pour apaiser la colère de Dieu*. La mère Adélaïde mourut en odeur de sainteté, le 31 juillet 1843. Huit jours après, Grégoire XVI donnait un bref pour l'érection en Italie, à Rome, au caravita, de pieuses confréries ayant pour but la réparation des blasphèmes. Le 26 août de la même année, Notre Seigneur chargeait de travailler à cette œuvre réparatrice une jeune bretonne, entrée au carmel de Tours le 13 novembre 1839. Elle y mourut le 8 juillet 1848, et sa biographie a été publiée en 1881, sous le titre de : *Vie de la sœur Saint-Pierre*. Nous y voyons qu'elle fut spécialement chargée de prier et de souffrir pour la France, qui déchire les entrailles de la miséricorde divine, abuse des plus grandes grâces, blasphème le nom du Seigneur et profane son jour.

Du carmel de Tours, plus encore que du carmel

de Poitiers, la réparation serépandit au loin, sûrement et sans bruit, par les inspirations et les vertus d'une humble fille de sainte Thérèse. De là vient l'association réparatrice des blasphèmes établie à Saint-Dizier, en 1847, le 16 juillet, fête de N.-D. du Mont-Carmel, érigée par Pie IX en archiconfrérie, le 30 du même mois; de là vient cette dévotion à la sainte Face du Sauveur, en sa passion, qu'un saint homme, M. Dupont, a tant propagée, et qui a donné naissance à une confrérie, établie à Tours le 29 juin 1876; de là viennent à Paris, au centre du mal, deux communautés fondées, l'une en 1849 par M^{lle} Dubouché, mère Marie-Thérèse, pour l'adoration réparatrice; l'autre en 1853, avenue de Messine, par les carmélites mêmes, sous le titre de Monastère de la Réparation et de la Sainte-Face.

Après le Cœur de Jésus toujours vivant dans l'Eucharistie, quel cœur resté sur la terre préside à ce mouvement et lui donne le branle? le cœur de sainte Thérèse, qui se conserve incorruptible depuis trois siècles là où il cessa de battre, au carmel d'Albe, et qui est doué maintenant d'une fécondité significative : il produit des épines. Les deux plus grandes furent remarquées le 18 mars 1836, une moindre le 27 août 1864, et plusieurs autres depuis ce temps-là. M. Cardellac, lazarisiste espagnol, en comptait quinze dans le livre qu'il publia sur ce prodige en 1876, et qui vient d'être traduit en français par M. Olivier, curé de Glaire, près Sedan. Que l'origine de ces épines soit naturelle ou surnaturelle, la signification est la même :

c'est un cri d'alarme, un appel à la prière, une invitation à la pénitence.

« Venez, dit le bon prêtre de la Mission, venez et voyez ces épines, qui nous prêchent si hautement la nécessité de la pénitence, ou qui nous menacent d'un formidable châtiment. Pénitence, pénitence ! disent les épines du cœur de Thérèse ; elles crient à tous : Pénitence ! Chargé du rôle de héraut et de trompette de Dieu, le cœur de la sainte Mère, toujours passionnée pour le salut des âmes, publie partout la nécessité d'apaiser la juste colère du Seigneur, la menace terrible qui suit l'appel à la pénitence. » Quant au nombre quinze des épines, selon le fervent disciple de saint Vincent de Paul, il nous invite à nous réfugier sous la protection de la Mère de Dieu, à mériter son appui, par la méditation des quinze mystères et la récitation des quinze dizaines du rosaire, ce remède parfait contre les erreurs et les vices ¹.

Il ne restait plus à indiquer que le lieu même, la place précise où devait s'élever le carmel de la pénitence. Qui désignera cet emplacement ? Notre-Dame du Mont-Carmel, la Vierge immaculée, quand elle apparaîtra avec le rosaire à son bras droit, et qu'elle criera plusieurs fois pénitence. Ce monastère a été bâti à Lourdes, tout près de l'endroit, à l'endroit même peut-être, où se tenait Bernadette, durant la dix-huitième et dernière apparition. Car le jour de cette apparition ne pouvait

1. *Santa Teresa de Jesus y las espinas de su corazon*, in-8°, Valencia, 1876. — *Sainte Thérèse de Jésus et les épines de son cœur*, in-8°, Paris, 1882, p. 215-239.

être mieux choisi, pour montrer que la grande réparatrice, la réconciliatrice des pécheurs, la mère de miséricorde désirait être honorée, près de cette source de grâces, par l'ordre religieux qui est le plus anciennement et le plus spécialement le sien : ce fut le 16 juillet 1858, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le maire de Lourdes, suivant la volonté du préfet de Tarbes, avait mis des barrières pour fermer la grotte, et placé des gardes pour empêcher qu'on n'y allât. A huit heures du soir, Bernadette était venue, de l'autre côté du Gave, sur la colline et dans la prairie où les fidèles se rassemblaient pour prier, sans craindre les vexations de la police. Dès qu'elle se fut mise à genoux, et eut commencé à réciter son chapelet, la Mère de Dieu lui apparut et sourit doucement, sans prononcer aucune parole, mais en inclinant la tête vers elle, avant de remonter au ciel. Ainsi, la dernière apparition fut muette, comme la première, pour nous apprendre à réparer par le silence le criminel abus que les hommes font de la parole. Par ce silence et ce sourire en une telle fête, Marie ne semblait-elle pas convier à s'établir en cet endroit ses filles du carmel, qui se plaisent dans le cloître et la solitude, qui savent si bien se taire et se montrer aimables pour tous ?

Cette invitation est plus claire et plus pressante encore, si l'on tient compte des paroles qu'elle prononça en deux autres apparitions, sur la rive opposée, dans le creux du rocher qui forme une sorte de niche. Le 21 février, son regard était si

plein de tristesse, que la petite bergère s'en affligea et dit : que faut-il faire ? La réponse fut : « Prier pour les pécheurs. » Or la vie entière d'une carmélite, qu'est-elle autre chose qu'une vie de prière pour les pécheurs, pour les vivants, pour les morts, pour l'Église qui combat et qui souffre ? Entre le 23 février où elle ordonna qu'on lui élevât une chapelle, et le 25 où elle fit jaillir une eau salubre, Marie apparut le 24 et cria trois fois : « Pénitence ! » En se traînant sur ses genoux jusqu'au fond de la grotte, la voyante fit écho à cette voix du ciel et répéta, de manière à être entendue par les personnes qui l'entouraient : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » Les carmélites ont compris cet appel et ont répondu : nous voici ! Nous accourons à Lourdes pour y être, plus encore qu'ailleurs, expiatrices, réparatrices et pénitentes !

J'ai eu plusieurs fois, ma révérende Mère, l'occasion de m'assurer que tout votre ordre, le carmel tout entier, a tressailli de joie, en se voyant appelé sur le lieu des apparitions par la Vierge qui, le 25 mars, anniversaire du jour où elle devint Mère de Dieu, daigna rappeler ce qui l'avait préparée à cette dignité et dire : « Je suis l'Immaculée Conception. » N'est-ce pas celle que le prophète Élie, votre fondateur, avait entrevue sous le symbole d'un petit nuage, qui ramène la fraîcheur et la fécondité ? N'est-ce pas celle que les nouveaux Élisées saluent depuis des siècles, dans un chant solennel qui leur est devenu très cher, comme leur reine et leur espérance : *Salve Re-*

gina... spes nostra, salve ?... Oui, le carmel est heureux d'être représenté ici par des âmes d'élite, par ses filles et ses sœurs ; mais sa joie sera plus complète, quand les pères et les frères auront aussi un monastère à portée de la grotte, sur la rive gauche, pour exhorter les innombrables pèlerins à la prière et à la pénitence. J'ai entendu exprimer par Mgr Peyramale, et par d'autres, le désir de voir des religieux prêtres s'établir dans la ville de Marie, sans aucune exclusion des zélés missionnaires diocésains qui desservent le sanctuaire, pour répondre aux besoins si variés des âmes par la confession et la direction, par les prédications et les retraites spirituelles, que tant de personnes aimeraient à suivre dans ce lieu béni. Mais à qui ce ministère conviendrait-il mieux qu'aux enfants du carmel, voués par leur institut à une vie contemplative, pénitente et apostolique ?

Je faisais ces réflexions en montant, par une route assez longue, de la nouvelle église au carmel. J'allai droit à la chapelle et je considérai la maison. De la grotte, de la rive gauche du Gave, c'est un édifice grand, solide et beau, qui paraît peu conforme à cette pauvreté rigoureuse, que les carmélites doivent aimer comme une mère, garder comme un rempart. Votre sainte Mère voulait que ses couvents ne fissent pas de bruit en tombant, au jour du jugement¹, que les murs en fussent bruts, minces et à peine blanchis, juste ce

1. *Chemin de la Perfection*, ch. II, vers la fin.

qu'il faut pour ne pas nuire à la santé. De loin, on craint qu'elle n'eût renié le carmel de Lourdes ; mais de près, on est vite rassuré. L'intérieur est pauvre, très pauvre, la chapelle est petite et provisoire, ce n'est qu'une chambre au premier étage ; la maison même n'est pas achevée, et semble insuffisante pour une communauté. Certes les religieuses qui l'habitent sont dans des conditions, qui les obligent à se gêner vingt fois par jour, à mener une vie de sacrifices, à immoler leurs goûts, leurs aises, leurs inclinations. On n'en peut que mieux leur appliquer le mot de saint Ambroise, que j'ai développé dans *Notre-Dame du Mont-Carmel* : « Une vierge est l'hostie de sa mère, et par son sacrifice quotidien la puissance divine est apaisée. » Voilà le carmel de la pénitence, chaque carmélite y est vraiment *matris hostia*, l'hostie de sa mère qui est l'Église, l'hostie de sa mère qui est la France.

La R. M. Prieure se montra fort gracieuse pour votre humble serviteur, dont elle connaissait les modestes opuscules. Ayant appris depuis quelque temps combien vous souffrez, elle promit de prier et de faire prier pour votre guérison. Elle me demanda de lui communiquer le récit de mon voyage ; mais je ne saurai qu'après mon retour s'il y a lieu de l'exposer à l'honneur et au péril de la publicité. Jusque-là, les lettres que vous recevrez de moi, ne seront destinées qu'à vous seule et à votre communauté, n'auront d'autre but que de vous réjouir un instant, que de vous édifier un peu, en vous faisant assister par la pensée à toutes les fêtes du

centenaire. La révérende Mère me donna une charmante image, que je m'empresse de vous offrir, une image faite par ses filles avec des plantes et des fleurs, cueillies sur les rochers qui forment la grotte. Les paroles qu'on y lit semblent écrites pour vous, et respirent le plus pur esprit de votre saint ordre : *Pour Jésus, quand on l'aime, souffrir est un plaisir.* Enfin, elle me dit : « Nos supérieurs jugent qu'il est mieux, vu les temps actuels, d'ajourner la publication des détails sur notre chère fondation; mais ils ajoutent, ce qui est notre désir, que c'est à vous que ces pièces qui seront d'un grand intérêt, doivent être remises, quand le moment semblera venu. » Elle y mêla des éloges que je dois oublier, et termina par une réflexion que je veux retenir. « Des amis intelligents et actifs sont une grâce, que l'on doit chercher à conserver comme un vrai don du ciel. »

Ne pouvant donc offrir à votre légitime curiosité le récit du passé, je désire édifier votre âme par quelques détails sur les prochaines fêtes du centenaire. Le principal est qu'on y verra des prises d'habit et de voile, la foule frissonnera devant ce spectacle saisissant, bénira Marie et l'invoquera pour la France. N'est-il pas vrai que Marie, partout où elle pose le pied, fait surgir une légion de volontaires de la pénitence? N'est-il pas vrai que la France est toujours le pays du monde le plus fécond en vocations sublimes, même pendant que le sol tremble et que la foudre gronde? Deux religieux de la compagnie de Jésus prêcheront, chaque jour de la neuvaine et du triduo. A la

fête de sainte Thérèse, le 15, une postulante prendra l'habit, et le lendemain, deux jeunes professes recevront le voile noir. Deux jours après, le 18, Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, donnera le saint habit à une noble demoiselle, après avoir prononcé une éloquente allocution. Les décors de la chapelle seront fort riches, et les chants parfaitement exécutés. Le soir, pour la clôture, l'édifice sera brillamment illuminé en dehors, et ressemblera à un immense lampadaire, pour représenter devant la grotte et la basilique, devant l'Immaculée Conception, toute la famille de votre bienheureuse Mère, tous les couvents de son ordre, tout le carmel.

§ III.

Irun.

Je pris le chemin de fer pour l'Espagne, à midi vingt-deux minutes, et j'eus avec moi quelque temps un prêtre carliste, qui avait habité Irun durant bien des années, et qui est maintenant exilé en France. Je lui procurai une consolation toujours douce au cœur de l'étranger, celle de parler de son pays, de son parti, du présent et du passé de la cause, pour laquelle il a combattu et souffert encore. Il me fit plaisir en m'apprenant qu'un écrivain carliste fort distingué, qui avait brillé parmi les journalistes espagnols, et qui était venu ensuite à Paris travailler à la rédaction de l'*Univers*, avait résolu de se faire religieux, était entré

au noviciat des jésuites à Murcie. L'exilé de la Biscaye ne se doutait pas que je connusse parfaitement l'habile écrivain, dont il parlait, et que j'eusse été plusieurs fois honoré de sa visite. C'est don José del Castillo.

Après la mort de son père, il lut avidement *Au ciel on se reconnaît*, et me demanda l'autorisation de le traduire, pour le publier à Madrid sous le pseudonyme de *Trinidad*. Les Espagnols font le plus grand cas de sa traduction, qu'ils sont tentés de prendre pour l'original, et ils la préfèrent de beaucoup à la traduction faite en 1864 par don José Torà, qui changea mon titre et le remplaça par *Los lazos del cielo*, les liens du ciel, tandis que M. Joseph del Castillo s'est rapproché de moi, autant que sa langue le permettait, et a mis : *En el cielo nos veremos*, au ciel nous nous verrons¹.

J'avais espéré ne m'arrêter qu'une heure à la frontière, à la douane, et continuer ma route le soir même jusqu'à Médina del Campo, pour arriver ce matin, lundi, à Salamanque. Mais j'avais été mal renseigné, comme on doit l'être souvent ici, puisque plusieurs des principaux agents n'ont répondu à mes questions qu'en ânonnant, qu'en se contredisant, et que je n'ai pu ni acheter ni voir un *indicateur* des chemins de fer pour la péninsule. Le train que j'avais pris hier, à Lourdes, n'allait pas plus loin que Irun. Or, il ne part de

1. Cette traduction parut à Madrid en 1877, chez Perez Du-brull, calle de la Bola, n° 8.

Médina pour Salamanque qu'un seul train par jour, celui du matin à 4 h., de même qu'il ne part qu'un seul train de Salamanque pour Médina, celui du soir à 6 h. Force me fut donc de coucher à Irun, et j'en ai profité pour dire la sainte messe ; j'en profite encore pour vous écrire tranquillement, pour laisser courir ma plume.

Irun serait une ville morte, n'était le peu de mouvement produit par la douane et la gare ; elles en sont fort proches, et en occupent presque tous les hommes. De là vient qu'ils y parlent aisément notre langue, tandis que les femmes l'y comprennent à peine.

L'église paroissiale où je suis allé seul et sans guide, est haute et vaste, mais n'a de chaque côté qu'un pilier, qu'une colonne qui supporte une chaire à prêcher. Deux chaires d'égale grandeur et hauteur, se trouvent donc ici, comme dans l'ancienne cathédrale d'Embrun, vis-à-vis l'une de l'autre, se regardent, et semblent se demander laquelle des deux parlera la première, laquelle des deux se taira. En face, lorsqu'on entre par la porte latérale, mais à gauche et vers le bas, si l'on entre par la grande porte, l'autel de *las animas*, des âmes du purgatoire, attire l'attention et invite à s'arrêter pour voir et pour prier. Il possède, en guise de tableau ou de retable, au-dessus du tabernacle, une vaste composition en marbre sculpté, qui représente d'une manière frappante la miséricorde divine, venant délivrer ou soulager les âmes souffrantes de nos chers défunts. Au coin de cet autel, du côté de l'évangile, est une statue

assez grossière de sainte Thérèse, qui se redresse et se penche même un peu en arrière, pendant qu'un petit ange, debout à ses pieds, lance contre son cœur le trait qui perce et qui brûle.

Pour offrir l'auguste sacrifice, je me suis habillé dans une sacristie poudreuse, et le maître-autel m'a été réservé. Hélas ! si j'avais pu m'exclamer et me plaindre, que n'aurais-je pas dit de la malpropreté de toutes choses ! Nappe dont la blancheur disparaît sous la poussière et la cire, amiet et purificateur qui ont servi à plusieurs prêtres, livre et ornement usés ou complètement fanés. Comment se fait-il, me disais-je, que plus on s'éloigne du pôle, plus on s'éloigne de la propreté ? Par quel étrange magnétisme l'équateur attire-t-il la malpropreté, de façon que plus on se rapproche de l'un, plus on se rapproche de l'autre ? Ah ! que sainte Thérèse n'est-elle ici avec ses filles, pour apprendre aux employés de l'église que la propreté est une demi-virtu !

Votre incomparable Mère voulait la propreté partout ; en février 1591, elle écrivit de Palencia au P. Gratien : « Par amour de Dieu, que votre paternité procure, quoi qu'il en coûte, la propreté dans les lits et les linges de table ; car c'est chose terrible que de ne la pas avoir, *que cosa es terrible no la haber* ¹. Que raconte du dernier jour de sa vie la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui ne la quitta point ? Que fit-elle aux premières lueurs du 4 octobre ? « Comme je savais

1. *Escritos*, édit. La Fuente, t. II, p. 280, carta 323.

qu'elle aimait beaucoup à avoir du linge blanc, je l'en changeai absolument, jusqu'aux coiffes et aux manches, ce qu'elle considéra avec beaucoup de satisfaction; et jetant les yeux sur moi, elle me sourit et me remercia par quelques signes¹. » O combien plus sourit-elle du haut du ciel à ses filles, lorsqu'elles tiennent dans une propreté parfaite tout ce qui touche l'Agneau immolé pour nous, le corps et le sang de l'adorable victime, dont le sacrifice se renouvelle chaque jour sur l'autel! Bien qu'il ne parle plus, bien qu'il se tienne comme s'il était mort, ce divin Sauveur a aussi des sourires, c'est-à-dire des grâces et des faveurs, pour les personnes qui l'honorent et le consolent par des attentions délicates, par le soin de tout ce qui l'entoure, par la propreté des choses, symbole de la propreté des consciences et de la pureté des cœurs.

Fasse le ciel qu'un des fruits du centenaire soit un redoublement de vigilance, en tout ce qui sert à l'administration du plus grand des sacrements, un accroissement de propreté en tout ce qui tient à l'autel, au tabernacle, au ciboire, où le maître du monde fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes! Vous du moins, ma révérende Mère, avec toutes les carmélites, gardez vos traditions de propreté, gardez le seul luxe qui vous soit permis, un luxe de propreté qui glorifie le Seigneur, édifie les hommes et réjouit le cœur du prêtre. Oui, c'est une joie pour un cœur sacerdotal, de célé-

1. *Sa Vie*, trad. Bouix, appendice, p. 670 de la 11^e édit., 1867.

brer les redoutables mystères dans vos chapelles, tant il y règne un ordre et une propreté admirables. Mais notre cœur saigne, quand nous sommes obligés de faire descendre le Fils de Dieu sur un autel malpropre, de l'envelopper de linges sales et jaunis.

Je ne veux pas clore sur un sujet si triste la lettre, que je vais mettre à la poste pour vous dans très peu d'instant; j'aime mieux la finir en vous signalant une partie des différences, qu'on remarque entre la France et l'Espagne, pour les objets dont le prêtre se sert en disant la messe.

La chasuble espagnole n'admet pas sur le dos une grande croix dessinée, comme chez nous, par des galons; elle se rétrécit vers le haut, presque autant sur les épaules que sur la poitrine, et n'offre pour passer la tête qu'une ouverture si étroite, qu'il n'est pas besoin de cordons pour la maintenir, comme nous faisons, en les serrant autour du corps, en les nouant par devant à la ceinture. Les Espagnols se croient autorisés à mettre le calice sur l'autel, avant que le prêtre sorte de la sacristie pour dire la messe, alors même qu'il est bien portant, et qu'il pourrait le tenir dans ses mains en allant à l'autel.

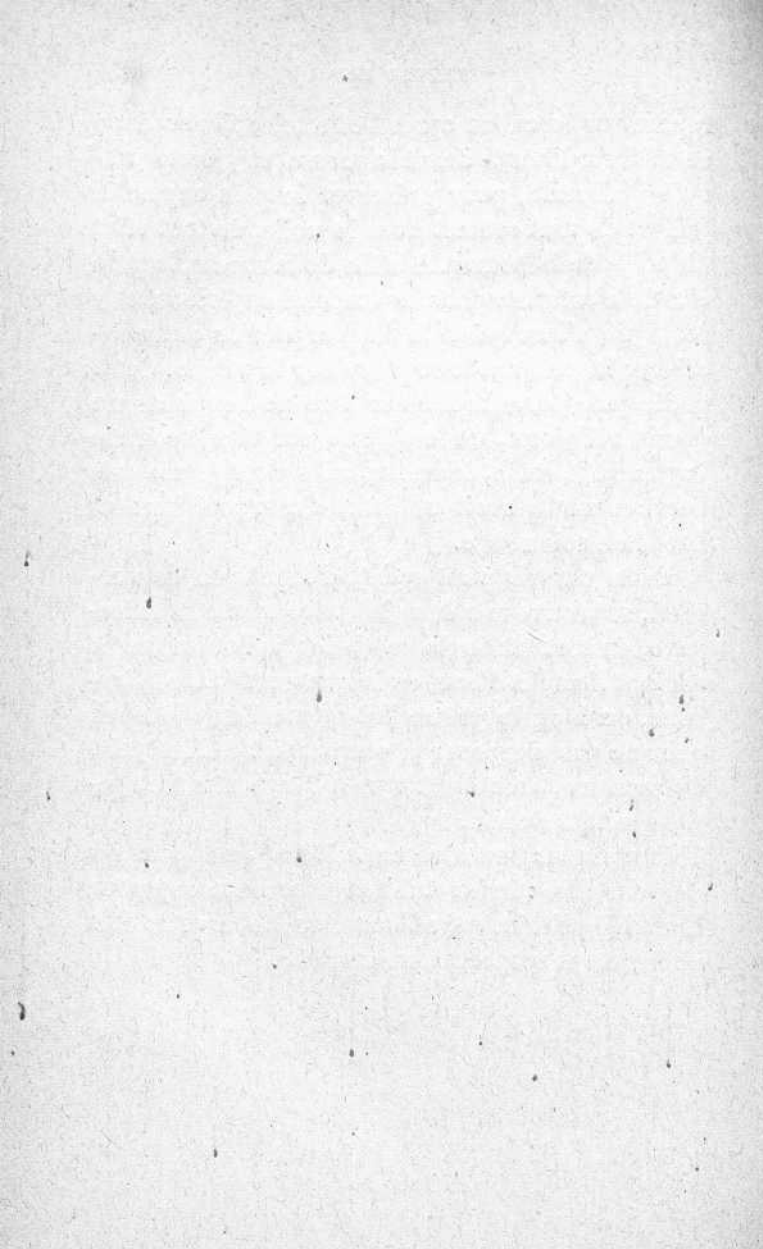
Ils ont deux corporaux qu'ils déploient l'un sur l'autre, et qui le plus souvent sont de mêmes dimensions; autrement le plus petit se met sur le plus grand. Ils ont aussi deux pales, l'une carrée et mince, quelquefois brodée en fil et même en or, l'autre épaisse et ronde, parfois richement brodée, parfois même faite en métal précieux. La première

repose sur le calice après l'offertoire ; la seconde se met sur l'hostie avant la messe, et y reste jusqu'à l'offrande, pour préserver le pain azyme si délicat de tout contact avec le voile, de tout effet du poids de la bourse. A la fin de la messe, la pale carrée s'enferme dans le corporal supérieur, et y reste jusqu'à ce qu'on le déploie pour un autre sacrifice ; la pale ronde se place sur la patène. Cette petite pale porte brodé sur une de ses faces un dessin religieux, un emblème chrétien, comme l'agneau, la croix, le cœur ; celle dont je me suis servi ce matin avait un Sacré-Cœur parfaitement brodé en soie rouge.

Enfin un très petit godet, d'argent ou de vermeil, se trouve mis dans le calice sur le purificateur, en sortant de la sacristie ; à l'offertoire le servant l'emplit d'eau, en le plongeant dans la burette, ou bien le prêtre lui-même l'emplit ainsi, pour ne pas s'exposer à compromettre l'intégrité du sacrifice, en mêlant trop d'eau à une fort petite quantité de vin.

Je n'ai plus, ma révérende Mère, que le temps de vous dire : Priez et faites prier beaucoup pour l'humble pèlerin, qui a l'honneur d'être votre très obéissant et respectueux serviteur.





QUATRIÈME LETTRE

D'IRUN A SALAMANQUE

Ma Très Révérende Mère Prieure,

A deux heures de l'après-midi, hier lundi, 2 octobre, je me suis rendu à la gare d'Irun, où j'ai dû attendre longtemps à cause des lenteurs de la douane, et plus encore à cause du nombre des voyageurs. Le train qui partait pour Madrid et devait me déposer à Médina del Campo, n'avait que des voitures de première classe, et on ne parvenait pas à y placer la foule des curieux, qu'attiraient les fêtes de Saint-Sébastien. L'arrangement fut long et laborieux; mais je fus tiré d'embarras par le charitable empressement d'un inspecteur de la douane, que j'avais vu à l'hôtel *Arrupe*. Après avoir réduit les prétentions du changeur de monnaies, et empêché les exactions de la donneuse de billets, il me recommanda au directeur même de la douane, qui allait à Valladolid avec son fils. Ces messieurs me firent monter avec eux dans un compartiment, qu'un écriteau indiquait comme réservé, *abonado*.

Dans la prononciation de ce mot, et de beaucoup

d'autres dont la terminaison est semblable, les Espagnols suppriment le *d*, et disent *abonao*. A mesure que leur énergie diminue, les peuples veulent diminuer tout effort, même celui des lèvres ; d'ordinaire tout s'effémine à la fois, le caractère, les mœurs et la prononciation. Heureusement l'Espagne n'a fait qu'un pas sur cette pente, où d'autres ont déjà glissé ; elle peut retremper sa vigueur dans ses fortes croyances.

§ I.

D'Irun à Valladolid.

Mon honorable compagnon a été d'une courtoisie et d'une amabilité parfaites ; ce qui prouve qu'à la longue, après des siècles, le caractère fait souvent mentir le nom de famille, qui fut à l'origine le mieux justifié. Car ce personnage porte un nom, qui jure avec son exquise aménité, un nom fait exprès pour un chef de douaniers, un nom carré et anguleux ; je lis sur sa carte : *Eduardo Cuadrado y Angulo*, administrador de la aduana de Irun. De même chez nous le *Lièvre* a perdu sa timidité, le *Loup* ou le *Leu* sa méchanceté, parfois le *Chien* manque de vigilance, le *Rossignol* ne chante plus, et les *Renards* ne sont pas toujours fins et rusés. Quant au titre d'administrateur, on le prodigue de ce côté-ci des Pyrénées, on le donne même au simple receveur d'un petit bureau de poste.

M. Carré-Angle, ou mieux Carré *et* Angle, m'a

dit que la douane d'Irun rapporte onze millions au gouvernement espagnol, et qu'elle rapportera sans doute davantage, mais que les marchandises y séjournent trop longtemps, parce que les bâtimens sont trop étroits, et les employés pas assez nombreux. Il fait des démarches pour qu'on remédie à ce double inconvénient. En général, sa conversation était très intéressante et très instructive pour moi, souvent même fort édifiante. Il me parlait beaucoup de l'Espagne, et un peu de la France, dont il connaît la littérature, dont il m'a nommé plusieurs écrivains qu'il lit avec plaisir, en particulier Paul Féval. J'ai compris par là pourquoi l'esprit de pénitence, qui doit nous animer en tous nos pèlerinages, même dans les plus lointains, en ceux qu'on ne peut faire à pied, n'empêche pas qu'on ne prenne quelquefois l'express ou le rapide, puisque c'est en première classe seulement, qu'on a chance de se rencontrer avec des hommes instruits, qui parlent notre langue, connaissent nos usages, devinent nos désirs, et nous apprennent plus de choses sur leur nation en quelques heures d'entretien, que nous ne pourrions en remarquer durant un long séjour.

L'aimable administrateur m'entretenait des pays que nous traversions, de leurs opinions politiques, de leur conduite pendant la guerre civile, plus encore des religieux qui habitent au nord les vallées ou les montagnes, principalement des carmes et des jésuites : il m'a nommé les maisons et les collèges, qu'ils fondent ou rétablissent. Puis il m'a dit en riant que, parmi ses subordonnés, quel-

ques esprits mal faits l'appellent le protégé des moines, *protegido de los frailes* ; comme si par le temps qui court, temps de libéralisme et de franc-maçonnerie, les religieux jouissaient de quelque crédit dans le monde officiel, n'avaient pas assez à faire pour se défendre eux-mêmes, contre les décrets d'expulsion et les persécutions de toutes sortes : « Au contraire, a-t-il ajouté, c'est moi qui rends des services aux moines, et je me plais à leur être utile, spécialement aux religieux français réfugiés en Espagne, que les espagnols qui résident en France aiment à me recommander. » Il m'a communiqué une lettre de Paris écrite en ce sens.

Toutefois notre conversation roulait le plus souvent sur votre séraphique Mère, sur les souvenirs qu'elle a laissés, sur les fêtes qu'on lui prépare, sur ses reliques qu'on se dispute. En m'en parlant, mon excellent compagnon eut la bonté de m'offrir la moitié d'un morceau de son linceul, qui lui avait été donné par le R. P. Provincial des carmes de sa réforme. En passant ou en arrêtant près des villes, où la réformatrice était venue fonder un monastère, nous nous rappelions avec joie les détails de la fondation, et même les difficultés du voyage.

C'est tout d'abord Burgos, dont le nom et le voisinage nous ont remis en mémoire ce qu'elle dit des chemins affreux, des bourbiers, des inondations, qu'elle dut traverser pour y venir faire une fondation, qui fut la dernière avant sa mort : « Les chemins étaient si mauvais et les eaux si hautes,

que l'assistance du père provincial et celle de ses compagnons nous fut nécessaire, pour nous empêcher de nous égarer, et pour dégager les chariots des bourbiers, qu'ils rencontraient à toute heure : de Palencia à Burgos surtout la route était telle, qu'il fallait être bien hardi pour aller en avant... Très souvent les chariots s'enfonçaient si profondément dans les boues que, pour les en retirer, il fallait prendre les mules de l'un pour les atteler à l'autre. Nos pères présidaient à toute cette manœuvre ; ils avaient d'autant plus de peine, que nous n'avions que de jeunes conducteurs, peu soigneux et peu habiles... Mais nulle part le danger ne fut plus effrayant, qu'à un endroit près de Burgos, qu'on appelle les Ponts. L'eau était si haute que par intervalle elle les couvrait entièrement, et faisait disparaître toute trace de chemin ; des deux côtés de ces ponts, c'était un abîme, et de toutes parts on ne voyait qu'une plaine ensevelie sous les eaux. Enfin il y avait de la témérité à affronter ce passage, surtout avec des chariots ; car, pour peu qu'ils s'écartassent d'un côté ou de l'autre, il fallait périr ; et il y en eut un, en effet, qui fut sur le point d'être englouti¹ »

Quelle différence maintenant, et toute à notre avantage ! A la place des bourbiers où l'on enfonçait, une route unie et solide tracée par des rails de fer ; au lieu d'une grossière charrette, sans cesse cahotante, un wagon spacieux et commode,

1. *Fondations*, ch. xxxi.

bien capitonné ; plus de mules au pas lent, mais la vapeur qui nous emporte avec tant de rapidité, que nous pouvons faire en trois heures autant de chemin, que l'illustre fondatrice en trois jours.

Cette comparaison nous a fait rire de la naïveté des ignorants et des impies, qui affirment que l'Église voit d'un œil inquiet et jaloux les victoires de la science sur la matière, les forces de la nature physique domptées et asservies par le génie de l'homme, mille perfectionnements introduits dans les relations et les usages. La vérité est que nous les voyons d'un œil joyeux, et que nous en usons avec reconnaissance. Les apôtres cheminaient sans scrupule sur les épais et larges pavés des voies romaines, que le paganisme avait construites pour étendre son empire et ses erreurs ; ils étaient heureux de s'en servir pour propager plus rapidement l'Évangile à travers le monde. Aujourd'hui, nos pontifes et nos missionnaires bénissent les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les tunnels ouverts sous les montagnes, les canaux creusés dans les isthmes, tout ce qui rend plus prompt et plus facile le rayonnement de la vérité.

Un évêque français, qui m'honore d'une affectueuse bienveillance, m'a raconté qu'un préfet républicain lui dit un jour avec indignation : « Enfin, Monseigneur, c'est l'Église qui a creusé l'abîme entre elle et nous. Elle s'arrête, et nous marchons ; nous faisons des inventions utiles, et elle y répond par l'anathème. — Où donc, monsieur le Préfet, avez-vous vu quelque anathème jeté par l'Église sur les découvertes de la science,

sur les améliorations matérielles, qui sont un élément et un bienfait de la civilisation ? — Dans le *Syllabus*, dont la dernière proposition condamne quiconque pense que le Pontife romain peut, et doit, se réconcilier avec le progrès moderne. — Mais, monsieur, pour se réconcilier, il faut avoir été ennemis, et pour que l'Église pût se réconcilier avec le progrès, il faudrait qu'elle eût d'abord nourri contre lui quelque inimitié. Or, cette inimitié n'exista jamais que dans l'imagination de nos ennemis, et Pie IX eut mille fois raison de flétrir ceux qui l'ont présentée comme réelle, dans la LXXX^e proposition du *Syllabus*, qui accompagnait son encyclique du 8 décembre 1864. Non, monsieur le Préfet nous ne laisserons jamais dire que nous devons, ni même que nous pouvons nous réconcilier avec le progrès, parce que ce serait laisser croire que nous en fûmes, ou que nous en sommes les ennemis. Multipliez donc, tant que vous pourrez, les inventions et les perfectionnements ; vous aurez droit à notre gratitude, l'Église n'aura pour vos travaux que des bénédictions, et ses ministres feront concourir tous vos progrès à ce qui est son but, à ce qui explique sa vie toujours militante, au triomphe de la vérité sur l'erreur, du bien sur le mal... »

Le préfet se retira enchanté de cette explication, et promit de faire briller à d'autres yeux ce qui lui semblait un trait de lumière, capable de dissiper de regrettables malentendus.

Après cette petite digression, nous sommes revenus à sainte Thérèse. Lorsqu'elle vint à Burgos,

malgré la mauvaise saison, elle était vieille et infirme, prise d'un violent mal de gorge, épuisée par une fièvre continuelle, et elle dut s'arrêter à Palencia. Elle y fut reçue en triomphe, et je ne pouvais m'empêcher d'y voir un lointain prélude aux fêtes du centenaire, dont j'allais être témoin. Le concours du peuple fut si grand, lorsqu'elle voulut mettre pied à terre, qu'elle eut beaucoup de peine à sortir de son chariot. Dès qu'elle fut entrée au couvent, les religieuses chantèrent le *Te Deum*, suivant l'usage des monastères fondés par elle. Le cloître était orné, des autels même y étaient dressés en signe de joie. La maladie força votre sainte Mère de rester plus de huit jours à Palencia, et ce ne fut que le 26 janvier 1582 qu'elle entra dans Burgos, toujours en proie à de très vives souffrances jusqu'à la fin de juillet, époque de son départ pour Albe de Tormès où elle mourut, où j'espère vénérer son corps dès ce soir, au plus tard demain matin.

Elle avait amené avec elle à Burgos sept religieuses, qui habitèrent durant un mois l'hôpital de la Conception, et qui s'estimèrent heureuses d'être ainsi tout près de Jésus eucharistique, de n'avoir pas à traverser la rue pour aller à la messe. Cet hôpital existe encore. Vos sœurs en sortirent pour habiter une maison située hors de la ville, non loin de la colline où s'élève un des plus beaux monuments que le xv^e siècle ait légués à l'Espagne, la grandiose chartreuse de Miraflores, tombeau de Jean II de Castille. Le couvent des carmélites est fort modeste, n'est presque rien, en compa-

raison de cet imposant édifice ; mais il est aussi solide que commode, et réunit dans un même carré la façade sévère de l'église, l'habitation du chapelain, et les murs du jardin potager, sur lequel donnent les cellules des religieuses. C'est vraiment ce que désirait Thérèse de Jésus, un désert aux environs d'une ville. Car la sage fondatrice ne voulait pas que ses filles habitassent un quartier très fréquenté, ni que les maisons voisines eussent vue sur elles. Burgos est toujours resté, me dit-on, un des couvents les plus exemplaires de sa réforme.

En passant à Venta de Baños, nous étions assez près de Palencia, pour qu'un embranchement pût nous y porter en une demi-heure. Vous ne serez peut-être pas fâchée, ma révérende Mère, que je vous résume notre conversation, en vous donnant certains détails sur cette ville. La compagnie de Jésus s'y était établie dès 1559, et votre réformatrice y fonda un monastère deux ans avant sa mort, en 1580. Les jésuites changèrent plus tard d'habitation avec les carmélites. Celles-ci désiraient être plus éloignées du bruit et du mouvement, parce qu'une retraite plus profonde s'accorde mieux avec la vie contemplative ; ceux-là sentaient le besoin d'être plus au centre de la ville, pour exercer leurs ministères apostoliques, s'entourer de jeunes disciples, et donner carrière à leur laborieuse activité. Le couvent actuel des filles de sainte Thérèse est donc l'ancienne maison des fils de saint Ignace.

Les jésuites eurent bientôt converti en église

vaste et ornée, la pauvre petite chapelle de Notre-Dame, où votre admirable Mère était venue prier, entendre la messe et communier. Mais après leur expulsion d'Espagne, leur collègue devint le séminaire diocésain, dont les prêtres desservent l'église : de tout ce que la fondatrice y trouva, il ne reste plus qu'une dévote image de la sainte Vierge. Ses filles conservent une lettre autographe écrite à sa sœur, Jeanne de Ahumada, un peu de sa chair et de ses viscères; quelques morceaux de la toile qui enveloppa son corps, en son tombeau avant 1750, et de celle qui servit à l'essuyer en 1760; une guimpe, une quenouille, un vase de verre, une chaise sans dossier, qui furent à son usage; un tambour qu'elle leur donna, pour fêter plus gaiement la naissance du Sauveur, à Noël.

Plus au midi, à douze lieues, nous avons rencontré Valladolid, où nous nous sommes séparés, où mon respectable et pieux interlocuteur est descendu avec son fils et un jeune ami.

§ II.

De Valladolid à Salamanque.

Valladolid est l'ancienne capitale de la Castille, et la patrie de Philippe II, qui en fit ériger l'église collégiale en cathédrale, l'an 1595. Elle est devenue métropole au milieu du siècle présent, et son archevêque jouit aujourd'hui d'une grande réputation d'éloquence. Aussi a-t-il été invité à faire plusieurs discours pour le centenaire, à la

cathédrale d'Avila, au monastère de l'Incarnation, et chez les carmélites d'Albe de Tormès.!

Thérèse de Jésus fit une fondation à Valladolid, le 15 août 1568, et ses filles y conservent le *Camino de perfeccion*, écrit tout entier de sa main en un volume in-4°, dont le texte est plus correct et l'écriture meilleure que dans l'exemplaire de l'Escorial. On conserve, en ce même couvent, de nombreuses lettres autographes de votre séraphique Mère, de votre bienheureux Père saint Jean de la Croix, et d'autres personnages célèbres. On les recherche, en ce moment, pour les reproduire par la photographie, avec une exactitude et une intégrité scrupuleuses, qui fassent disparaître tous les nuages et dissipent tous les doutes : on y verra que les carmes n'en avaient ni altéré ni mutilé le texte, dans les fragments qu'ils en avaient donnés au public.

La dernière fois que la fondatrice visita cette maison, en se rendant au lieu de sa mort, elle eut le cœur brisé par la prieure qui était sa nièce, et fut insultée par l'avocat de sa belle-sœur, pour une question d'intérêt, au sujet d'un legs de son frère Laurent, qui avait voulu qu'on bâtît une chapelle de plus à Saint-Joseph d'Avila, afin d'y avoir son tombeau, comme il l'a réellement.

A dix lieues plus au sud, à Médina del Campo, Thérèse fut aussi mal accueillie chez ses filles, pour un point d'amour-propre, par la prieure qui se montra blessée d'un avis qu'elle lui donna. La sainte y passa la nuit dans la tristesse, sans dormir, et partit le matin de bonne heure. Ah! com-

bien le Seigneur est attentif et habile à planter la croix, dans le cœur si aimant des vierges, ses épouses fidèles ! Avec quel soin et quelle force il les détache des témoignages mêmes de l'affection la plus pure, de la piété filiale, qui leur étaient prodigués avant que l'heure du crucifiement fût venue ! Par quels abandons extérieurs, et par quelles peines intimes, il achève de rendre la victime digne de l'holocauste, que la mort va bientôt consommer ! Ces souvenirs et ces pensées ont diminué le regret, que j'éprouvais de ne pouvoir m'arrêter en ces deux villes, malgré tout ce qu'on me disait de la beauté des édifices et des places, malgré tout le désir que j'avais de satisfaire mes yeux et mon cœur.

Néanmoins j'ai été obligé de descendre à Médina, de m'y arrêter même plus longtemps que je n'aurais voulu, mais en gare, pendant la nuit, à trois heures du matin, mais uniquement pour attendre le seul train qui pût me conduire où je désirais arriver bientôt, offrir le saint sacrifice et vous écrire une longue lettre.

La gare était remplie d'hommes et de femmes, de prêtres et de laïques, les uns couchés par terre et dormant, les autres assis ou étendus sur les banquettes, la plupart debout, fumant et parlant, presque tous impatients de partir, ceux-ci pour Zamora, ceux-là pour Salamanque. Dans cette cohue, j'ai rencontré un père carme, jeune encore, qui allait à Bilbao prêcher et confesser en langue basque, et un ecclésiastique déjà avancé en âge qui suivait la même direction que moi, pour

témoigner sa dévotion à sainte Thérèse. J'étais à une bonne source, et je me suis hâté d'y puiser tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles : on a répondu à toutes mes questions avec beaucoup d'empressement et de clarté. Je n'en ai regretté que plus vivement de ne pouvoir rester un jour entier à Médina, et dire la messe chez les carmélites.

Leur monastère est le second fondé par votre bienheureuse Mère, le premier après Saint-Joseph d'Avila, en l'année 1567. On y conserve deux de ses lettres autographes, une chasuble et une étole qu'elle y apporta, et qui furent probablement brodées par elle-même. On s'y sert encore du petit parloir, où saint Jean de la Croix et le père Hérédia vinrent lui proposer de commencer par eux la réforme des hommes; c'est la grille même derrière laquelle la réformatrice se tenait, pendant qu'ils traitaient ensemble de la manière d'établir un monastère de carmes déchaussés. Peu après on écrivit sur le mur ce conseil aux visiteurs: Frère, de deux choses l'une, ou ne pas entrer ou parler de Dieu; car dans la maison de Thérèse, c'est la science qu'on professe :

¡Hermano! una de dos :
 O no entrar, ó hablar de Dios;
 Que en la casa de Teresa
 Esta ciencia se profesa.

Avant la réforme thérésienne, Médina possédait un couvent de carmes chaussés ou mitigés, que saint Jean de la Croix habita, et où il planta

un cyprès qui vit toujours. On montre le puits où il tomba, en allant à l'hôpital assister les malades, et d'où il sortit sain et sauf en invoquant Notre-Dame du Carmel. Un autre souvenir m'aurait encore attiré à Médina, celui du collège de la compagnie de Jésus, qu'y fonda saint François de Borgia, et qui eut pour recteur le père Balthasar Alvarez.

Mais, comme je vous l'ai dit, ma révérende Mère, il n'y a qu'un seul train par jour pour Salamance, et si je n'avais pas pris celui qui allait partir, je n'aurais pu arriver ce soir à Albe, pour l'ouverture du centenaire. Il m'a donc fallu, après une très longue attente, reprendre le chemin de fer. Un bon prêtre est monté avec moi dans un compartiment de seconde classe, assez semblable à nos troisièmes, si ce n'est que les banquettes sont rembourrées. On parlait à la fois dans tout le wagon, et les enfants faisaient tapage, ce qui me rendait le recueillement plus difficile. Pour passer le temps, l'abbé n'a pas tardé à allumer une cigarette, puis une seconde, puis une troisième, et à fumer comme un bienheureux.

Certains fumeurs prétendent que la pipe seule n'est pas reçue en paradis, mais que le cigare y est introduit par les nouveaux élus, et que le parfum qu'il exhale en légères spirales, excite le regret et l'envie des patriarches de l'ancien Testament. Quoi qu'il en soit de cette légende vaporeuse, les prêtres espagnols fument partout, excepté à l'église et dans les rues; mais ils fument dans les voitures publiques, ils fument dans les

hôtels, ils fument à la table des évêques, où les jours de fête on offre aux convives, à la fin du diner, de gros et magnifiques cigares; ils fument même quelquefois dans les sacristies, et l'un d'eux m'a dit en me montrant un très haut clocher : « Je suis monté jusqu'au sommet, j'y ai salué tous les points cardinaux avec ma cigarette, et envoyé à tous les vents du ciel la fumée de mon tabac. »

Celui qui me parlait ainsi sait le français, a voyagé en France, et plaint sincèrement notre clergé de n'avoir pas l'agréable passe-temps, l'innocente distraction, d'envelopper une feuille sèche et odorante dans le blanc et délicat papier de Job, pour l'approcher de ses lèvres, y mettre le feu et remplir sa bouche de fumée. Il parut fort surpris, quand je lui affirmai que, dans les retraites pastorales, nos évêques recommandent quelquefois au prédicateur de tonner contre l'usage de la pipe et du cigare. « Et en prêchant ces retraites, me dit-il, vous aussi vous avez tonné? — Oui, certainement. — Vous ne tonnerez plus, ajouta-t-il, après avoir quitté l'Espagne; car vous aurez vu que chez nous la chose se fait si bien, que personne n'en est malédifié! » Il disait vrai, et en Espagne comme en Hollande, comme en quelques autres pays, les fidèles ne se formalisent pas plus de voir fumer les prêtres, qu'en France de les voir priser. La prise même ne fut-elle pas défendue jadis? Et n'a-t-elle pas des inconvénients, du moins pour la propreté?

Aussi mon spirituel espagnol s'égaya-t-il un peu à nos dépens. « Vous autres Français, disait-

il, vous écrivez partout le mot liberté, et vous ne voulez plus du pouvoir absolu, fût-il aux mains d'un Louis XVI ou d'un Napoléon I^{er} ; mais vous êtes les sujets fidèles de l'opinion, que vous proclamez la reine du monde, et les dociles esclaves de la mode, dont vous reconnaissez l'empire et subissez la tyrannie. Qu'y a-t-il de plus changeant que l'opinion ? Qu'y a-t-il de plus capricieux que la mode ? N'importe ! Vous lancez les traits du ridicule sur quiconque ne se prosterne pas devant elles, ne se laisse pas asservir par ces deux souveraines, toujours mobiles, souvent bizarres et fantasques. Vous absolvez le prêtre qui prise, qui saupoudre de tabac le devant de sa soutane, qui a le nez dégouttant, et qui salit le linge même de l'autel ; mais vous condamnez tout ecclésiastique, qui fait monter joyeusement vers le ciel un nuage d'agréable fumée, à l'instar de ces nuages d'encens où nous voyons l'image de nos prières, le symbole des élévations de notre cœur vers Dieu ! »

Nous allions lentement de Médina à Salamanque, et nous nous arrêtions quinze ou vingt minutes à chaque station, si petite ou si peu importante qu'elle fût. Pourquoi ? pour attendre le courrier, répondait-on sérieusement. Ici ce n'est donc pas le courrier qui attend le train, ou qui arrive assez tôt pour ne pas le retarder. Le prêtre espagnol qui était avec moi, s'en indignait lui-même, et me disait qu'ayant traversé le midi de la France, pour aller en Italie, il avait été émerveillé de la vitesse du train, qui courait comme le vent, tandis

qu'en Espagne il s'arrête même entre les stations, comme s'il hésitait, comme s'il n'était pas sûr de la voie et craignait d'avancer.

Cette expérience m'a montré la justesse d'une observation, qu'on me fit à la frontière, quand j'exprimai le désir de voir de nombreux pèlerins parcourir la péninsule, si riche en sanctuaires, en monuments religieux, en souvenirs des saints les plus illustres. Les compagnies espagnoles de chemins de fer, me disait-on, seront un obstacle à ces grands pèlerinages, tant qu'elles persévèreront dans leurs errements, moins encore pour la lenteur et les arrêts dont je viens de parler, que pour le manque de proportion entre le nombre des voitures et celui des voyageurs, surtout pour le refus ou la difficulté d'accorder des trains spéciaux avec diminution de prix. Si plusieurs centaines de pèlerins venaient à tomber à la fois sur une gare espagnole, le matériel ferait défaut pour les transporter tous ensemble : ce pèlerinage serait coupé en trois ou quatre tronçons. Il faudrait obtenir qu'ici, comme chez nous, les wagons du départ suivissent partout les pèlerins, les attendissent à un sanctuaire et les portassent rapidement à un autre, en s'arrêtant le moins possible entre les deux. Il faudrait obtenir une remise considérable sur le prix des places, en proportion du nombre des voyageurs et de la durée du voyage, pour entraîner [dans ces pieuses excursions une foule d'âmes, qui ont plus de piété que d'argent, plus de religion que de richesse.

Selon le désir exprimé par Monseigneur l'Évêque

de Salamanque, et transmis par un digne fils de sainte Thérèse au T. R. P. Picard, supérieur général des Augustins de l'Assomption, ce zélé religieux avait adressé une demande aux compagnies espagnoles pour le centenaire. Leur réponse se fit attendre un mois, et elle imposait des conditions si onéreuses, elle contenait des clauses si dérisoires, qu'il fallut renoncer à conduire un nombre considérable de pèlerins étrangers, dans les lieux sanctifiés par la naissance et la mort de la grande réformatrice du carmel. Mais avec le temps tout se fera, et les voies ferrées se perfectionneront au midi des Pyrénées, comme au nord.

§ III.

Ma première matinée à Salamanque.

Il était huit heures, ce matin, quand je suis arrivé à la dernière gare, sur la ligne actuellement exploitée, qui s'arrête presque à un kilomètre de Salamanque. Je suis monté dans un modeste véhicule, et j'ai rencontré à l'entrée de la ville un excellent prêtre qui m'attendait, et qui s'est assis à côté de moi, pour me conduire au palais épiscopal. Il m'a fait remarquer en passant la *plaza mayor*, qu'on dit la plus belle place de l'Espagne : elle forme un grand et majestueux carré, dont toutes les maisons ont des arcades, comme celles de la rue de Rivoli ; au milieu est un jardin, un square, où l'on vient s'asseoir et se reposer.

Ce prêtre, dont j'avais entendu parler avec

beaucoup d'éloges, est don Juan Fernandez Loredano, bénéficiaire de la cathédrale, qui assiste Monseigneur à la messe et habite au palais. Dès la veille, il était venu m'attendre, parce qu'une de vos filles, ma révérende Mère, celle qui veille auprès de votre lit de douleur, interprète vos pensées et transmet vos ordres, lui avait écrit en élégant espagnol et, à mon insu, l'avait averti de mon arrivée pour le 2, pour hier. Il me l'a nommée, en témoignant tout le respect et toute l'estime qu'il a pour elle, et il m'a exprimé le désir d'être édifié par ses entretiens, comme il l'est par ses lettres ; il se propose donc d'aller jusqu'à votre carmel, dès que sa mauvaise santé l'obligera de retourner en France, à Vichy. Mais il y met une condition que vous ne devineriez pas aisément : c'est que je ne dise aucun bien de lui. La louange dont tant d'autres sont avides, le fait rougir, fuir et s'éloigner. Il devrait pourtant comprendre que la reconnaissance est si rare, qu'on doit lui pardonner ses intempérances de langage, et trouver bon qu'elle aime autant à parler que la modestie aime à se taire.

En attendant qu'il revoie notre pays, don Juan Fernandez priera et fera prier à toutes vos intentions votre sainte Mère, qui fut aussi un modèle d'amabilité, et dont le cœur admirable attire encore de nombreux visiteurs. Il m'attire moi-même fortement, et je ne saurais vous dire combien il me tarde d'être à Albe, dans l'église de vos sœurs, agenouillé devant cette merveilleuse relique et priant pour vous, pour moi, pour tous ceux que

j'aime, pour toutes les âmes qui m'ont demandé un memento, dans les pieux sanctuaires de mon pèlerinage.

Son Excellence m'a reçu avec une paternelle affection. En Espagne, on donne à tous les évêques le titre d'Excellence, que nous réservons en France au nonce apostolique, par honneur pour le pape qu'il représente, et à l'archevêque de Reims en souvenir du sacre de nos rois. Monseigneur m'a dit qu'il tient beaucoup à ce que notre nation soit représentée aux fêtes du centenaire, qu'il désire que je prêche, s'il y vient assez de français, et il m'a même invité à chanter la grand'messe, le 5, anniversaire de l'enterrement de l'héroïque réformatrice, chez ses filles d'Albe. Je me suis hâté de répondre que je ne me sens ni digne ni capable de représenter la France, mais que cet honneur convient à merveille au vénérable curé d'une des principales paroisses de Paris, appartient de droit à M. le curé de Sainte-Madeleine, qui est depuis longtemps supérieur de plusieurs maisons de carmélites, et qui s'est montré maintes fois le plus zélé de tous les prêtres français pour le culte et la gloire de sainte Thérèse. Son Excellence ignorait que M. Le Rebours fût déjà en route. J'ai affirmé que dès demain avant midi, il nous aura rejoints à Albe, et j'ai été chargé de lui transmettre l'invitation. Monseigneur a voulu ensuite m'emmener avec lui dans sa voiture, qui allait partir pour Albe ; mais je tenais à dire la messe et à vous écrire, j'ai seulement promis de me rendre dans la soirée au terme principal de mon voyage.

On m'a d'abord fait monter dans le vaste appartement, qu'on avait eu la trop grande bonté de me préparer à l'évêché, sans doute parce qu'on ne m'avait pas encore vu, et qu'on se faisait illusion sur moi, qu'on ignorait ma nullité. Bientôt après on m'a fait descendre à la chapelle du palais, où j'ai eu la consolation d'offrir le saint sacrifice. Cette chapelle est formée par une salle beaucoup plus vaste, que ne le sont les chapelles de nos évêques. Elle a trois autels, un trône épiscopal, et au fond un grand meuble pour les ornements ; mais elle ne reçoit le jour que d'un côté, par d'étroites fenêtres, et ne contient ni chaises ni prie-Dieu, seulement un petit banc à dossier, le long du mur. J'y ai noté cette différence d'usages, que nous ne devrions pas oublier, quand nous nous sentons portés à critiquer certaines choses, qui se font en France autrement qu'en Italie.

Rien de plus romain que l'Espagne, personne de plus attaché à l'orthodoxie que le clergé espagnol ; néanmoins les évêques, comme les prêtres, y gardent soigneusement les usages particuliers à leur nation, et affirment que les souverains pontifes ne les ont jamais inquiétés. Il est vrai qu'ils n'écrivent pas aussi souvent que nous à Rome, pour interroger sur n'importe quoi les sacrées congrégations. Un des secrétaires de Pie IX, Mgr Fioramonti, me disait un jour, en me montrant une multitude de livres et de papiers envoyés au pape : « Je travaille neuf mois pour la France, et trois mois pour le reste du monde ! » La piété filiale qui nous pousse à nous mettre en relations

avec le Saint-Siège, est un louable mouvement du cœur, un motif d'espérance, un titre aux bénédictions du ciel ; mais il ne faut pas qu'elle soit chicanière, qu'elle multiplie les questions pour se dispenser de l'étude, qu'elle écrive des lettres plutôt que de chercher la réponse, dans les doctes et profonds ouvrages des grands théologiens, des plus célèbres canonistes ou liturgistes. De nos jours, en France, n'a-t-on pas vu des prêtres qui n'avaient que le zèle facile des rubriques, pas du tout le zèle bien autrement laborieux du salut des âmes ? Ils flattaient leurs supérieurs, dénonçaient leurs égaux, adressaient aux congrégations romaines de nombreuses demandes, pour se faire par là un piédestal et monter plus haut. En Espagne, on respecte les vieux usages, et on ne cherche pas à se créer un nom, une situation, en faisant du bruit pour les démolir.

Outre ce que j'avais noté à Irun, et que je vous ai signalé, ma révérende Mère, dans ma lettre d'hier, je vois ici que la nappe de l'autel n'est pas unie, qu'elle est entièrement plissée, que les plis parallèles se brisent au milieu et forment des angles, que la table de l'autel a des rebords qui s'élèvent un peu sur le devant et aux deux bouts. Pour serrer l'aube autour du cou, un mince cordon de couleur porte une sorte de nœud coulant ; pour la serrer autour des reins, on donne au célébrant de gros cordons colorés ; c'est aussi avec des lacets ou cordons de couleur, qu'il fixe l'amict sur ses épaules. Cet amict est parfois artistement plissé, de même que le purificateur, et même le

manuterge. Le surplis du clerc est court, comme la cotta romaine, mais fendu au cou par derrière autant que par devant. L'ouverture pour chaque bras semblerait trop grande, si elle n'était en partie cachée par un appendice très large, long et pendant, qui rappelle un peu, par son ampleur et sa forme, ce qu'on nommait chez nous les ailes du surplis.

Mgr l'évêque de Salamanque est l'administrateur apostolique du diocèse de Ciudad-Rodrigo, qui conserve le titre et les honneurs de ville épiscopale, bien que le diocèse doive être supprimé suivant le dernier concordat. Le *dean*, ou doyen de la cathédrale, habite en son palais, et a été nommé par lui gouverneur ecclésiastique, *gobernador eclesiastico*, et vicaire général de ce diocèse, pour y exercer l'autorité en son nom. Il s'appelle don Leonardo Malo Heredia, est savant sans prétention et se montre aussi bon que ferme. Son Excellence l'avait chargé d'avoir soin de moi, et de me conduire partout. Après ma messe il m'a mené par la ville, pour m'en donner une idée et m'en indiquer les principaux édifices. Si je puis achever mon pèlerinage, je vous en décrirai quelques-uns ; je vous en parlerai du moins un autre jour, quand je les aurai visités plus en détail.

En revenant au palais, j'ai rencontré deux petites sœurs des pauvres, *hermanitas de los pobres*, qui, reconnaissant en moi un prêtre français à mon vêtement, à mon rabat, m'ont adressé la parole et m'ont prié de venir quelque jour leur dire la sainte messe, et leur faire une pieuse ins-

truction dans cette langue du pays natal, qui sonne si agréablement à l'oreille et au cœur, quand on vit depuis longtemps à l'étranger. Le charitable *dean* s'est empressé d'appuyer leur demande, et j'ai promis de parler de sainte Thérèse à ces humbles religieuses, qui sont ici chéries de tous et font bénir le nom de la France.

Le départ d'une voiture publique pour Albe devant avoir lieu assez tard, je suis monté dans ma chambre et je me suis assis à mon bureau, pour aider ma plume à tracer le plus de sillons qu'elle pourra, à faire le plus de chemin possible, durant les quatre ou cinq heures où je puis la laisser courir. Puisque les anges comptent les pas que fait un chrétien, en allant visiter les infirmes et consoler les affligés, une carmélite aura bien la charité de compter les lignes qu'un prêtre lui écrit pour alléger ses souffrances, et pour compenser les privations d'une longue maladie. Oui, priez pour votre serviteur, priez Jésus de Thérèse et Thérèse de Jésus, afin qu'ils versent en son âme autant de bénédictions, qu'il a mis de lignes dans cette lettre. Mais ne croyez pas que je sois fatigué par cette longue conversation à distance, sans télégraphe ni téléphone; outre le charme qu'elle a pour mon cœur, elle n'est pas sans distraction, sans repos.

De mes fenêtres j'ai une vue magnifique sur le Tormès au large cours, aux flots paisibles, sur la chaussée, les moulins et les lavoirs, qui égayent le paysage par un peu de bruit et de mouvement. Plus loin, à perte de vue, une plaine immense bien

labourée, qui se couvrira dans quelques mois d'une riche moisson ; plus loin encore..., mais je suis myope, et cette fois il me faudrait vraiment une longue vue. Or, voici le doyen attentif et gracieux, qui m'apporte sa lunette d'approche ; il la met devant mes yeux et, m'indiquant du doigt la direction : « Regardez, dit-il, c'est quelque chose qui va vous rappeler la France ! » En effet, ce que je vois est fort ressemblant à ce que j'avais vu en 1856 au Puy-en-Velay : c'est Notre-Dame de France sur un puy ou pic très haut et isolé.

Sur un rocher séparé qui semble vouloir se perdre dans les nues, brille une statue de la Vierge Marie Mère de Dieu. Les peuples de cette contrée l'ont en grande vénération, viennent de loin déposer à ses pieds leurs hommages et leurs prières, et ne l'appellent pas autrement que *Nuestra Señora de la peña de Francia*, Notre-Dame du puy de France. Le mot espagnol *peña* exprime ce qu'en vieux français nous appelons *puy*, une montagne isolée, un sommet ou rocher très élevé. On sait qu'autrefois les fidèles franchissaient les Pyrénées et les Alpes, pour venir en pèlerinage au Puy-en-Velay et honorer Notre-Dame de France ; on sait aussi que les chevaliers français, qui allèrent au secours des Espagnols, dans leurs luttes contre les Musulmans, portèrent avec eux cette filiale et patriotique dévotion. Il est même permis de croire qu'ayant rencontré un puy semblable, ils l'ornèrent d'une semblable statue, pour mieux retrouver ici une image de la patrie absente, suivant un usage qui fut toujours cher aux exilés,

aux émigrés et aux colons. Pour augmenter ma joie, l'aimable *dean* vient de m'annoncer que je verrai un vieux et fidèle tableau de *Nuestra Señora de la peña de Francia*, à Salamanque, dans la maison qu'habita sainte Thérèse, et qu'on appelle encore aujourd'hui *casa de santa Teresa*.

Pourquoi un souvenir de la France dans la maison de l'héroïque réformatrice du carmel ? Ah ! c'est qu'il y en avait un plus éloquent et plus précieux dans son cœur, quand elle rétablissait les austérités de la règle, pour expier nos fautes et remédier à nos maux ; motif généreux, fin sublime qu'elle avouait en ces termes : « Lorsque'on jeta les premiers fondements de ce monastère (Saint-Joseph d'Avila), mon dessein n'était pas qu'on y menât une vie si austère, ni qu'il fût sans revenus... Mais ayant appris vers ce même temps les coups portés à la foi catholique en France, les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits, et les rapides accroissements que prenait de jour en jour cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies, pour sauver une seule de ces âmes, que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume¹. »

Hélas ! notre pays est dans une situation presque aussi inquiétante et douloureuse qu'au xvi^e siècle.

1. *Chemin de la perfection*, ch. i.

ele : l'Église y est persécutée, toute religion y est combattue, Dieu est chassé de l'école et de l'hôpital, son existence même est niée comme l'immortalité de l'âme. N'est-ce donc pas le moment de rivaliser de dévouement à la France, avec la séraphique fondatrice des carmélites? Moi qui suis le moindre des français venus à son centenaire, je ne veux pas être le dernier à l'imiter dans son amour pour mon pays : je porte partout ma patrie dans mon cœur, et chaque pas qui me rapproche du cœur de sainte Thérèse, ravive en moi le feu sacré, le foyer puissant du patriotisme chrétien, d'où mille prières jaillissent comme autant d'étincelles, et s'élèvent vers le ciel. Et vous, ma très révérende Mère, dont le cœur est embrasé de la flamme qui consumait ce cœur si aimant et si dévoué, ne pratiquez-vous pas à son exemple le patriotisme de la prière et le patriotisme de la souffrance? Continuez d'offrir à Dieu pour nous vos oraisons et vos douleurs, vos austérités et vos sacrifices ; ils nous sauveront.

Veillez donc agréer l'hommage de notre reconnaissance, et croire en particulier aux sentiments de gratitude de votre, etc...



CINQUIÈME LETTRE
DE SALAMANQUE A ALBE

Ma très Révérènde Mère Prieure,

Je viens d'arriver à Albe, vers sept heures du soir. Don Juan Fernandez, M. Loredò, avait eu encore la bonté de m'attendre et de venir à la voiture; dès que j'ai été descendu, il m'a conduit, avec le prédicateur de demain, dans une pieuse maison qui nous donne l'hospitalité. C'est là, dans l'unique chambre où nous dormirons, sur la table même où nous prendrons nos repas, que je vous écris cette lettre : je la commence avant de souper, et je ne me coucherai pas avant de l'avoir finie, pour que cette promptitude et cette rapidité m'aident à vous rendre, d'autant plus fidèlement qu'elles sont plus récentes, toutes les impressions que j'ai ressenties, durant le court trajet de cette après-midi et à mon entrée dans cette ville.

§ I.

La route d'Albe.

C'est à quatre heures de l'après-midi que je suis parti en coche, pour venir de Salamanque à Albe

de Tormès. *El coche* est le nom qu'on donne encore, en Espagne, à une voiture publique, bien qu'il n'y ait plus tout à fait la signification qu'il avait chez nous, au temps où il se disait d'une espèce de chariot couvert dont le corps n'était pas suspendu, ou de certains bateaux qui transportaient les voyageurs d'une ville à une autre. Notre *coche* avait une suspension, quoiqu'il ne fût ni élégant, ni commode, ni doux. Nous étions si serrés dans l'intérieur, qu'on disait : *como sardinas*, comme des sardines ! Sur l'impériale et même sur la bâche, sur ce qu'on appelle *vacca*, la vache, plusieurs hommes étaient montés et avaient souvent de la peine à se tenir en équilibre. Aussi le conducteur, Celestino, avant de franchir la porte de la ville, a-t-il eu la plus bruyante altercation avec la police, qui voulait arrêter sa voiture et le mettre à l'amende. Pourquoi cette surcharge ? Pourquoi cette foule ? parce que tous voulaient arriver ce soir même à Albe, afin d'y présenter dès demain matin leurs prières et leurs hommages à sainte Thérèse, en assistant à la première cérémonie du glorieux centenaire.

La joie était très vive et fort expansive, bien que le *coche* menaçât à chaque instant de jeter son fardeau par terre, en se renversant ou en se brisant. Celestino se tenait derrière, debout sur le marchepied, les bras appuyés sur la portière et la tête penchée dans l'intérieur : il donnait libre cours à son humeur joviale, et ne cessait de raconter des anecdotes ou des histoires comiques, pendant que les hommes fumaient des cigarettes,

malgré la présence des dames qui aimaient mieux rire que de se plaindre. Mais la gaieté était innocente, et je n'ai pas entendu une seule plaisanterie déplacée.

Cependant je me tenais en silence, et je me bornais à répondre aux questions qu'on m'adressait de temps en temps sur la France, sur Paris, sur la situation de nos religieux expulsés des couvents, sur celle des religieuses laissées en paix, spécialement des carmélites. Mon attrait était de me recueillir et de prier; je méditais en mon cœur sur des coïncidences et des rapprochements, qui remplissaient souvent mes yeux de larmes.

Il y a quatre ans, le même jour, presque à la même heure, je gravissais la colline d'Assise, avec de joyeux pèlerins, pour fêter mon saint patron né en 1182, mort le 4 octobre 1226; plusieurs centaines de Français la gravissent aujourd'hui, pour célébrer demain le septième centenaire de sa naissance, au lieu même où il naquit et où repose son corps. M'en voici fort loin cette année; je monte encore, je vais bientôt gravir une éminence, celle qui porte la ville d'Albe, vieille, petite et pauvre comme Assise, autrefois fortifiée comme elle, mais toujours moins peuplée. Demain de très bonne heure, j'aurai la consolation de dire la messe du séraphique François, le père de plusieurs familles religieuses, devant le corps et près du cœur de la séraphique Thérèse, la réformatrice des carmélites et des carmes. Demain, c'est l'anniversaire de leur mort; demain, c'est l'anniversaire de ma naissance...

Mais que sont devenus ceux qui me transmirent le flambeau de la vie, vie du corps et vie de l'âme, afin que je m'en servisse longtemps pour éclairer les autres et les mener à Dieu? Ils sont tous morts!... Je n'ai plus ici-bas ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni oncle ni tante, ni aucun de ces prêtres éclairés et vertueux, qui m'instruisirent et me fortifièrent durant ma jeunesse. Ah! je ne songeais qu'à prier pour eux tous, comme pour moi, les deux séraphins que mon cœur associe dans sa confiance et sa vénération.

Je priais également pour tous les amis, qui ne peuvent cette année m'exprimer leurs souhaits, mais qui, certainement, en adressent à Dieu la sincère expression, font monter jusqu'au ciel leurs vœux de bonne fête, et demandent au Seigneur ses meilleures grâces pour l'obscur pèlerin. Votre nom, ma révérende Mère, et celui de votre héroïque communauté revenaient souvent aussi dans ma prière. Je puis d'autant moins les oublier aujourd'hui que, ce matin, en admirant la grande statue élevée récemment au célèbre moine augustin, Louis de Léon, devant la belle façade de l'Université, je me suis rappelé le mot de ce premier éditeur de sainte Thérèse : *La conozco y veo en sus hijas y sus libros*. En m'éloignant j'ai répété plusieurs fois : Et moi aussi, je la connais et je la vois dans ses filles, comme dans ses livres!

Enfin, quelque chose me le disait intérieurement, les pieuses et fortes émotions de la veille n'étaient que le prélude des émotions du lendemain. Durant mon séjour au tombeau de votre

sainte Mère, des lettres longues et multipliées vous feront assister au travail qui se fera dans mon âme, aussi bien qu'aux cérémonies qui s'accompliront dans la basilique; je vous enverrai même la description de cette basilique, qui n'est autre que l'église de vos sœurs, avec l'énumération des principaux objets qui en sont l'ornement et la richesse. Ce que je n'aurai pu sur-le-champ que vous indiquer, je vous le développerai, je le compléterai plus tard. Mais n'espérez pas que je puisse jamais tout confier à des feuilles de papier, ou à des cœurs d'hommes. Le pèlerin ne peut pas tout dire; l'ange des voyageurs lui apprend qu'il est bon de cacher le secret du roi (Tob., XII, 7), et le prophète lui donne l'exemple en répétant: Mon secret est à moi, je garde mon secret, *secretum meum mihi* (Isaï., XXIV, 16).

Les pèlerinages ne sont pas seulement une source de grâces surnaturelles, où l'âme se plonge pour se laver et se guérir, où elle boit pour étancher sa soif de Dieu, pour accroître ses forces et s'enivrer de délices; ils sont encore un foyer de lumières célestes, dont l'intelligence ne peut s'approcher, sans qu'il se fasse en elle une irradiation, qui la transforme en l'éclairant, qui lui découvre ses égarements passés, et lui trace vers l'avenir une route sûre. En tout pèlerinage inspiré par une sincère dévotion, il s'établit entre l'âme humaine et le Verbe divin, qui est venu à nous plein de grâce et de vérité, un rapport intime, une communication réciproque, une sorte de contact mystérieux: elle entend, elle voit, elle sent, elle goûte, elle

touche et saisit les choses célestes. Ce n'est pas l'extase, ce n'est pas le ravissement, mais c'est un transport où l'esprit est moins tiré en bas par le poids du corps, où l'âme bat des ailes et plane dans les hauteurs, où le cœur se croit à l'entrée du ciel, en savoure l'avant-goût, en entrevoit les splendeurs.

Après la naissance du Messie, le premier pèlerinage fut celui des bergers des environs de Bethléem, qui se rendirent à l'étable, à la crèche, où l'enfant divin reposait. Il leur donna la paix, qui venait d'être promise aux hommes de bonne volonté; il les disposa à mêler, en s'en retournant, leurs voix à celles des anges qui chantaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! De même nous trouvons la paix dans nos pèlerinages, souvent une paix qui surpasse tout sentiment; nous en revenons la tête haute, l'œil pur et le front joyeux, en glorifiant et louant le Seigneur, *glorificantes et laudantes Deum* (Luc, II, 20). Mais la bouche ne peut exprimer complètement tout ce que l'âme a senti; il est beaucoup de choses qu'il faut conserver, comme Marie, en les ruminant dans son cœur, *conferens in corde suo* (Luc, II, 19).

Nous étions sortis de Salamanque, par un pont de vingt-six arches, dont les plus voisines de la ville furent, dit-on, construites par les Romains, et nous suivions une route droite, assez unie et bien entretenue, tracée en partie sur une voie romaine. Les chevaux trottaient depuis plus d'une heure, quand nous passâmes à droite devant deux monticules, les Arapiles, qui furent le théâtre d'un

combat sanglant, le 22 juillet 1812. Les Français occupaient le plus élevé, ayant à leur tête le maréchal Marmont ; ils furent mis en déroute par les Anglo-Espagnols, qui avaient pour chef Wellington, déjà maître de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo. La défaite fut le fruit amer d'une double insubordination : le duc de Raguse avait pris l'offensive, sans attendre les ordres du roi Joseph, et le général Maucune descendit dans le vallon, pour commencer l'attaque, sans en avoir reçu le commandement. Blessé grièvement au bras droit et au côté, le maréchal dut s'éloigner, et son absence mit l'hésitation dans les rangs. Nous perdîmes cinq mille hommes tués ou blessés, dix mille faits prisonniers, et onze pièces de canon. La déroute eût été complète, si le général Clausel n'eût placé une batterie sur les hauteurs d'Arriba, pour protéger le reste des troupes.

L'invasion de l'Espagne allait finir, celle de la France allait bientôt commencer, puis se renouveler, pour amener la chute définitive du conquérant, qui avait osé dire que l'excommunication, lancée contre lui par le vieillard du Vatican, ne ferait pas tomber les armes des mains de ses soldats. Pauvre France, aujourd'hui encore tu insultes Jésus-Christ et son vicaire ; n'as-tu donc pas assez de tes défaites récentes et de la récente invasion, pour apprendre que ton bras est bientôt vaincu, quand tu ne veux plus qu'il soit le bras de Dieu au service de l'Église ? Ces souvenirs, évoqués par le voisinage d'un champ de bataille, où le léopard britannique brisa les serres des

aigles françaises, ont produit en moi un serrement de cœur, semblable à celui que j'avais éprouvé autrefois, en passant près de Waterloo. Mais quand un cœur chrétien se serre, il en sort une prière, et j'ai prié ardemment pour mon pays. Le patriotisme vient en pèlerinage avec nous, comme il monte à l'autel avec le prêtre, au ciel avec les saints.

Au delà, à droite aussi, on voit sur le bord de la route une fontaine, où la réformatrice du carmel se désaltéra. Selon la tradition, s'étant égarée avec sa compagne de voyage, elle pria le Seigneur de lui donner des anges pour guides, et de la conduire là où elle trouverait un peu d'eau pour étancher sa soif. Ce fait est rappelé, dans la cathédrale de Salamanque, par un tableau qui se trouve à l'entrée de la sacristie. On ne pouvait se tromper sur l'emplacement de la fontaine, parce que c'est la seule qu'il y ait dans le pays. Mais existait-elle avant le passage de l'illustre carmélite ? non, selon M. Cardellac, qui prétend que le Seigneur fit sourdre à ses pieds une fontaine d'eau vive, et qui ajoute : « Ainsi du cœur de Thérèse jaillissent des fleuves de doctrine céleste, des exhortations continuelles à la vertu, des appels sans fin à la pénitence et au saint amour. »

C'était en 1875 que ce bon prêtre de la Mission écrivait, et alors il pouvait dire de la fontaine : « C'est un trou de la profondeur d'une corbeille, ouvert dans le sol. Là on ne voit ni une pierre travaillée qui l'indique, ni quelques briques qui empêchent la terre de s'ébouler, ni une croix, ni

un poteau qui révèle ce lieu mémorable¹. » Mais je regrette que M. l'abbé Olivier, curé de Glairé, près Sedan, qui a traduit en français, cette année même (1882), l'œuvre du lazariste espagnol publiée à Valence au commencement de 1876, ne se soit pas informé de l'état présent des lieux, ait publié le texte sans le corriger, sans y ajouter une note rectificative. Car aujourd'hui, la source est recouverte d'une voûte en briques, supportée par des murs qui la protègent contre les souillures des animaux. Si petit, si modeste que soit ce monument érigé en 1877, il suffit pour attirer les regards des passants, même à la nuit tombante. En l'apercevant, j'ai manifesté le désir de descendre un instant pour m'en approcher et boire un peu d'eau ; mais la voiture était tellement en retard, que le conducteur n'a pas voulu l'arrêter une minute, bien que je fusse appuyé par plusieurs de mes compagnons. Je me dédommagerai sûrement au retour.

§ II.

La ville d'Albe.

Albe est à vingt kilomètres de Salamanque et au sud, on y entre par un pont de vingt-six arches, comme celui de la capitale de la province. Aux deux extrémités de ce pont, sur les deux rives du

1. *Santa Teresa de Jesus y las espinas de su corazon*, conclusion, p. 173, 174.

Tormès, dans la ville et au dehors, le 28 et le 29 novembre 1809, il se livra une bataille où les Français défirent les Espagnols. Ils y étaient entrés au mois de mai 1808, et ils n'en sortirent définitivement qu'en 1813. La ville est en amphithéâtre sur une colline, qui a vingt-cinq mètres de haut et plus de trois mille mètres de circonférence. Sur un rocher s'élèvent de vieilles tours découronnées, restes d'une forteresse et d'un palais, qui étaient le château féodal des ducs d'Albe, un des plus grands et des plus beaux de l'Espagne. La destruction, commencée par les Français, a été achevée par le temps et par l'intérêt sordide. Néanmoins, ces ruines sont encore imposantes, et on les aperçoit de loin, à droite, bien avant d'arriver. On ne peut les voir sans se rappeler un nom célèbre.

La ville appartenait à la famille de Toledo, dès le milieu du xv^e siècle, et le château fut habité par don Fernando Alvarez de Toledo, troisième duc d'Albe, surnommé le Grand. C'est le fameux capitaine, qui ne fut jamais ni surpris ni battu, qui mit en trois semaines le Portugal sous le joug espagnol, et qui avait auparavant opprimé les Pays-Bas, où j'ai vu après trois siècles sa mémoire en exécration. Que de fois, pendant les deux années d'enseignement que je passai, il y a plus de trente ans, au confluent de la Sambre et de la Meuse, au collège de Notre-Dame de la Paix, j'ai entendu les Belges maudire le féroce duc d'Albe ! Ils ne lui pardonnent pas d'avoir institué le *Tri-bunal de sang*, et de s'être vanté d'avoir fait

mourir, en six ans, dix-huit mille personnes par la main du bourreau.

Revenu en Espagne, il fut mis aux arrêts dans son château d'Uzéda, pour avoir marié son fils à une de ses parentes, contre la volonté du roi Philippe II. Il y eut pour confesseur un disciple de sainte Thérèse, le P. Gratien, et il y reçut des lettres de l'héroïque réformatrice. Il eut même le bonheur de lire une copie de sa *Vie par elle-même*; cette lecture acheva de le transformer, et d'en faire un grand chrétien.

Il mourut saintement à Lisbonne, le 12 janvier 1582; cette année est donc le troisième centenaire de sa mort, aussi bien que de la mort de l'humble carmélite. Que fait l'Espagne pour le redoutable guerrier, qui fut tant de fois victorieux? Qu'a-t-elle fait pour son centenaire? absolument rien. Que fait-elle en ce moment pour Thérèse de Jésus, qui aima la solitude et la paix? Elle se lève et accourt aux neuvaines, aux octaves, aux triduos, à sa tombe comme à son berceau, pour célébrer le trois centième anniversaire de son trépas en une pauvre cellule. Quel contraste!

On m'a dit qu'il y aura pourtant une ressemblance, laquelle? Le duc d'Albe actuel, le seizième du nom, né en 1849, d'une sœur de l'impératrice Eugénie, n'a rien fait pour le plus glorieux de ses ancêtres, et ne fera rien pour l'illustre sainte qui fut l'amie de sa famille, que le désir d'obliger la duchesse fit même venir où elle se savait attendue par la mort. La fleur des généreux sentiments serait-elle donc flétrie, dans cette jeune

âme, par le souffle desséchant d'un libéralisme menteur ? L'aurait-il rendue indifférente aux gloires de la patrie et de l'Église ? J'espère que non, j'en attends mieux.

Nous voici dans la ville, qui n'a rien de séduisant, qui n'est animée que par les pèlerinages ou les courses de taureaux. En temps ordinaire elle est tranquille et endormie, sans industrie ni commerce ; elle ne possède même pas une seule de ces sociétés savantes ou littéraires, qui existent maintenant presque partout, comme j'en ai vu dans les plus petites villes de la Savoie, à Moutiers, par exemple. On sait seulement que Calderon y écrivit, au xvii^e siècle, plusieurs de ses comédies. Quoiqu'elle ait dix-huit places, dont deux grandes et seize petites, avec soixante-treize rues, on n'y compte pas aujourd'hui trois mille habitants, et l'opulence y est inconnue. Était-elle autrefois plus riche et plus peuplée ? non, si on en juge par ces paroles de votre bienheureuse Mère : « Il n'y avait pas encore deux mois que j'avais, le jour de la fête de tous les saints, pris possession de la maison de Salamanque, lorsque l'intendant du duc d'Albe et sa femme me firent prier, avec les plus vives instances, d'aller fonder un monastère dans cette ville. Je n'en avais pas grande envie, parce que l'endroit étant petit, *por ser lugar pequeño*, il eût fallu des rentes, et que j'aurais désiré qu'aucune de nos maisons n'en possédât ' ».

1. *Las fundaciones*, capítulo xx.

Cet intendant et sa femme n'étaient autres, selon Ribéra¹, que François Vélasquez et Thérèse de Laïz. Ils prirent pour intermédiaires ou avocats, auprès de la sainte, son beau-frère Jean de Ovalle et sa sœur Jeanne de Ahumada, qui faisaient leur séjour ordinaire à Albe, d'où ils étaient allés dix ans auparavant habiter momentanément Avila, pour l'aider dans la fondation du premier couvent de sa réforme.

Si peu considérable qu'elle fût, Albe eut autrefois douze paroisses et six couvents ; elle a encore quatre églises paroissiales, Saint-Jacques, Saint-Jean, Saint-Michel et Saint-Pierre, avec trois monastères de femmes et un d'hommes. Ces hommes sont les carmes, qui en furent expulsés en 1835, et qui s'y rétablirent en 1877. Ces femmes sont d'abord les bénédictines, *las benitas*, puis les isabellines, tertiaires franciscaines qui ont placé leur maison sous le vocable de sainte Élisabeth de Hongrie, *santa Isabel*. La réformatrice du carmel y reçut l'hospitalité, quand elle vint fonder ici, et la cellule qu'elle occupa est conservée intacte, comme un souvenir qui embaume les âmes religieuses, comme un sanctuaire où elles viennent respirer le parfum des plus sublimes vertus. Enfin *las madres*, les mères, c'est-à-dire les carmélites réformées, habitent le huitième couvent fondé par sainte Thérèse en personne : elle y entra le 25 janvier 1571, et il est encore, pour la majeure partie, tel qu'il était

1. Ribéra, *Vida*, lib. II, cap. xvii.

quand elle revint onze ans plus tard, le 20 septembre, au soir, pour y mourir quinze jours après.

Vous me demanderez peut-être, ma révérende Mère, pourquoi Dieu a voulu que le séraphin prit son vol vers le ciel, et laissât sa dépouille mortelle, en un lieu si étroit et si retiré. Bâtie comme Avila sur une hauteur, exposée comme Avila à tous les vents, Albe n'est peut-être pas plus malsaine que la ville, plus grande et plus belle, où naquit votre noble et célèbre fondatrice ; mais elle est d'un accès plus difficile, mais elle est beaucoup moins fréquentée, mais elle est incomparablement moins riche en monuments, capables d'attirer les étrangers, les curieux et les artistes. Pourquoi donc le Seigneur l'a-t-il préférée ? Pourquoi a-t-il permis que le saint corps y revint et y restât, malgré tout le désir qu'Avila avait de le posséder et de le retenir ? Selon moi, le Seigneur a voulu contenter les goûts austères de sa virgine épouse, qui aimait tant la solitude et le silence, qu'elle quitta un couvent de cent-cinquante religieuses, pour en fonder un de douze, et mener une vie plus érémitique. Ne voulut-il point aussi exciter les pèlerins à plus de recueillement, à plus d'amour pour la retraite, à plus de fidélité à l'oraison ? Je le crois, tant je me sens porté ici à me recueillir et à prier. Je ne veux pas résister à cette inspiration, je veux la suivre pleinement, durant ma visite au tombeau de votre glorieuse Mère.

Avant de laisser tomber ma plume, je répète la prière des complies : « Que le Seigneur nous

accorde une nuit tranquille et une fin parfaite! » *Noctem quietam* : si tard qu'il soit au moment où je clos cette lettre, je voudrais que le sommeil de mes sens n'empêchât point mon cœur de veiller, et que la pensée de sainte Thérèse sanctifiât mon repos comme mon travail. *Finem perfectum* : puissions-nous faire une fin comparable à celle de la vierge séraphique, qui succomba moins à la violence de la maladie, suivant l'expression de l'Église, qu'à l'incendie du divin amour, *divini amoris incendio* ¹.

Demandez-le pour moi, comme je le demande pour vous, et comptez toujours, ma très révérende Mère, sur mon plus respectueux dévouement *in Corde Jesu*.

1. *Bréviaire romain*, 15 octobre, leçon VI.

SIXIÈME LETTRE

L'AURORE DU 4 OCTOBRE POUR MOI

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Dès mon réveil j'ai dit, comme l'Église à l'aurore de sa plus grande solennité : *Hæc dies quam fecit Dominus...* Voici le jour que le Seigneur a fait, tressaillons et réjouissons-nous!... Voici le jour où sainte Thérèse est née à la vie du ciel, est entrée en paradis; voici le jour où je suis né à la vie de la terre, où je suis entré en ce monde! Saint Augustin a signalé les différences entre ces deux naissances, dont l'une est précieuse, et l'autre misérable¹; néanmoins la langue ecclésiastique les désigne par un même mot, *natalitia*, *natale*, *natalis dies*, et mon cœur veut les fêter par les mêmes sentiments de reconnaissance et d'amour. Ce jour ne sera-t-il pas aussi pour moi un jour de paradis?

Je me suis levé de très bonne heure, pour faire seul et en paix mes dévotions dans la chapelle des carmélites; car je prévoyais que, dès que les offices

1. Saint Augustin, *Sermo CCCX*, n° 1. Migne Patr. Lat. t. 38, p. 1413.

commenceraient, je ne serais plus aussi libre de mon temps et de ma personne. Je n'étais pas encore sorti, qu'un employé de l'église est venu, s'est offert à m'y conduire, et m'a annoncé que je dirai la messe au maître-autel vers sept heures et demie. En y allant, j'ai pensé à une coïncidence fort simple, insignifiante même, si vous voulez, et pourtant douce à mon âme. Dans un pèlerinage, la piété rend le cœur attentif à tout, elle l'aide à faire des rapprochements inattendus, et lui découvre dans le moindre détail quelque délicate attention de la Providence.

Ainsi votre séraphique Mère mourut un jeudi, mais cette année, l'anniversaire tombe un mercredi : c'en est assez pour me rappeler saint Joseph, qu'elle fit tant connaître et tant aimer, saint Joseph qu'on invoque partout comme le patron de la bonne mort, saint Joseph que les pieux fidèles honorent spécialement le mercredi. Combien de fois, à la demande des carmélites, n'ai-je pas dit la messe le mercredi en l'honneur de saint Joseph? Aujourd'hui pour l'auguste sacrifice, une autre intention m'est suggérée par les circonstances; mais mon cœur n'en montera pas moins vers le père nourricier de Jésus, vers le gardien de Marie, pour l'invoquer et pour le bénir. Il me semble même qu'en me rapprochant davantage du cœur de sainte Thérèse, cette fête et ce lieu vont me retremper dans la dévotion à saint Joseph, me rendre plus zélé pour sa gloire, plus persévérant à le supplier de me protéger, comme elle, à l'heure redoutable et décisive.

Vous le voyez déjà, ma révérende Mère, j'ai besoin de votre indulgence, tant je suis disposé ce matin à vous parler de moi, avant de parler des autres, à vous dire mes impressions personnelles, avant de vous décrire la physionomie générale. Si je cède à cette tentation, l'intérêt que vous portez à ma pauvre âme, n'en sera pas diminué, mais accru ; car tout ce que je vais vous dire de cette vieille mendicante, vous excitera à lui faire plus abondamment l'aumône de vos prières et de vos communions. D'ailleurs c'est du cœur de votre bienheureuse Mère et du Cœur de votre divin Époux, que je veux vous parler, avant de vous dire quelques mots de ma messe et de mon action de grâces.

§ I.

Le cœur de Thérèse image du Cœur de Jésus.

Le corps de la sainte réformatrice est au-dessus du maître-autel, dans l'église de ses filles érigée en basilique mineure ; on l'y conserve dans un tombeau de marbre, qui attire tous les regards et qu'on voit de toutes parts. Son cœur est tout près, plus bas, à la portée de la main, dans un vase de cristal placé au coin de l'épître, derrière une porte qui s'ouvre pour les visiteurs.

Après avoir adoré le très saint Sacrement, mes yeux, ma pensée, mon cœur, tout mon être s'est précipité vers ce cœur séraphique. J'ai suivi mon attrait, je suis resté près de lui, et, pour me pré-

parer au sacrifice, je l'ai considéré comme image, comme précurseur et comme aide du Cœur de Jésus. Pour faire ces considérations, je n'avais besoin d'aucune contention d'esprit; elles m'étaient rendues faciles par les deux volumes que j'ai publiés sur le *Cœur Eucharistique*, et chaque trait de ressemblance me venait à la mémoire sans le moindre effort.

D'abord, je me suis rappelé la parole dite par le divin Maître à une religieuse française, en lui montrant son Cœur miséricordieux et affligé : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » Puis je me suis dit, en contemplant le cœur de l'héroïque Thérèse, avec la blessure que lui fit au sommet le céleste amour, avec les épines qui sortent de la pointe en signe de douleur : Voilà ce cœur qui a tant aimé l'Eglise ! J'ai même ajouté avec attendrissement : voilà ce cœur qui a tant aimé la France !... J'aurais voulu le montrer à tous mes compatriotes, afin de les animer à souffrir, à prier, à combattre, à se mortifier comme lui, pour le salut de notre patrie, pour la guérison de nos plaies sociales, pour notre sincère et complet retour aux croyances et aux pratiques religieuses, au culte de celui qui est le Sauveur des peuples aussi bien que des âmes.

L'amour explique le Cœur de cet adorable Sauveur, et tous les états qu'il a traversés. Il fut agonisant par amour durant toute sa vie mortelle, principalement au dernier soir, sous les oliviers de Gethsémani ; il se laissa percer par amour, et s'exposa volontairement au coup de lance sur le

Calvaire, comme il avait librement accepté la mort de la croix ; il est eucharistique par amour, dans le sacrement où il reste avec nous tous les jours, pour se donner à nous en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles ; il est ressuscité avec tout l'amour qu'il avait pour les hommes ses frères, il est monté au ciel avec tout cet ineffable amour ; il règnera éternellement dans la gloire par amour, son règne d'amour n'aura point de fin, l'amour en fera toujours la puissance rayonnante et attractive. « Quand je serai élevé au-dessus de terre, avait-il dit, j'attirerai tout à moi (Joan. XII, 32) ». Cette parole prophétique va sans cesse se vérifiant.

Sur toute la surface du globe aujourd'hui ne voit-on pas des millions de cœurs, les cœurs mêmes les plus durs, les cœurs de pierre ou de fer, attirés par le Cœur de Jésus comme par un aimant prodigieux, qui les tient suspendus entre ciel et terre, qui les élève au-dessus des passions, des appétits et des intérêts de ce monde ? N'entendons-nous pas les cœurs qui cèdent à cette attraction, célébrer par des chants enthousiastes les avantages qu'ils en retirent, les bienfaits qu'ils en reçoivent ? Ce globe même n'est-il pas devenu un temple immense, qui porte à travers les espaces célestes, en tournant autour du soleil, l'adorable Cœur qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ?

Ce Cœur n'est-il pas également le soleil de justice et de charité, qui éclaire et chauffe l'Église, qui en chasse la nuit et l'hiver, qui y entretient le

jour et le printemps ? Il fait croître les cèdres sur le Liban, les saints sur les sommets de la contemplation ; il féconde les vallées, les âmes les plus humbles et les plus ignorantes ; partout il aide à s'épanouir les fleurs des bons désirs, et les fruits de salut à mûrir. Aussi, de tous les points de l'univers, de l'abîme de la misère comme du faite de la prospérité, nous tournons-nous vers lui, comme vers l'astre du jour, pour nous éclairer de sa lumière, nous embraser de ses feux, nous embellir de ses rayons, pour subir son influence et graviter autour de lui, en répondant à ses bontés par nos sacrifices, nos vertus et nos hymnes.

De même l'amour seul explique le cœur de sainte Thérèse, avec les pages qu'il a dictées, avec les œuvres qu'il a inspirées, avec la confiance et la vénération dont il est l'objet. Toujours embrasé, toujours embrasant, gardant pour soi les tristesses, donnant aux autres les joies, chérissant ses proches, comme Jésus chérit les siens, il a suivi partout la trace, il s'est mis partout à l'unisson, il s'est fait constamment à l'image du plus aimant et du plus aimable des cœurs.

Après le très saint et immaculé cœur de Marie, de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont votre ordre porte l'habit et le nom, dont il est même la plus ancienne famille, je ne crois pas qu'on puisse nommer un seul autre cœur qui mérite, plus que celui de votre séraphique Mère, d'être appelé le miroir sans tache, le fidèle réflecteur des perfections de l'adorable Cœur du divin Maître. Il en reçoit les plus beaux rayons, il s'illumine de ses

plus brillantes splendeurs, pour mieux en réfléchir vers nous toutes les qualités, pour mieux nous en représenter tous les états ou toutes les phases.

Il le représente au Jardin des Olives, dans l'agonie de tristesse mortelle et de prière prolongée ; dès la jeunesse il la méditait, plus tard il la partagea. L'héroïque vierge d'Avila n'était pas encore religieuse, que déjà tous les soirs, avant de s'endormir, elle pensait au Cœur agonisant de Jésus. « Je méditais, nous dit-elle, avec une sorte de prédilection sa prière au Jardin des Olives. Là, je me plaisais à lui tenir compagnie. Je considérais cette tristesse de son agonie et cette sueur de sang, que le brisement de la douleur faisait ruisseler. Si ma main compatissante n'eût rencontré d'obstacle, j'aurais essuyé cette sueur divine ; j'en avais un ardent désir, mais jamais je n'osai le tenter, je me sentais arrêtée par la vue de mes péchés¹ ». Que fut ensuite sa vie ? celle du Sauveur à Gethsémani, une longue prière et une vive souffrance, dans une cellule aussi étroite que la grotte. Elle eut des heures, des jours, des mois, des années de sécheresse et de dégoût, de crainte et de tristesse ; elle dut cent fois renoncer à sa volonté propre, et boire le calice d'amertume. Pourquoi ? pour expier ses fautes qu'elle exagérerait ? Non, mais comme le Cœur agonisant du Rédempteur, pour expier les iniquités d'autrui, pour en faire réparation à la Majesté divine.

Considérez-vous le Cœur de Jésus en croix ? On

1. Sa Vie, ch. ix, traduction Bouix.

nous le peint ordinairement tel qu'il apparut à la bienheureuse Marguerite-Marie, en la fête de saint Jean l'évangéliste, le 27 décembre 1674 : rayonnant de tous côtés, ayant très visible la plaie qu'il reçut après la mort, entouré d'une couronne d'épines, et surmonté d'une croix qui semblait y être fixée¹. Ces détails rendent plus saisissante la ressemblance du cœur de Thérèse avec lui. Tous deux ont des épines, tous deux ont une cicatrice; l'un porte une croix à son sommet, l'autre montre une petite croix faite par une incision au-dessus de sa blessure; le premier jette visiblement des flammes, le second est célèbre par ses ardeurs séraphiques. Sur les images, le Cœur de l'Époux est couronné d'épines, pour nous rappeler son martyre sanglant; dans la réalité, le cœur de l'épouse est environné d'épines, qui sortent de la partie inférieure pour nous inviter à la pénitence. La plaie du Cœur de Jésus ne s'est point refermée, il l'avait après la résurrection, et Thomas l'incrédule put y mettre le doigt; au cœur de Thérèse, la cicatrice est toujours sensible, tous peuvent la voir, on a pu et on pourrait encore la toucher. La transverbération du cœur de la virginale carmélite fut une blessure d'amour, qui l'attacha plus fortement à la croix du Sauveur, et la cicatrice reste ici sous nos yeux, comme l'image frappante et durable de la blessure faite au Cœur du divin crucifié.

Le Cœur de Jésus fut blessé par un coup de lance après son trépas; le cœur de Thérèse, par

1. Daniel, *Hist. de la B. Marg.-Marie*, ch. xii, p. 135.

un dard embrasé durant sa vie. Au Calvaire ce fut un soldat idolâtre qui frappa le coup, et une seule fois ; au couvent de l'Incarnation ce fut un ange du ciel, et à plusieurs reprises. Les lèvres de la plaie, brûlées par le dard du séraphin, expriment l'ardent amour du cœur de la réformatrice, plus encore l'amour infini du Cœur du divin Maître ; l'ouverture allongée à droite nous révèle les soupirs et les supplications du cœur de la sainte épouse, plus encore l'amoureuse et puissante médiation du céleste Époux, en faveur des malheureux et des coupables.

Du Cœur entr'ouvert du nouvel Adam endormi sur la croix, sortit l'Église, la mère de tous les vivants, avec les deux sacrements dont l'un commence, et l'autre achève l'œuvre de sa maternité : le baptême et l'eucharistie, figurés par l'eau et le sang qui coulèrent de la blessure. Du cœur transverbéré de la religieuse épouse du Sauveur, se reposant sur Dieu du succès de ses paroles et de ses démarches, est sorti le nouveau carmel, le carmel réformé, une nombreuse famille de fils et de filles, qui donnent des enfants à Jésus et à l'Église par leurs austérités, comme par leurs discours, et qui les conduisent des fonts baptismaux à la table de communion, ou du monde dans le cloître. Comment compter les grâces de choix qui du Cœur adorable de l'Époux crucifié, sont tombées sur sa famille de la terre ? Comment compter les désirs et les vœux enflammés qui, du cœur transpercé de l'épouse séraphique, sont montés jusqu'à Dieu, pour faire descendre sur nous

tous la pluie et la rosée des bénédictions célestes ?

Ces rapprochements m'ont ramené vers le saint que nous fêtons aussi aujourd'hui, vers mon glorieux patron, qui fut une si parfaite image du Sauveur en croix. Pouvais-je oublier le parallèle tracé par un prêtre italien, par un tertiaire de votre ordre, entre François et Thérèse ? « Nous voici, s'écriait-il le 15 octobre 1575, nous voici à Albe de Tormès, diocèse de Salamanque. Cette petite terre du royaume de Léon est comme Assise dans l'Ombrie, et si celle-ci est illustre parce qu'elle possède les cendres de saint François, auquel un séraphin vint autrefois imprimer sur ses membres les stigmates sacrés, celle-là est heureuse parce qu'elle possède le corps de sainte Thérèse, dont le cœur fut blessé par un séraphin. Ces deux saints séraphiques, très ressemblants et très différents, bien qu'à une grande distance l'un de l'autre, montèrent au ciel au même jour ¹ ».

« Ils sont, disait-il plus tard, ils sont comme deux instruments mis à l'unisson, ou comme les deux pages d'un même livre. Un séraphin, sur le mont Alverne, imprima sur le corps de saint François les sacrés stigmates et les cinq plaies de Jésus-Christ ; un séraphin, dans le cloître de l'Incarnation d'Avila, imprima dans le cœur de sainte Thérèse la blessure du côté de Jésus-Christ. Ainsi le premier a reproduit en lui toutes les douleurs

1. Simon des Saints Joseph et Thérèse, *Panegyrique de sainte Thérèse*, fait en 1875, 3^e point.

extérieures du Fils de Dieu, et la seconde toutes ses souffrances intérieures. L'un a brûlé d'amour, et ce feu de l'amour, cette flamme de la charité lui inspira des cantiques simples, il est vrai, mais immortels ; l'autre fut tout embrasée des ardeurs d'une charité séraphique, et cette charité lui apprit à moduler des vers, qui sont certainement plus chers aux Espagnols, que tous ceux réunis par Ramon Fernandez en vingt volumes. Parmi tous les saints de l'Église d'Occident, il serait bien difficile de trouver un homme, qui ait surpassé en sainteté François d'Assise, ou une femme qui ait vaincu Thérèse par son amour¹ ».

Un prêtre français avait esquissé ce même parallèle, mais seulement comme point de départ, pour arriver à mieux noter les ressemblances avec Notre-Seigneur². « Sainte Thérèse, disait-il, comme saint François d'Assise, eut un séraphin pour imprimer en elle les stigmates de Jésus ; mais elle les reçut en son cœur. Ce cœur nous offre les cinq plaies. La blessure principale ne rappelle-t-elle pas celle que fit Longin au Cœur de Jésus ? Et ces autres blessures, de forme ronde et au nombre de quatre, ne figurent-elles pas les trous profonds des pieds et des mains de Jésus en croix ?

« Une des plus sanglantes douleurs de Jésus fut la scène du prétoire. Des soldats l'entourent

1. *Les merveilles anciennes et nouvelles du Cœur de sainte Thérèse*, Venise, 1880, 1^{re} partie, § 6.

2. A. Durand, *Le cœur de sainte Thérèse*, ch. XIII, n^o II, p. 251-253, Paris, 1880.

comme un roi de théâtre, et déposent sur sa tête un diadème tressé d'épines. Son front, sous leurs dards acérés, ne fut bientôt qu'une vaste plaie inondée de sang. Jésus a daigné faire participer plusieurs de ses élus aux faveurs de son sanglant couronnement. Des stigmates empourprés de sang ornaient leur front d'une divine auréole. L'épouse préférée, Thérèse de Jésus, n'aura pas moins. Mais c'est son cœur qui recevra encore ce diadème. Cette forêt d'épines, ces profondes piqûres, ces taches de sang, ne disent-elles pas que la séraphique Mère porta, dans son cœur, la sanglante couronne de Jésus ?

« Mais examinons plus attentivement ces épines; chacune nous révélera un douloureux mystère. Deux d'entre elles ont la forme parfaite d'un clou, elles sont comme taillées sur quatre angles : on croit voir les clous du crucifiement, vénérés à Rome dans Sainte-Croix-de-Jérusalem, et à Trèves. Leur couleur saisit profondément ; elle est celle du bois de la croix ; ou mieux encore on dirait que ces épines-clous conservent la teinte rougeâtre du sang du Sauveur.

« Avec les insignes du crucifiement et du couronnement d'épines, nous trouvons dans le cœur séraphique l'image de la flagellation. Ces excroissances épineuses, munies de petites branches ; cette autre, semblable aux rejetons vigoureux qu'on voit sur certains arbres ; ou bien encore, ce produit merveilleux, présentant la couleur brillante d'un métal, avec son nœud parfaitement distinct, dans les sinuosités de son développement, placent

sous les yeux du pèlerin le souvenir du supplice de la colonne : ces verges, ces buissons, ces chaînes, ces cordes aux nœuds épais, qui y furent tour à tour employés.

« A la base du cœur se détache un corps, dont la forme rappelle l'éponge du Calvaire, cette éponge imbibée de fiel et de vinaigre, que les bourreaux offraient aux lèvres mourantes de Jésus. Ainsi se présentent dans le cœur séraphique tous les insignes de la passion : la plaie du Cœur, celles des pieds et des mains, les épines de la couronne avec les profondes déchirures, les clous du crucifiement, les verges épineuses avec les chaînes et les cordes de la flagellation ; l'éponge enfin du fiel amer. »

Si vous les lisez, ma révérende Mère, vous remarquerez que l'italien et le français se sont arrêtés en route, qu'ils ne sont point allés jusqu'à nous montrer la ressemblance du cœur séraphique de Thérèse avec le Cœur eucharistique de Jésus. Cette ressemblance touche à un sujet qui m'est si cher, a tant de charmes pour mon âme, que je l'ai méditée un instant.

Ici, le cœur de votre sainte Mère, bien qu'il ait cessé de battre depuis trois siècles, représente admirablement, par ses dispositions intérieures, l'état sacramentel du Cœur de votre divin Époux. Comme lui, il aime encore la croix, l'autel, le sacrifice, et il ne peut s'en éloigner. Le voici tout près du sacrificateur qui est le prêtre, tout près de la grande victime qui est le Verbe fait chair, et il semble leur dire : Moi aussi, je veux être ce

que saint Jean disait du Sauveur, un agneau de Dieu qui porte le péché du monde (Joan. I, 29), ce que saint Ambroise voulait de l'enfant, *matris hostia*¹, une hostie de ma mère qui est l'Église catholique, une hostie de ma mère qui est la bienheureuse Vierge Marie. Par cette blessure toujours ouverte, par ces épines toujours croissantes, ne voyez-vous pas que je m'efforce, comme l'Apôtre, de compléter en moi ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ (Coloss., I, 24)? Prêtres, prenez-moi donc, et offrez-moi avec l'hostie sans tache pour la rémission des péchés. Jésus, acceptez-moi pour votre compagnon de sacrifice, placez-moi à côté de vous sur l'autel et dans le tabernacle, sur la patène et dans le ciboire. Je voudrais être partout où vous êtes sous les voiles de la mort, afin de partager en tous lieux votre immolation mystique, comme je voudrais avoir été au Calvaire admis à partager votre immolation sanglante...

Oui, ma révérende Mère, je l'affirme, j'en fais l'expérience, on sent ici la présence d'un cœur séraphique, qui tient compagnie et ressemble même extérieurement au Cœur eucharistique du très saint Rédempteur. Il est ici, ce cœur, plus précieux que tous les trésors, dans un reliquaire aussi brillant qu'un ciboire, et dans une sorte d'armoire qui a presque la forme d'un grand tabernacle. La porte en est souvent fermée pour le

1. *De Virginibus*, l. I, cap. vii, n° 32. Migne, P. L. t. 16, p. 198.

dérober aux regards insultants des impies, aux attentats sacrilèges des profanateurs; mais elle s'ouvre de temps en temps, pour que les pieux fidèles et les heureux pèlerins puissent le contempler et le vénérer. Il est ici, ce cœur, plus pur que le cristal qui le contient, pour que les vierges sages qui suivent l'Agneau partout où il va, dans les cloîtres comme aux cieux, puissent le tenir dans leurs mains et l'élever au-dessus de leurs têtes, de même que le prêtre prend l'hostie et l'élève vers le ciel, en se mettant sous sa protection et en s'en faisant une égide contre les traits de la justice vengeresse.

Comme l'eucharistie est un mystère de foi et un sacrement d'amour, le cœur de sainte Thérèse exerce notre foi, l'excite et l'augmente; il rallume et entretient en nous le feu de la charité, il en propage l'incendie. Comme le Cœur eucharistique, il semble muet et pourtant il parle: il pousse un continuel cri d'alarme, il nous invite sans cesse à la vigilance et à la prière, à la mortification et au sacrifice, il nous presse d'être ses aides ou ses suppléants, pour l'œuvre difficile de remettre de l'huile dans la lampe de la foi, et du bois dans le foyer de la charité.

Hélas! sans regarder autour de moi, je vois qu'en moi-même trop souvent la lampe fume et le foyer s'éteint. Que de clartés manquent à mon intelligence, que de flammes manquent à mon cœur, pour que je m'unisse pleinement au mystère de foi, au sacrement d'amour, pour que je sois digne de monter à l'autel, d'être en contact

avec l'Homme-Dieu, cœur à cœur avec Jésus ! Je le sens si vivement que j'ai prié plusieurs fois ce matin, que je prierai encore tous les jours le séraphin du carmel de mettre son cœur dans le mien, de m'en communiquer les lumières et les ardeurs, pour combler un peu l'abîme qui me sépare de l'adorable victime, pour me rendre moins indigne d'offrir l'auguste sacrifice, moins incapable de maintenir mon cœur en accord parfait, en entière correspondance avec le Cœur eucharistique.

§ II.

Le cœur de Thérèse précurseur du Cœur de Jésus pour la fête.

Par la manière dont il représente le quatrième état du Cœur de Jésus, l'état glorieux et céleste, le cœur de sainte Thérèse n'en est plus seulement l'image, il en est le précurseur : il en a préparé la fête dans l'Église, il en prépare la dévotion dans les âmes. Ce rapprochement allait à mon âme, et je m'y suis appliqué d'autant plus longtemps, qu'il me montrait le cœur d'une carmélite sous un aspect plus touchant, dans un office plus noble, celui de Jean-Baptiste, celui de précurseur.

L'état du Cœur de Notre-Seigneur sur l'autel, nous donne quelque idée de son état dans le ciel, et nous rivalisons sur la terre avec les bienheu-

reux du paradis, pour l'honorer, le prier, le remercier. Mais les fêtes du saint Sacrement, si pompeuses et si éclatantes que nous les fassions, ne sont jamais qu'un pâle reflet et un faible écho des fêtes, que les anges et les saints célèbrent dans les cieus, en l'honneur du divin Cœur de notre adorable Maître.

De même le cœur de votre séraphique Mère participe déjà à la gloire, dont son âme jouit sur les collines éternelles ; comme elle est fêtée là haut, nous le fêtons ici-bas, mais avec moins de splendeurs, mais avec moins d'hommages. Il est pourtant des jours où nous sommes les heureux émules des habitants de la Jérusalem céleste : c'est le 4 ou le 15 octobre, pour célébrer l'entrée de cette âme héroïque dans le repos de Dieu, et c'est le 27 août pour fêter la transverbération de ce cœur admirable. Outre la fête de sainte Thérèse, l'Église romaine n'a-t-elle pas autorisé une fête spéciale, pour le cœur de cette illustre réformatrice du carmel, avant même d'en établir une pour le Cœur du Sauveur du monde ?

Vous le savez, ma révérende Mère, dès que vos frères et vos sœurs purent voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, le cœur de votre vénérable fondatrice, entre 1586 et 1588, ils éprouvèrent pour lui un attrait plus vif que pour le reste du corps, et dès qu'elle fut béatifiée, en 1614, ce mouvement de piété filiale devint un culte religieux, qu'ils rendirent à toutes les reliques de leur Mère, mais particulièrement à son cœur pour un motif particulier : la blessure réelle que

le saint amour lui avait faite, sa transverbération physique par le dard d'un séraphin. Du carmel d'Albe cette dévotion plus tendre, ce culte de prédilection, si capable d'entretenir la confiance et d'exciter la générosité, passa peu à peu dans toutes les maisons de carmes et de carmélites de la réforme, et alla toujours en augmentant, même au dehors. On désira fêter ce cœur et sa blessure, avoir une oraison propre, des leçons particulières, puis une messe, puis un office complet. Cette fête fut accordée par le pape Benoît XIII, le 25 mai 1726, et enrichie d'une indulgence plénière par Benoît XIV, le 8 août 1744. L'office concédé en 1734 a été rendu obligatoire, pour l'Espagne et ses colonies, en 1870.

En me rappelant ces faits et ces dates, il me semblait qu'une des gloires les plus pures du cœur de votre sainte Mère, un des fruits les plus précieux de sa blessure visible et de son incorruptibilité séculaire, c'était d'avoir préparé et facilité l'établissement d'une fête en l'honneur du Cœur de Jésus. Pouvait-on ne pas fêter le Cœur de l'Homme-Dieu, quand on fêtait depuis longtemps le cœur d'une humble religieuse? Le P. de Gallifet en tira un argument, dans le savant ouvrage qu'il composa, pour obtenir que le Saint-Siège permit partout la fête du sacré Cœur. Dès l'année 1732, peut-être même plus tôt, il écrivait : « L'Église a permis à l'ordre de sainte Thérèse de faire la fête de la Transfixion du cœur de cette séraphique Mère, lorsqu'un ange avec un dard enflammé le lui perça ; et on pourrait douter si elle

peut accorder la fête du Cœur de Jésus, transpercé d'une lance pour l'amour de nous !¹ »

Notre-Dame du Mont-Carmel a seule partagé cette gloire, avec la réformatrice de sa double famille, en quelques églises particulières, où la fête de son cœur précéda aussi de plusieurs années la fête du Cœur de son Fils, par les soins du vénérable P. Eudes que nous espérons voir bientôt béatifié. En l'honneur du cœur de Marie, il composa un office et institua une fête, que plusieurs prélats français approuvèrent dès l'an 1648. Il cite dans son grand ouvrage, à cette date, les noms et les paroles de l'archevêque de Bourges, des évêques de Soissons, d'Évreux, de Noyon et d'Autun. C'est à ce dernier diocèse qu'appartenait, qu'appartient encore, Paray-le-Monial avec son couvent de la Visitation, où la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque entra le 25 mai 1671. Il n'est pas douteux que le diocèse d'Autun n'ait célébré la fête du saint cœur de Marie, dès le 8 février 1648, puisque l'évêque en donna l'autorisation dès le 20 janvier, et y invita tout son troupeau : « Exhortant tous et chacun de notre diocèse, tant séculier que régulier². »

Dans la *Vie du P. Jean Eudes*³ par le P. de Montigny, de la compagnie de Jésus, on lit que la fête du cœur de Marie fut célébrée à l'abbaye de

1. De l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de J.-C, livre III, ch. v, n° vi.

2. Le cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu, t. II, livre II, ch. II.

3. De Montigny, *Vie du P. J. Eudes*, l. X, ch. x, p. 365, 366. Paris, 1827.

Montmartre en 1673, et le biographe ajoute : « Les bénédictions dont Dieu avait favorisé toutes ses entreprises, depuis qu'il avait institué cette fête, venaient de le déterminer à en établir une autre, pour honorer le divin Cœur de Jésus. Il crut ne pouvoir mieux marquer sa reconnaissance à la sainte Vierge, sa puissante protectrice, qu'en faisant rendre au Cœur adorable de son Fils ces hommages qui lui sont dus... En 1672, il ordonna que dans toute sa congrégation on célébrerait, avec la permission des ordinaires, la fête du sacré Cœur de Jésus, qu'il fixa au 20 octobre. » Et que disait le P. Eudes lui-même dans la lettre circulaire, qui contenait cette ordonnance ? « La divine Providence, qui conduit toutes choses avec une merveilleuse sagesse, a voulu faire marcher la fête du cœur de la Mère avant celle de son Fils, pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable¹. » Voilà en quels termes le saint instituteur avouait que, comme la mère est l'introductrice de l'enfant, comme Marie introduisit Jésus en ce monde à Bethléem, ainsi son cœur a été en France le précurseur du Cœur de son Fils, pour le faire honorer par une solennité qui lui est propre.

Le même aveu résulte clairement des faits, tels qu'ils sont rapportés par un autre membre de la compagnie de Jésus, le P. Daniel, dans son *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*². Ce

1. *Ibid.*, p. 367.

2. Daniel, *Hist. de la B. Marguerite-Marie*, ch. xi, p. 118 et ch. xii, p. 137, 138.

fut deux ans après, c'est-à-dire dans le courant de l'année 1674, que cette célèbre visitandine vit, pour la première fois, le Sauveur des hommes lui ouvrir son divin Cœur et lui en révéler les secrets. Ce fut le 8 février 1675, pendant qu'on fêtait le cœur immaculé de Marie à la Visitation de Paray-le-Monial, et que le P. de la Colombière y disait la messe, qu'elle reçut une des plus insignes faveurs qui préparèrent l'institution, et assurèrent le progrès de la fête du sacré Cœur. Cette fête fut adoptée successivement en plusieurs diocèses, et dans un grand nombre de monastères. Le Saint-Siège, qui avait refusé de la rendre facultative pour toute la chrétienté, en 1729, donna son consentement sous Clément XIII, le 6 février 1765. Il l'a même rendue obligatoire pour tous les prêtres catholiques, après que la demande en eut été faite au cardinal Patrizi, par les évêques français réunis à Paris pour le baptême du prince impérial, en juin 1856. Cette demande fut exaucée par Pie IX, le 24 août de la même année.

Vous me croirez sans peine, ma révérende Mère, si je vous dis que ces souvenirs, ces rapprochements, ces harmonies de trois admirables cœurs, Thérèse, Marie, Jésus, me causaient une suave émotion et remplissaient mon âme d'une vive espérance. Le cœur séraphique de Thérèse était là réellement sous mes yeux, tout près de ma tête, et montrait la cicatrice de sa douloureuse blessure. Le Cœur divin de Jésus était là sur l'autel, aussi véritablement que sur la croix, mais impassible et glorieux, caché sous les voiles eucharistiques :

j'allais bientôt le prendre dans mes mains et l'enfermer dans ma poitrine. Le cœur immaculé de Marie était là, non seulement par la gracieuse peinture où mes yeux pouvaient le contempler, mais aussi dans le corps ressuscité de la Mère de Dieu qui, suivant Gerson, est vraiment présente dans nos églises, ou l'y est du moins par son influence et son regard, *influxu et intuitu* ¹. Ne fût-elle plus qu'au ciel, on pourrait encore dire de son cœur, comme de l'astre du jour, qu'il nous est présent par ses effets, qu'il lance partout ses rayons comme des regards, et que son œuvre est pleine de la gloire du Seigneur (Eccli., XLII, 16). Oui, le saint cœur de Marie fait sentir à la terre le rayonnement de son amour, de sa miséricorde et de sa pureté. Il se rapproche quelquefois de nous, et on peut croire à sa présence réelle durant ces apparitions, qui font tressaillir le sol de la France depuis quarante ans, et qui nous disent toujours que ce cœur virginal et maternel veut être le précurseur de Jésus, le ramener dans nos âmes par la pénitence et la prière.

L'influence ou l'action de Marie me semble d'autant plus manifeste, dans l'institution même de la fête de ces trois cœurs, que l'initiative en fut prise par des religieux, qui faisaient profession de lui appartenir à un titre particulier. Le vénérable P. Eudes ne fut-il pas le fondateur de la congrégation de Jésus et Marie, aussi bien que de celle

1. Gerson, *Sermo I, de Spiritu Sancto*, opera, La Haye, 1728, t. III, p. 1234.

de Notre-Dame de Charité? La bienheureuse Marguerite Alacoque n'était-elle pas fille de la Visitation Sainte-Marie? Vous tous, carmes et carmélites avec sainte Thérèse, ne vous glorifiez-vous pas d'être les premiers-nés de la Vierge Mère, dans l'ordre chronologique des familles religieuses? Ces trois fêtes commencèrent dans les couvents, et furent propres aux personnes consacrées à l'auguste Reine du ciel, avant de se répandre dans les paroisses, et d'être communes aux séculiers. L'Espagne est la première nation, qui ait emprunté à ses monastères la fête du cœur séraphique de Thérèse; et la France, appelée le royaume de Marie, fut la première à prendre, dans ses séminaires et ses cloîtres, les fêtes du cœur immaculé de la Mère et de l'adorable Cœur du Fils.

J'étais tout à l'heure au point de départ, près du cœur qui a mis tout en branle, et je voyais les honneurs rendus à ce cœur, transpercé physiquement par le dard enflammé d'un esprit céleste, commencer à Albe, s'étendre de proche en proche, disposer partout les hommes à rendre un culte aux deux autres cœurs, qui avaient été transpercés plus douloureusement encore avant lui. Le cœur de Marie ne fut-il pas transpercé moralement par les crimes des pécheurs, par la cruauté des bourreaux de Jésus, selon la prophétie du vieillard Siméon? L'Église célèbre cette *transfixion*, et nous permet de représenter ce cœur si aimant et si pur avec sept glaives de douleurs, qui le frappent et le déchirent. Le Cœur du divin crucifié ne fut-il pas atteint et ouvert réellement, par la lance

d'un soldat païen? L'Église célèbre ce Cœur si humble et si doux, cette lance elle-même, et nous montre la blessure qu'elle lui fit, pour en répandre le sang jusqu'à la dernière goutte.

La fête de cet adorable Cœur, et la dévotion qu'elle suppose, furent les plus combattues. Plusieurs religieux de différents instituts, des prêtres et des laïques, les attaquèrent violemment, moins par sympathie pour l'erreur, que par aversion contre les jésuites, qui s'acquittaient avec zèle de la mission de les propager. Mais, si mes souvenirs sont fidèles, jamais les fils de sainte Thérèse, jamais les carmes, gardiens de son esprit et pleins de vénération pour son cœur, ne firent opposition au culte du Cœur miséricordieux du divin Maître.

Pendant cette lutte qui fut longue et bruyante, le cœur de votre fondatrice disait avec l'humilité du premier précurseur : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue (Joan., III, 30). » Évidemment le Cœur sacré du Sauveur a grandi, a pris une place plus grande dans la dévotion individuelle et dans le culte public ; mais le cœur de sa virginale épouse n'a pas diminué, n'a pas baissé ; il est monté, au contraire, et il a grandi dans la pieuse admiration des hommes. Quoique d'autres astres étincelants se soient levés sur les horizons de l'Église, les catholiques n'ont pas détourné leur attention de l'étoile d'Albe, et Dieu se charge de l'attirer sur elle aujourd'hui plus fortement qu'autrefois, par les épines qu'il fait sortir de ce cœur séraphique, comme par les images qu'il nous en fait répandre.

Après l'avoir choisi comme précurseur de la fête dans nos sanctuaires, il l'accrédite comme son ministre ou son aide pour la dévotion dans nos âmes.

§ III.

Le cœur de Thérèse aide du Cœur de Jésus pour la dévotion.

Entendue des sentiments, bornée à quelques pieuses pratiques, la dévotion précède la fête ; mais elle la suit aussi. La mission des précurseurs n'est donc pas terminée par l'établissement de la fête dans tout l'univers ; ils ont encore à établir la dévotion en chacune des âmes, qui se succèdent et se renouvellent sans cesse sur la surface du globe ; lors même qu'elle y est établie, ne doivent-ils pas l'y maintenir et l'y développer ?

Sans doute, dans la religion, tout se prête un mutuel secours, et le Cœur du bon Maître se fait parfois lui-même le précurseur, ou le propagateur, de la dévotion au cœur de ses plus chers disciples. Bien que la fête de ce divin Cœur n'ait été instituée, par le P. Eudes, qu'après celle du cœur de Marie, on doit reconnaître la priorité de la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. de Gallifet énonce et prouve cette proposition. « La dévotion au sacré Cœur de Jésus une fois établie dans l'Église, c'était une suite naturelle, dans l'ordre de la Providence, que la dévotion au cœur de Marie s'éta-

blit aussi¹. » De même la dévotion au Cœur adorable du Sauveur, dans un grand nombre d'âmes, a précédé et précède encore la dévotion à sainte Thérèse et à son cœur : elle lui prépare la voie, ou lui fait prendre de plus rapides accroissements. N'est-elle pas la plus ancienne et la plus efficace ? Si nous en cherchions la trace, nous la découvririons de siècle en siècle dans les œuvres des saints et des Pères de l'Église ; une inscription grecque, trouvée à Autun, nous permettrait de remonter jusqu'aux premiers temps du christianisme.

Néanmoins, il est également vrai qu'aujourd'hui la dévotion au cœur de Thérèse, comme la dévotion au cœur de Marie, favorise, apporte ou accroît la dévotion au Cœur de Jésus en beaucoup d'âmes : elle l'y devance, elle l'y introduit, elle l'y conserve, elle l'y fortifie, elle l'y rend plus féconde en fruits de bonnes œuvres pour le prochain, en fruits de salut et de perfection pour soi-même. Trois preuves m'en sont venues à l'esprit, les images, les épines, la charité, et toutes trois, ma révérende Mère, me paraissent glorieuses pour votre sainte réformatrice, intéressantes même ou instructives pour vous et vos filles ; car elles expliquent pourquoi le divin Époux a fait le cœur de son épouse séraphique, si parfaitement à l'image et à la ressemblance du sien. Comme la mère de tous les vivants fut tirée du cœur du premier homme, pour lui venir d'autant mieux en aide

1. *Excellence de la dévotion au Cœur adorable*, liv. III, ch. IV.

qu'elle lui ressemblait davantage; ainsi le cœur de votre héroïque Mère est sorti du Cœur de l'Homme-Dieu, pour lui être d'autant plus un aide qu'il lui est plus semblable, *adjutorium simile sibi* (*Gen.*, II, 18).

Voilà plusieurs siècles que la piété se plaît à représenter, à peindre ou à sculpter le Cœur du divin Crucifié. Le mois dernier, j'ai vu moi-même, à la Grande Chartreuse, dans l'intérieur, au-dessus d'une porte, une de ces représentations remontant au XIV^e ou XV^e siècle. C'est une pierre où tous les instruments de la passion sont sculptés, sans oublier les dés et les tenailles. Mais sur la croix ce n'est pas Jésus-Christ même que le sculpteur a représenté, c'est seulement son Cœur. Il y est d'une grandeur démesurée, et transpercé par la lance, comme pour mieux attirer l'attention et ranimer la dévotion des moines et des visiteurs, qui passent par cette porte. Toutefois, l'image du Cœur de Jésus se rencontrait rarement, et n'était nulle part populaire.

Le 27 décembre 1674, fête de saint Jean l'évangéliste, Notre-Seigneur exprima le désir qu'il en fût autrement, et montra même, à la sainte religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial, comment cette image devait être faite. « Le divin Cœur lui fut représenté, dit son historien, comme un trône tout de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce sacré Cœur, et une croix au-dessus, pour faire con-

naitre, selon ce que daigna lui expliquer le Sauveur, que son amour était la source de ses souffrances... Il lui dit qu'il prendrait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée aux regards, afin de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes. Il promit qu'il répandrait avec abondance, dans le cœur de ceux qui l'honoreraient ainsi, tous les trésors dont il est plein¹ ». Mais cette image était si extraordinaire, qu'elle souleva des objections, et que les autorités ecclésiastiques hésitèrent à l'approuver.

Cinquante ans plus tard, pour vaincre les résistances, pour obtenir que l'image du divin Cœur fût autorisée et répandue, le P. de Gallifet recourait aux images du cœur séraphique, comme à un fait et un exemple connu de tous, comme à un argument justifié par la plus heureuse expérience. Il écrivait : « L'image du cœur de sainte Thérèse qu'on représente avec la plaie, qu'il reçut du trait enflammé dont un séraphin le perça, cette image est commune en Espagne, et elle est répandue en mille autres endroits : nous l'avons vue et tenue au milieu de Rome. Les dévots de cette séraphique sainte la conservent avec respect, la baisent avec amour ; elle sert à exciter leur ferveur ; et l'image du Cœur de Jésus, percé du coup de lance qu'il a reçu pour notre salut, ne produirait pas les mêmes effets ! Quoi, l'image du Cœur d'un Dieu Rédempteur aurait-elle moins de force, pour toucher nos cœurs,

1. Daniel, *Hist. de Marguerite-Marie*, ch. XII, p. 135, 136.

que l'image du cœur d'un saint ou d'une sainte ¹ ? »

Depuis que le zélé jésuite a publié ces lignes, les images du cœur de la réformatrice du carmel n'ont pas cessé de se répandre ; elles ont même acquis de nos jours un intérêt nouveau, elles excitent plus vivement la curiosité des savants et des simples, parce qu'elles le représentent, non plus seulement avec les blessures faites autrefois par le séraphin, mais encore avec les épines qu'on en voit sortir depuis 1836. Que symbolisent ou signifient ces blessures et ces épines ? Que demandent-elles ? Que veulent-elles introduire en nous ? Cette réparation des fautes d'autrui, cette tendance à notre perfection individuelle et cette charité apostolique, qui sont les trois traits caractéristiques ou les trois effets principaux de la dévotion au sacré Cœur.

D'abord, qu'avait dit le bon Maître à la sainte religieuse de la Visitation, en 1675, un des jours de l'octave de la Fête-Dieu ? « Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du saint Sacrement soit dédié, par une fête particulière, à honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant amende honorable, afin de réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ² ». C'était une réparation restreinte dans son motif et dans son mode. Mais depuis lors le mal s'est étendu, comme un déluge de doctrines impies et de passions égoïstes, qui s'attaquent à Jésus-Christ

1. *Excellence...*, liv. III, ch. VII.

2. Daniel, *Histoire...*, ch. XII, p. 140.

tout entier, qui outragent sa croix autant que son sacrement, qui méconnaissent sa personne divine et sa mission rédemptrice, qui veulent même fermer ses temples et renverser ses autels. C'est donc une réparation moins limitée qu'il nous faut maintenant, c'est une réparation multiple en ses objets comme en ses moyens.

Jésus-Christ nous demande à tous cette réparation générale, par les épines qu'il fait croître sur le cœur de son épouse séraphique, et qu'il expose aux regards des fidèles comme des prêtres, des séculiers comme des religieux. Le digne fils de saint Vincent de Paul, qui a le plus étudié ce phénomène, n'hésite pas à l'interpréter ainsi : « Je crois, dit-il, que le cœur de Thérèse est un appel à la foi de l'Homme-Dieu, mort pour notre amour sur le Calvaire... Dieu veut raviver la foi, Dieu veut ranimer la charité dans le cœur des peuples, pour que les peuples, adorant Dieu dans la foi, s'unissent à lui par amour. Le cœur de Thérèse de Jésus est l'excitateur de cette foi endormie, l'aiguillon de cette charité ralentie. Foi et charité entraînent pour le monde sacrifice et pénitence ; et dans le cœur de sainte Thérèse apparaît l'emblème de cette pénitence et de ce sacrifice... De ce coin d'Albe de Tormès, elle crie au monde entier : Amour ou pénitence ! Amour ou pénitence !... C'est à cela que le Seigneur nous invite par le cœur de la sainte ; c'est à cela qu'il nous appelle ¹ ».

1. Cardellac, *sainte Thérèse et les épines de son cœur*, conjecture, p. 212, 223, 224.

Cet appel a été entendu, et depuis l'apparition des épines, les sociétés et les œuvres réparatrices ont pris un accroissement merveilleux. De même qu'à Paray-le-Monial, dans l'église des visitandines, près du corps de la bienheureuse Marguerite-Marie, je m'étais dit : Voici le point de départ de la communion réparatrice, qui s'est répandue de nos jours sur toute la terre parmi les âmes pieuses ; de même ce matin à Albe, dans l'église des carmélites, près du corps de leur sainte Mère, dont je contemplais le cœur avec les épines, je me suis dit : Ces épines ont produit des fleurs qui embaument l'Église universelle, et ces confréries réparatrices des blasphèmes qui sont pour tous, et ces communautés de l'adoration réparatrice qui sont pour les âmes d'élite. Combien d'autres œuvres instituées ou soutenues, par les carmes et les carmélites de la réforme, pour réparer l'outrage fait à Dieu ou le mal fait à l'homme !

Douces fleurs de la réparation, qui assainissez notre atmosphère et nous préservez d'une corruption complète, votre sol natal est le Cœur de Jésus. Sa main divine vous a transplantées sur la montagne où commença l'ordre du carmel, et dans le pays montagneux où s'accomplit le mystère de la visitation ; son ardent amour vous a fait épanouir dans le cœur de Thérèse, comme dans le cœur de Marguerite. Pénétrez-moi de vos parfums salutaires, pour qu'à leur exemple je porte toujours en ma poitrine un cœur saintement réparateur !

Un second caractère de la dévotion au Cœur de l'Homme-Dieu, c'est de pousser les âmes à la per-

fection, c'est d'être l'attrait des âmes qui sont déjà parfaites, ou qui tendent à le devenir. La bienheureuse Marguerite-Marie s'était liée par le vœu, de faire toujours ce qu'elle croirait être le plus parfait. Qu'en disait-elle? « Ce vœu n'étant que pour m'unir plus étroitement au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et m'engager indispensablement à ce qu'il me fait connaître désirer de moi. Mais hélas! je sens en moi tant d'inconstance et de faiblesse, que je n'oserais faire aucune promesse qu'en m'appuyant sur la bonté, miséricorde et charité de cet aimable Cœur de Jésus, pour l'amour duquel je fais ce vœu. » Il fut fait le 31 octobre 1686. La rédaction en était assez longue, et contenait dix-huit points ou articles, qui n'étaient guère que le développement du premier, conçu en ces termes : « O mon unique amour, je tâcherai de vous tenir soumis et de vous assujettir tout ce qui est en moi, en faisant ce que je croirai être le plus parfait, ou le plus glorieux à votre sacré Cœur, auquel je promets ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, et rien refuser de faire ou souffrir, pour vous faire connaître, aimer et glorifier ¹. »

Pouvais-je oublier ce vœu puisque, peu avant de le faire, la fervente religieuse de la Visitation reçut à pareil jour, il y a presque deux siècles, le 4 octobre 1686, mon séraphique patron que nous fêtons aujourd'hui, saint François d'Assise, pour guide et pour protecteur? Elle le vit revêtu d'une

1. Daniel, *Histoire*, chap. xxii, p. 323, 325.

lumière et d'une splendeur incompréhensibles, et elle comprit que, par l'impression des plaies du Sauveur, il était devenu un des plus grands favoris de son Cœur sacré¹.

Mais cent-vingt-six ans plus tôt, dès l'année 1560, votre héroïque Mère s'était engagée à faire en toutes choses, non seulement ce qui serait agréable à Notre-Seigneur, mais encore ce qui lui serait le plus agréable, ce qui serait pour la plus grande gloire de Dieu et de la plus haute perfection. Après avoir formulé ainsi ce vœu sublime, Ribéra s'écrie : Voilà un vœu que je n'ai jamais ni lu ni entendu d'aucun saint, *leido ni oido jamas*² ! On a su cependant, depuis, qu'il a été fait par saint André Avellin, par sainte Chantal, par M. Olier quinze ans avant sa mort, et par plusieurs autres. Mais l'exemple et l'influence de sainte Thérèse, contribuèrent beaucoup à le faire émettre et garder.

Jugez-en par un vœu semblable accompli de nos jours. Qui le fit ? qui le tint ? M^{lle} Théodelinde Dubouché, cette âme généreuse que la vision persistante de la sainte Face, et des rapports fréquents avec le carmel, préparèrent à devenir à son tour, suivant l'expression de son biographe, un centre et un foyer de vie contemplative³, puis à fonder l'*Adoration réparatrice*. La prieure du premier

1. Daniel, *ibid*, p. 324.

2. Ribéra, *Vida*, l. IV, chap. x, p. 381 de l'édition de Madrid, 1863.

3. Mgr D'Hulst, *Vie de la mère Marie-Thérèse*, chap. IV, 3^e édit., Paris, 1883, p. 97.

monastère des filles de sainte Thérèse en France, à Paris, permit un jour à la future fondatrice de revêtir, durant son oraison, un manteau de chœur qu'avait porté votre grande réformatrice. « Cette heure, dit-elle fut ineffable ». L'heure passée, il fallut rendre le sacré dépôt; mais l'impression de grâce alla se fortifiant, il se fit dans l'âme de Théodelinde comme une révélation de l'esprit du carmel; elle pénétra jusqu'au fond les vues de la sainte réformatrice, et les lumières abondantes qui l'éclairèrent alors, lui servirent plus tard de guide à travers toutes les obscurités et toutes les contradictions, pour diriger son nouvel institut vers le but, qui lui était apparu comme celui même de sainte Thérèse.

Toutes les fois que, cédant à une pression extérieure elle songeait à s'écarter de cette ligne, le trouble envahissait son âme, et, s'il le fallait, des avertissements surnaturels la ramenaient à sa première voie. C'est ce qui lui arriva d'une façon bien frappante un jour, alors que sa fondation naissante menaçait d'être absorbée dans d'autres entreprises. Une vision, évidemment inspirée du souvenir de cette heure bénie passée sous le manteau de sainte Thérèse, lui montra, pendant la sainte messe, la fondatrice du carmel qui l'appelait pour la couvrir encore une fois de son manteau; mais en même temps la sainte Vierge paraissait aussi, et la couvrait également du sien. Plus tard, racontant cette grâce à son directeur, elle ajoutait: « Cette vision de Marie et de Thérèse m'enveloppant ensemble dans leurs manteaux,

m'a donné de notre vocation une conviction qu'on n'ébranlera jamais, bien qu'on ne cesse de me tirailler en sens inverse. *La mort du carmel, unie à la vie simple et ordinaire de Nazareth*, c'est le résumé de toutes mes vues¹. » De là vint qu'elle voulut placer son existence religieuse sous le patronage de ces deux mères, et qu'elle prit en religion le nom de *Marie-Thérèse*².

Ces souvenirs parlaient à mon âme, et lui montraient éloquemment avec quelle force, avec quelle opportunité, le cœur de votre séraphique Mère est aujourd'hui l'aide du Cœur de Jésus dans l'œuvre de notre perfection.

Le naturalisme, le matérialisme même nous envahissent, et impriment déjà en une multitude d'hommes ce caractère de la bête *characterem bestiae*, que saint Jean avait annoncé (Apoc., XVI, 2; XIX, 20), puisqu'ils les réduisent à n'avoir plus d'autre Dieu que leur ventre, *Deus venter*, le dieu-ventre, suivant l'expression de l'Apôtre (Philip., III, 19). Pour arrêter nos contemporains sur cette pente funeste, pour les empêcher de glisser au fond de cet abîme de la décadence morale, où l'homme animal ne comprend plus les choses divines, n'a plus ni vue ni goût de l'idéal, jusqu'à quelle hauteur ne faut-il pas que les âmes religieuses s'élèvent dans la perfection évangélique ? Le premier plan, le premier degré est celui des commandements, le second est celui des con-

1. D'Hulst, *ibid*, ch. v, p. 121, 122.

2. *Ibid*, ch, VIII, p. 176.

seils, le troisième est celui des béatitudes, auxquelles on parvient de l'un comme de l'autre, par un bond impétueux ou par des efforts soutenus.

Mais qui communiquera cet élan ? qui aidera les âmes fortes à se tenir debout sur la cime escarpée des huit béatitudes, où l'on est plus près du ciel que de la terre, où l'on devient l'émule en sainteté des bienheureux qui triomphent sur les collines éternelles, pendant qu'on a le cœur plein d'amour, de dévouement et d'indulgence, pour les pécheurs qui combattent, gémissent et souffrent, dans la vallée de larmes et de misères ? La dévotion au Cœur de Jésus, ou la dévotion à sainte Thérèse et à son cœur. Car celle-ci mène à celle-là, l'une nous prépare et nous conduit à l'autre. Toutes les confidences que j'ai reçues, me permettent d'affirmer que les âmes dévouées au séraphin du carmel, qui honorent, étudient, imitent son admirable cœur, entrent plus avant dans les dispositions du divin Cœur de notre aimable Maître, deviennent plus promptement humbles et douces comme lui, ont un amour plus vaste et plus généreux, brisent plus courageusement tous les liens qui les empêchaient de monter au sommet de la perfection. Vous aussi, ma révérende Mère, comme supérieure d'une communauté très fervente, vous avez souvent reçu de pareilles confidences.

Je comparerais volontiers le cœur de votre sainte réformatrice à l'aigle dont parle Moïse, à l'aigle qui provoque ses aiglons à voler, *sicut aquila provocans ad volandum pullos suos*

(Deuter., XXXII, 11). Ce cœur se tient près de terre, sous notre main, pour nous emporter avec lui dans les plus hautes régions de l'idéal, pour nous faire regarder en face le soleil de la perfection, le Cœur adorable du Fils de Dieu, et nous dire : Je vous en conjure, soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ (I Cor., IV, 16) ! Son Cœur est l'original, je ne suis que la copie ; son Cœur est la voix, je ne suis que l'écho ; son Cœur est la source, je ne suis que le ruisseau qui en sort ; son Cœur est l'océan, je ne suis que le fleuve qui y mène. Appuyez-vous sur moi pour aller à lui, servez-vous de moi pour lui devenir semblables, continuez l'œuvre qu'il commença, complétez en vous ce qui manque aux souffrances qu'il endura, réparez les outrages qu'il reçoit toujours, entretenez le feu qu'il allume, faites rayonner la charité divine, dont il est le symbole et le foyer !

Ce fut même parce qu'il est le symbole et le foyer de l'amour, que le Cœur de Jésus se montra si souvent à la bienheureuse Marguerite-Marie sous l'apparence d'un soleil. Un seul chapitre de son *Histoire* nous en fournit plusieurs preuves. Une veille de communion, elle vit ce beau Cœur plus étincelant qu'un soleil, d'une grandeur infinie, et en même temps un point imperceptible, un atome noir et informe, qui faisait mille efforts pour s'approcher de cette belle lumière ; efforts impuissants si ce Cœur amoureux ne l'eût attiré à soi. Le premier vendredi de chaque mois, il lui était montré comme un soleil éclatant, dont les

rayons tombaient à plomb sur son cœur embrasé d'un feu si vif, qu'il semblait prêt à se réduire en cendres. Un jour qu'elle était prosternée devant l'autel, où le saint Sacrement était exposé, son doux Maître s'offrit à elle tout resplendissant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme autant de soleils. Des torrents de flamme sortaient de sa sainte humanité, en particulier de sa poitrine, laquelle s'étant ouverte laissa voir à la Bienheureuse le Cœur, source vive de tant de flammes. Ce Cœur lui-même s'ouvrit, et il en sortit une flamme si ardente, qu'elle pensa en être consumée, qu'elle en fut toute pénétrée, et ne la pouvant plus soutenir le pria d'avoir pitié de sa faiblesse¹.

De là vient le troisième effet ou caractère qui distingue la dévotion au sacré Cœur, la charité, une charité apostolique. Notre-Seigneur avait dit à sa fidèle épouse : « Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme. Ils contiennent les grâces de sanctification et de salut, nécessaires pour le tirer de l'abîme de perdition »².

La première image du sacré Cœur qui ait été vénérée à Paray-le-Monial, avait cette même signification. Elle fut dessinée avec une plume et

1. Daniel, *Histoire...* ch. XI, p. 116, 121, 122, 124, 125.

2. *Ibid.*, ch. XI, p. 119.

de l'encre sur du papier, pour la fête de sainte Marguerite, 20 juillet 1685. Une novice traça la figure d'un cœur enflammé, surmonté d'une croix et entouré d'une couronne d'épines ; au milieu de ce cœur elle écrivit ce seul mot : *Charitas*¹. Cette précieuse image, faite un siècle après que le cœur de sainte Thérèse avait été tiré de sa poitrine, se conserve à la Visitation de Turin, où j'aurais aimé à la voir ; mais je me suis toujours arrêté si peu de temps, en traversant cette ville, que je cédaï à un autre attrait, au désir d'aller prier et dire la messe devant le suaire de Notre-Seigneur, conservé dans la chapelle royale derrière le maître-autel de la cathédrale.

Depuis lors, ma révérende Mère, vous pouvez le constater, comme moi, toutes les âmes en qui la dévotion au divin Cœur de Jésus met une petite étincelle des plus vives flammes de son amour, brûlent de zèle pour le salut des pécheurs (et la sanctification des justes, manifestent ce zèle dans le cloître par la rigueur des mortifications et l'ardeur des prières, dans le monde par de généreuses aumônes et de vastes associations, dans les missions lointaines par une activité incessante et une sainte ambition du martyre.

Longtemps auparavant, la dévotion à votre séraphique Mère et à son cœur produisait le même effet, avait le même caractère apostolique. Elle l'a encore aujourd'hui, et l'âme d'élite qui fonda l'*Adoration réparatrice*, l'éprouvait elle-même

1. *Ibid.*, ch. xviii, p. 256.

pour son œuvre et l'avouait en ces termes : « Dieu veut, ce semble, que l'esprit de sainte Thérèse ne soit plus resserré et, pour ainsi dire, inaccessible; et, comme Jésus sort de son tabernacle pour répandre plus abondamment sa vie, de même il veut tirer de son tombeau l'amour de sa sainte bien-aimée, pour appeler l'amour et les adorations d'un plus grand nombre d'âmes. Ce feu qu'il lui avait donné, il veut qu'elle le fasse brûler devant son Sacrement ¹ ».

Voilà pourquoi, ce matin, sentant rayonner ce cœur de solitaire et d'apôtre sur mon pauvre cœur, qui en était tout près, je me disais : Le cœur de sainte Thérèse n'est-il pas aussi un soleil, le soleil du carmel? Son éclat perce les nuages de notre mortalité, qui le couvriront toujours un peu jusqu'à la résurrection glorieuse; ses rayons vont au loin éclairer les esprits, qui cherchent leur route à travers les dédales des siècles; ses feux allument un saint zèle au cœur de ses fils et de ses filles qui, à l'heure même où je médite ici devant lui, font presque partout leur oraison du matin, et prient pour le salut éternel de tous les vivants. Vous-même, ma très révérende Mère, vous méditez sur votre lit de douleur, et vous demandiez à votre admirable réformatrice les dispositions de son cœur, pour mieux recevoir le Cœur de Jésus, qui allait se donner à vous par la communion, et pour mieux pratiquer le double apostolat de la souffrance et de la prière. Je me

1. *Vie de la Mère Marie Thérèse*, 3^e édit., ch v, p. 123.

suis associé à vos sentiments ; puis cette question s'est posée en moi : Après l'adorable Cœur du bon Maître et le cœur immaculé de sa Mère, quel autre cœur prépare et assure le succès de la charité divine, en communiquant le feu sacré de l'apostolat aux âmes mêmes qui vivent dans la solitude ? Une des meilleures réponses m'a paru être celle-ci : Le cœur de l'héroïque Thérèse est le soleil qui les échauffe et les dilate, comme il est le soleil qui les éclaire et les féconde.

Cette comparaison n'a rien de téméraire, puisque l'Ancien Testament compare la femme vertueuse au soleil levant, *sicut sol oriens mundo* (Eccli., XXVI, 21), et qu'il nous est annoncé dans le Nouveau Testament que les justes brilleront comme le soleil, *fulgebunt sicut sol* (Math., XIII, 43). Assurément ils ne seront toujours que les réflecteurs du soleil divin, dont ils reçoivent tout leur éclat, et ils ressemblent sous ce rapport à cette image du soleil matériel, réfléchi dans une nuée, qu'on nomme un parhélie. Les saints sont les parhélies de Dieu, et je regarde le cœur de sainte Thérèse comme un des plus magnifiques parhélies du Cœur de Jésus. N'est-ce pas un motif de plus pour le comparer comme lui au soleil ?

De même donc que l'astre du jour attire, fait graviter vers lui et maintient dans leurs orbites, malgré la force centrifuge, de nombreux satellites, ces planètes qui lui empruntent l'éclat dont elles jouissent, et que nous admirons durant la nuit : ainsi l'attraction du cœur séraphique] fait

entrer dans son système solaire, si je puis ainsi parler, tendre vers lui et rester dans l'orbite du salut, de la perfection ou de la sainteté, malgré toutes les oppositions de la nature et du monde, une multitude d'âmes qui se lèvent sur nos horizons ténébreux, brillent de sa lumière et réfléchissent sa gloire, dans l'obscurité même du cloître.

Le soleil fait sentir son rayonnement aussi loin que son attraction : il est le père de la chaleur et le ministre de la vie, qui font la force et la beauté de tout ce qui croît, sent ou pense sur notre globe ; il mit autrefois ses rayons en réserve, il emmagasina ses trésors dans les entrailles de la terre, sous la forme du noir charbon que nous en tirons aujourd'hui, pour rendre les ténèbres moins épaisses, les transports plus rapides, l'industrie plus féconde. De même le cœur de votre Mère étend son rayonnement à toutes les âmes qu'il attire : il les éveille et les anime, il y fait succéder le jour à la nuit, il y développe tous les germes du bien, toutes les ardeurs du zèle, l'incendie du saint amour. Dans son ordre et ses écrits, il a mis en réserve ses héroïques exemples et ses sublimes sentiments, qui forment une mine inépuisable, d'où nous tirons la lumière spirituelle et le feu divin, pour nous diriger dans l'étroit sentier du devoir et découvrir les pièges de l'ennemi, pour accroître la ferveur de notre dévotion et la fécondité de nos œuvres, pour devenir apôtres, édifier les justes et convertir les pécheurs.

Comme ce soleil du monde moral, qui est le Cœur de l'Homme-Dieu, le cœur de votre réformatrice ne fait-il pas croître dans l'Église le cèdre du Liban et l'hysope de la vallée, le chêne de la forêt qui résiste à l'orage, et la violette de la prairie qui se cache sous l'herbe? L'expérience quotidienne le prouve : il aide les religieux, qui croissent sur la montagne de la charité, à élever jusqu'au ciel la flamme de leur dévouement à Dieu et aux hommes, l'ardeur de leur dévotion à l'Église catholique et au Pontife romain; il aide les séculiers, qui végètent dans la vallée, à faire épanouir les fleurs de leurs vertus modestes, pour répandre autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ.

Faisant alors un retour sur moi-même, sur mon passé, sur mon présent, je me suis dit avec de douloureux soupirs : Hélas! je suis maintenant au bas de la montagne, et mon âme n'est qu'une vallée profonde. Où sera mon espoir?... Mon espoir est en vous, ô Cœur sacré de Jésus, parce que chaque jour à l'aurore, comme aujourd'hui, vous laisserez tomber sur mon cœur une pluie de sang, la pluie de votre précieux sang, la rosée de vos grâces divines... Mon espoir est en vous, ô cœur séraphique de Thérèse, parce qu'à toutes les heures du jour, ailleurs comme ici, vous darderez sur mon cœur refroidi les rayons de votre charité, pour en dissiper les ténèbres, pour en fondre la glace, pour l'illuminer de vos clartés célestes et l'embrasser de vos ardeurs apostoliques....

§ IV.

Messe et action de grâces.

Après avoir ébauché, plutôt qu'achevé, cette longue comparaison entre deux cœurs qui sont l'objet de notre culte, j'ai fait une courte prière et je suis monté à l'autel. Avec quelle sainte joie, avec quelle suave émotion, j'ai dit la messe ! Vous vous en ferez une idée, ma très révérende Mère Prieure, si vous vous transportez à Albe par la pensée, et si vous assistez en esprit à l'auguste sacrifice dans l'église de vos sœurs. Debout à l'autel, contemplant et priant l'adorable victime, le prêtre a devant lui, au-dessus de sa tête, le riche tombeau de votre bienheureuse Mère ; derrière lui, plus bas que le sanctuaire, des flots de pèlerins qui s'agitent et se pressent, dans la nef et le transept, pour tout voir et tout entendre ; à sa gauche et presque à sa hauteur les vierges sages du carmel, qui récitent l'office ou prient en silence ; à sa droite et un peu plus bas, le cœur et le bras de la sainte thaumaturge, qui met toujours son amour et sa force au service de son divin Époux, de l'Église et de ses enfants.

De plus, pour moi, en cet anniversaire de mort et de naissance, quelles brûlantes invocations aux deux séraphins, François et Thérèse ! Quels doux souvenirs de mon père et de ma mère, de mes proches et de mes amis ! Ah ! que mon cœur était plein ! Et comme il débordait à chaque memento,

en s'épanchant dans le Cœur eucharistique de Jésus, en lui parlant du but particulier de mon pèlerinage!

Aussi n'ai-je guère fait attention à la différence des usages. J'ai seulement remarqué que le manuterge, pour le lavabo, est posé à l'autel même sur un plat d'argent, où se trouvent des fleurs naturelles aux vives couleurs, au vert feuillage, qui exhalent une agréable odeur. C'est aussi de l'eau parfumée que le servant verse sur les mains du prêtre, uniquement par honneur pour le corps adorable de Notre-Seigneur, que ces mains consacrées vont toucher plusieurs fois durant la messe.

Descendu de l'autel, je me suis senti bientôt attiré encore vers le cœur de votre sainte Mère, et je suis revenu près de lui m'agenouiller, prier, faire la plus grande partie de mon action de grâces. J'ai conjuré le séraphin du carmel de suppléer à mon impuissance, d'être mon interprète auprès du bon Maître, de me prêter ses sentiments de gratitude, pour remercier dignement l'hôte divin qui était descendu dans mon cœur. Que de choses je lui ai dites! De combien de messages je l'ai chargé!

Malgré tout le désir que j'ai de vous écrire, pour faire briller en votre âme quelques lueurs de consolations, au milieu de vos longues souffrances et de vos sombres nuits sans sommeil, je regrettais presque d'être obligé de prendre des notes, et je déplorais la nécessité d'envoyer des lettres. J'eusse voulu que la charité pour le prochain s'accordât avec ma dévotion personnelle, et me permit de res-

ter toute la journée, toute la matinée du moins, auprès de ce cœur admirable. N'avais-je pas mille grâces à demander pour moi-même à sainte Thérèse, ou à Dieu par son intercession, dans cette première entrevue dont les instants fuyaient rapides comme l'éclair ? D'abord la grâce des grâces, celle qui résume toutes les autres : que mon cœur devienne semblable au sien, semblable au Cœur de Jésus, qu'il en imite l'amour et la pureté, la douceur et l'humilité. Ensuite la grâce d'atteindre le but spécial de mon pieux et long voyage, que je lui exposais à peu près ainsi :

Voilà près d'un quart de siècle que j'annonce la parole de Dieu, et je suis monté plusieurs milliers de fois dans la chaire, pour distribuer aux fidèles le pain vivifiant de la vérité qui descend du ciel. Dans l'intervalle je n'ai publié qu'une vingtaine de volumes ou d'opuscules, pour faire quelque bien aux âmes qui ne pouvaient m'entendre ; mais j'en ai préparé beaucoup d'autres. Maintenant mes forces commencent à trahir mon courage, et plusieurs fois déjà de violentes douleurs, des infirmités graves, m'ont forcé d'interrompre mes courses apostoliques. Les médecins voudraient même que je renonçasse aux prédications quotidiennes, qui durent plus longtemps qu'une retraite, qu'une octave ou une neuvaine. Moi, je voudrais plus encore, dès que les circonstances me le permettront, suivre les conseils qui me sont venus de haut et de loin, m'enfermer dans une solitude studieuse, n'en sortir guère que pour donner les exercices spirituels, principalement à mes frères dans le sa-

cerdoce, me condamner à dix ans de travail forcé, à perpétuité même, si Dieu me laisse jusqu'à la fin ce qu'il faut à la composition, pour rédiger et terminer une trentaine de volumes, inspirés tous par un même désir, celui de concourir à l'exaltation de notre mère la sainte Église, celui de servir la cause catholique selon mes faibles moyens, celui d'apporter quelque adoucissement aux maux dont gémissent les âmes et les peuples, en leur faisant mieux connaître et plus aimer le Sauveur, les sacrements et les saints.

O docteur mystique, modèle des écrivains religieux, modèle aussi des réformateurs, Thérèse de Jésus, éclairez mon intelligence, enflammez mon cœur et dirigez ma plume ! N'est-ce pas pour me remplir de votre esprit, que je suis venu visiter les lieux que vous avez sanctifiés ? N'est-ce pas sous votre efficace protection que je mets aujourd'hui toutes mes misérables œuvres, qui sans vous seraient toujours sans aucune valeur, toujours absolument incapables de se défendre elles-mêmes, et de produire un bien durable ? Je veux commencer sous vos auspices et votre bénédiction la dernière période de ma vie, celle où les simples soldats comme moi sont contraints, par l'âge, de se retirer de ces champs de bataille oratoires, qui exigent de la force, du mouvement et du bruit, celle où l'expérience et le zèle désirent néanmoins, espèrent encore, contribuer à la victoire par les travaux sédentaires et les recherches silencieuses....

Et vous, ma révérende Mère, qui ne serez pas

étonnée de cette détermination, priez et faites prier pour que les fruits répondent aux fleurs, et la moisson à la semence. J'ai semé dans les larmes, et je ne demande pas à moissonner dans la joie, non, Dieu le sait ; mais je demande que les pages qui sortiront de mon cœur, et tomberont de mes mains, comme les épis sortent du sillon et tombent sous la faucille, nourrissent les âmes du pur froment de la céleste doctrine, *cælestis doctrinæ pabulo*, suivant la prière formulée dans la messe de sainte Thérèse.

Hélas ! malgré la maturité de l'âge, l'écrivain est toujours comme un arbre au printemps. Cet arbre, bien qu'il soit déjà vieux, reverdit en la belle saison, et ses rameaux se couvrent de fleurs odorantes. Mais vienne un vent froid, une gelée tardive, les fleurs se flétrissent et tombent, l'espoir est déçu, la récolte compromise : les fruits seront rares et même nuls. Ainsi mon cœur, sous l'influence de la grâce qui est une sève toujours printanière, sous l'action fécondante du sang de Jésus-Christ qui l'arrose chaque matin, conçoit de nombreux projets, produit mille fleurs de bons désirs, voudrait embaumer du parfum de sa piété tout ce qui est auprès, tout ce qui est au loin. Mais viennent les glaces de l'âge, vienne le vent froid de la mort, aussitôt toutes les fleurs jaunissent, tous les projets tombent, et aucune des œuvres commencées ne pourra plus mûrir, ne donnera de fruits sains et savoureux. Voilà ce que je me suis dit cent fois, voilà ce qui doit arriver pour moi-même, à moins que Dieu ne daigne tenir, en-

vers son serviteur inutile, la double promesse qu'il fit à la piété filiale : bénédiction et longévité, *ut bene sit tibi et sis longævus* (Eph., VI, 3).

O ma mère, je ne puis vous oublier en ce jour, anniversaire de celui où vous m'enfantâtes dans la douleur. Alors pour vous que de souffrances ! Mais aujourd'hui que de joies ! Car je vous crois dans les cieux, je crois que vous y faites s'abaisser sur votre enfant les regards de Thérèse, et descendre les faveurs de Jésus. Pour moi, toujours les regrets de la séparation, toujours l'angoisse d'un cœur filial, qui cherche encore et ne trouve plus ici-bas le cœur mortel, dont il fut le plus aimé. Depuis plus de vingt ans vous surviviez à mon père, quand l'âge et les infirmités vous plongèrent dans la détresse ; je gagnai péniblement, par mes veilles d'écrivain et mes sueurs de prédicateur, le pain de vos douze dernières années, et j'aurais voulu vous garder bien plus longtemps, au prix de travaux plus pénibles encore. Je me console par l'espoir de me réunir bientôt à vous près de Dieu, par la certitude que vous êtes allée me préparer une place, par la confiance que j'ai dans vos prières et votre assistance.

Oui, ma mère, j'en suis profondément convaincu et je ne le cache à personne : si je ne ressemble pas tout à fait au figuier stérile, si je porte quelques fruits de salut, j'en serai redevable à ma piété filiale pour vous, et à votre dévouement pour moi. Exaucez-moi donc chaque fois que je vous adresserai l'invocation, que saint Théodore Studite fit à sa vertueuse mère dès qu'elle eut

quitté ce monde : Dirigez-moi, affermissez-moi, gardez-moi, visitez-moi par une présence spirituelle, et faites encore pour moi ce que vous faisiez dans mon enfance¹. Que je vous sente près de moi, aux heures de travail et de fatigue, aux heures de découragement et d'ennui, pour m'éclairer et me soutenir, pour m'animer et me réjouir, jusqu'au jour où mon corps ira rejoindre le vôtre dans un pauvre cimetière de village, et descendra dans l'humble tombe sur laquelle j'ai fait graver : *Au ciel on se reconnaît*, jusqu'au moment où mon âme montera vers la vôtre, vous retrouvera près de Dieu, et s'unira à lui avec vous pour toujours...

Durant cette prière, mes yeux avaient répandu bien des larmes, et j'aurais prié plus longtemps encore, si un frère carme n'avait eu l'aimable attention de m'annoncer l'arrivée des pèlerins, l'entrée des processions venues de loin. La sainte journée commençait pour les autres, elle était déjà presque finie pour moi, en ce sens que je serai tout à la fête, pour tout voir et tout noter, ou que je ne m'appartiendrai plus guère, que dans les intervalles nécessaires pour vous écrire. Mais quel phénomène ! Ma pensée volait si vite, et ma plume marche si lentement ! Ce que j'ai entrevu en quelques minutes, il me faut des heures pour le raconter !

Je savais que les hommes qui se sont trouvés

1. *Oratio XIII*. Laudatio funebris in matrem suam, n° 14, P. G., t. 99, p. 902.

tout à coup en péril de mort, ont avoué que leur esprit avait eu alors une prodigieuse rapidité de pensées et de sentiments. Je savais que votre sèraphique Mère avait une pareille rapidité, une rapidité même plus grande, quand elle était ravie ou que Dieu lui parlait. Elle dit de son âme en ses ravissements impétueux : « Elle se trouve instruite en un instant de tant de choses merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer en plusieurs années la millième partie¹ ». Thérèse dit des paroles que Dieu fait entendre : « Elles présentent à notre esprit des vérités auxquelles il n'avait jamais pensé, et elles expriment en peu de mots des sens si profonds, si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps seulement pour les mettre en ordre.... Quand c'est Dieu qui parle, en un instant sa parole nous instruit, et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions coordonner en un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons saisis d'une sainte épouvante². »

Vous savez mieux que moi, ma révérende Mère, qu'un effet assez semblable est produit par la grâce ordinaire, dans les âmes qui s'appliquent fortement à l'oraison mentale. Le Seigneur récompense ainsi la victoire, qu'elles remportent sur cette paresse de l'esprit, qui est un des plus grands obstacles à l'exercice de la contemplation.

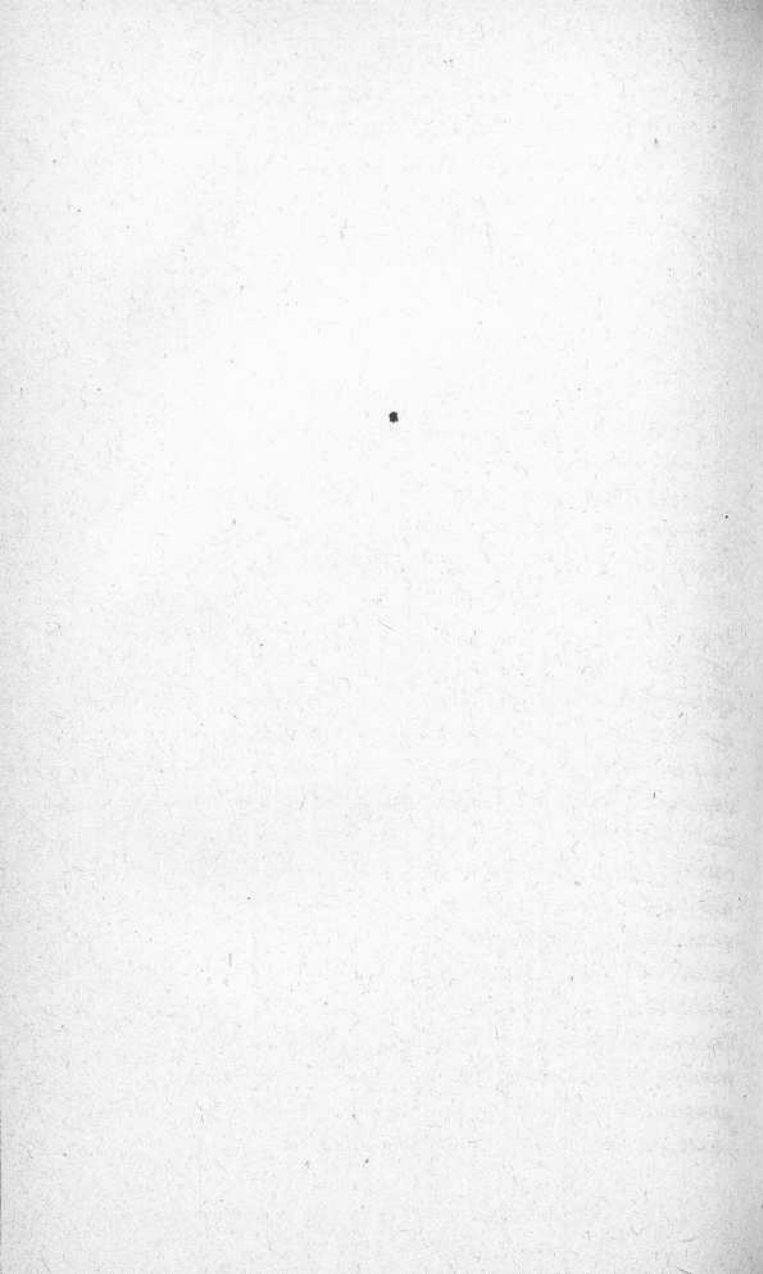
1. *Le Château intérieur*, vi^e demeure, ch. v, p. 445.

2. *Vie...*, ch. xxv, p. 295, 296.

Mais vous n'avez peut-être pas eu l'occasion d'éprouver, comme moi, combien l'esprit devient prompt et rapide, lorsqu'il entre en oraison dans un lieu de pèlerinage. Sans extase et sans vision, il se produit dans l'âme un ébranlement, qui donne une activité ineffable à l'intelligence pour penser, au cœur pour sentir, à l'imagination pour peindre et colorer, à la mémoire pour se souvenir et prévoir. Hors de là, très souvent c'est nous qui parlons ou discourons, et dans ce cas nous ressemblons toujours un peu à ces pauvres, qui comptent leur petit avoir sou par sou, à ces voyageurs espagnols que je vois, au guichet des chemins de fer, compter lentement de peur de trop donner ; puis ils considèrent minutieusement chaque pièce qui leur est rendue, tant ils craignent qu'elle ne soit fausse, de mauvais aloi ou de valeur insuffisante. Mais dans une tranquille oraison près du corps ou du cœur d'un saint, c'est une grâce de choix qui agit sur nous, c'est Dieu qui nous parle, et alors il nous prodigue les paroles et les vérités, les pensées et les sentiments, avec une abondance et une rapidité sans égales : tel un riche banquier met dans la balance, ou jette sur la table, un monceau de pièces d'or à la fois, sans perdre le temps à peser ou examiner chacune en particulier.

Vous rendrez donc un immense service à toute personne, que vous amènerez à faire fidèlement un peu d'oraison chaque matin, et à méditer quelquefois paisiblement dans le lieu saint, près du Cœur de Jésus, ou dans un pèlerinage fameux,

près d'une relique insigne. Priez, priez beaucoup, ma très révérende Mère, pour que je devienne moi-même un homme d'oraison, et vous aurez le plus beau titre à ma vive, à ma respectueuse, à mon inaltérable reconnaissance...



SEPTIÈME LETTRE

LE 4 OCTOBRE POUR LES CARMÉLITES D'ALBE

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Aujourd'hui, dans le monde entier, les fils et les filles de sainte Thérèse, s'émeuvent et se réjouissent, bénissent et remercient Dieu de la vocation qui leur a été faite, des grâces dont il combla leur admirable Mère, de la gloire inénarrable qu'il lui donne dans le ciel, des honneurs même qu'il lui fait prodiguer par l'Église militante pour son troisième centenaire. Combien j'aurais voulu voir le cœur d'un carme ou d'une carmélite, contempler les mouvements surnaturels que l'Esprit Saint lui imprime, assister aux merveilleuses opérations qu'il y accomplit, suivre du regard les jets impétueux de flammes que l'amour y lance vers Dieu, compter toutes les prières qui s'en exhalent comme un parfum, pour l'humanité souffrante, malheureuse ou coupable, au jour où l'héroïque Thérèse fut emportée loin de la terre par les élans irrésistibles de sa charité ! Mais c'était uniquement pour ma propre édification, que j'avais ce vif désir; ce n'était pas dans le dessein

de vous apprendre quoi que ce fût, puisque votre cœur connaît ces délicieuses émotions, par son expérience personnelle renouvelée tous les ans, et par les confidences que vous avez souvent reçues de vos filles, si généreuses et si ferventes.

Mais pour vous comme pour moi, j'ai voulu savoir ce qui se passe de particulier chez vos sœurs d'Albe, en ce touchant et glorieux anniversaire. Comment s'y préparent-elles? Quels usages spéciaux observent-elles en ce jour chaque année? Cette fois qu'ont-elles eu de plus? La Providence m'a fait trouver la réponse à ces questions.

§ I.

Les préparatifs du 4 octobre.

Après l'arrivée d'une première troupe de pèlerins, en attendant la seconde, je sentais croître ma curiosité à l'endroit de ces heureuses carmélites d'Albe qui, cachées derrière quelque-une de leurs grilles, voyaient ce qui se passait dans leur église, entendaient le bruit des pas et des cantiques : j'aurais voulu connaître leurs sentiments et leurs actes. N'ont-elles pas seules le privilège d'habiter la maison, où votre illustre Mère passa les derniers jours de sa vie, de posséder dans leur chapelle ses principales reliques, de s'en approcher quand il leur plaît, d'entendre les chants enthousiastes des multitudes qui, pour les voir et les vénérer, accourent et se pressent dans l'en-

ceinte trop étroite, en invoquant l'âme séraphique qui anima ce corps, ce cœur et ce bras? Mais comment savoir ce que font ou éprouvent ces saintes religieuses? Par quelle voie m'en informer? Si je les interroge moi-même et directement, sur les dispositions de leurs cœurs, ou sur les exercices conventuels, qui préparent et sanctifient cette journée, l'humilité ne leur fermera-t-elle pas la bouche, ou ne rendra-t-elle point leurs aveux vagues et incomplets?

J'ai confié mon désir et mon embarras à un religieux très aimable, né en France, élève des jésuites de Bordeaux, au R. P. Marie-Bernard, qui m'a répondu que les sœurs n'avaient jamais divulgué jusqu'ici ce qu'elles font de spécial, dans l'intérieur du monastère, pour célébrer l'anniversaire que nous fêtons extérieurement avec elles, et qui attire aujourd'hui des milliers de pèlerins. « Mais, a-t-il ajouté, cette fois leur supérieur a imposé un dur sacrifice à leur modestie, en voulant tout savoir et tout révéler. Je puis donc vous satisfaire. » Le bon père m'a fait alors un récit dont je suis très édifié; il m'a donné des détails charmants de simplicité et d'amour filial.

Mgr l'évêque de Salamanque avait demandé ces détails, inédits jusqu'alors, à la vénérable Mère prieure, qui les fit rédiger par une sœur très capable, et les envoya à Son Excellence. Le prélat ordonna qu'ils fussent textuellement insérés dans la *Estrella de Alba*, l'étoile d'Albe, bulletin du centenaire. Ils viennent de paraître dans le numéro 17, où ils remplissent quatre pages, de

325 à 329; j'ai pu me les procurer, et vous les recevrez dans très peu de jours, peut-être avec cette lettre. J'ai prié l'excellent P. Marie-Bernard de publier cette intéressante narration, dans la revue mensuelle et française que vous connaissez sous le titre d'*Annales du Carmel*. Il me l'a promis, et vous la trouverez dans un des prochains numéros¹. Mais, pour offrir à votre piété une nourriture plus abondante, je vais compléter l'un par l'autre le récit oral que je viens d'entendre, et le récit imprimé qui est sous mes yeux.

Ce fut la veille de la fête de saint Mathieu², le 20 septembre 1582, à six heures du soir, que sainte Thérèse arriva au couvent d'Albe, brisée par la fatigue du voyage, épuisée par la maladie. Elle amenait avec elle sa compagne ordinaire, Anne de Saint-Barthélemy, et une fervente novice, sa jeune nièce Thérésita, qui avait déjà pleuré en la voyant souffrir, et qui allait pleurer plus encore, mais en s'effaçant et tout bas. Toutes les sœurs accoururent au-devant de leur Mère jusqu'à la porte, se jetèrent à ses pieds, et chacune eût voulu être la première à lui baiser la main, et à la consoler par les effusions de sa piété filiale. Or, tous les ans, à la même date, la bien-aimée fondatrice, accompagnée de deux pères carmes, arrive de nouveau chez ses filles d'Albe, mais seulement en effigie. C'est une statue, qui porte depuis les pieds jusqu'à la tête le vêtement d'une carmé-

1. Dans le n° 48, décembre 1882, p. 365-367, et dans le n° 50, février 1883, p. 46-49.

2. Ribéra, *Vida...*, l. III, cap. xv.

lite, la robe de serge avec le rosaire au côté et le voile sur la figure. Faut-il se mouvoir, avancer ou reculer, elle est sur des roulettes; faut-il ouvrir ou fermer les bras, élever ou baisser les mains, elle a des ressorts. Elle peut ainsi suivre les sœurs dans la maison, les embrasser, les saluer, les approuver, leur offrir même les petits cadeaux dont ses poches sont remplies. Pour l'aider en tout cela, la mère prieure se tient constamment à sa droite.

Dès les jours précédents, ses filles se sont préparées, chacune en son cœur, à la recevoir le mieux possible; elles ont même préparé sa cellule, sans y mettre d'autre luxe qu'une très grande propreté, d'autres ornements que les fleurs qu'elle aimait. Le 20, à six heures, après l'oraison du soir, elles ne vont pas comme d'habitude au réfectoire, en récitant le *De profundis*; mais elles se dirigent en silence vers la porte extérieure, un cierge à la main. Les pères tirent le cordon de la sonnette, la porte s'ouvre, voici sainte Thérèse! Toutes se mettent à genoux devant elle, la supérieure lui découvre le visage et entonne le *Te Deum*. On va processionnellement à la salle commune, pendant que les cloches annoncent au loin la bonne nouvelle. Dès qu'on a fini de chanter l'hymne d'action de grâces et récité l'oraison, la prieure s'agenouille, baise la main et le scapulaire de la fondatrice, en signe d'obéissance, et toutes les sœurs font de même.

On descend ensuite au réfectoire, et on y donne à la sainte la place d'honneur; on lui sert une col-

lation, la même qu'aux autres pour la qualité, mais double en quantité. Cette collation, avec un réal, est toujours donnée en aumône à une femme indigente. Ni silence, ni lecture; on a même ôté la tête de mort, qui est ordinairement placée contre le mur vis-à-vis la table de la prieure : chaque carmélite a les regards attachés sur sa bienheureuse Mère, et lui adresse plusieurs fois l'expression de sa vive et respectueuse tendresse. Au sortir du réfectoire, on la conduit à la cuisine, où les sœurs du voile blanc l'attendent à genoux, pour recevoir sa bénédiction; puis à la salle de récréation, où elle apporte des billets, qui contiennent une sentence spirituelle et des avis pratiques, ou qui recommandent l'exercice d'une vertu. Chaque religieuse tire le sien au sort, et le conserve toute l'année pour le méditer. De là on se rend au chœur pour réciter les complies, et Thérèse occupe la place de la prieure; c'est elle qui préside, et quiconque entre ou sort sans la communauté, lui demande sa bénédiction; on fait de même durant le chant solennel du *Salve Regina*, auquel elle assiste en ayant à la main un cierge allumé.

Les carmes viennent le lendemain matin prendre des nouvelles de leur Mère, qu'ils savent malade, et on leur fait de sa part les mêmes pieux présents, qu'aux carmélites la veille au soir. Dans la journée elle les reçoit au parloir, où ils lui lisent tour à tour le billet qui leur est échu, et lui demandent à genoux sa bénédiction. Chaque jour elle se lève de bonne heure, assiste à tous les exercices de la communauté, et partout préside.

Mais le mal qui consumait la courageuse réformatrice, avait fait des progrès effrayants, et le 29, fête de saint Michel, au matin, quand les pères viennent s'informer de son état, on leur répond que le mal a tant augmenté durant la messe, qu'après avoir communié avec un visage resplendissant, elle a dû se mettre au lit, non dans sa cellule ordinaire d'où l'on ne peut voir l'autel, mais dans une autre qui est située à l'étage supérieur, et qui a une fenêtre munie de grille, ouvrant sur l'intérieur de la chapelle et permettant de voir le tabernacle, où réside le divin Époux des vierges. C'est aujourd'hui le chœur d'en haut près de la tribune, au bas de la nef, vis-à-vis le sanctuaire.

Bientôt les médecins jugèrent cette cellule trop froide, et le 2 octobre ils voulurent qu'on descendit la malade au rez-de-chaussée, à l'infirmerie, dans une très petite cellule qu'on ne cesse de visiter, comme si Thérèse y était encore. C'est maintenant un précieux oratoire où, depuis ce matin seulement, le regard du visiteur peut pénétrer par une étroite ouverture grillée, qui donne sur l'église presque en face de la grande porte. Ce fut là que, deux jours après, l'âme de la sainte s'envola comme une pure colombe, dans le sein de son Dieu; c'est là que ses filles viennent souvent passer quelques instants de paradis, en méditant sur sa maladie d'amour, sur ses derniers moments plus semblables à une extase qu'à une agonie, sur les prodiges qui accompagnèrent ou suivirent sa mort.

Le 3 octobre, vers cinq heures du soir, la mourante reçut le saint viatique, de la main du P. An-

toine, carme déchaussé, avec une humilité profonde et une indicible ferveur. Tous les ans à pareil jour, on orne du mieux qu'on peut la petite cellule convertie en oratoire, comme si cet acte solennel devait s'y renouveler. Les religieuses s'y réunissent, bien avant cinq heures, et contemplant en silence tout ce qui s'y fit alors, comme s'il se passait actuellement sous leurs yeux. Elles n'ont pas besoin d'y amener la statue à roulettes ; leur sainte Mère y est toujours présente, grâce à une effigie très ressemblante et très expressive, qui est étendue sur un petit lit, de même hauteur et de mêmes dimensions que sa pauvre couche d'autrefois, mais dont les couvertures et les coussins sont aujourd'hui de drap d'argent. La communauté se range tout autour et veille en priant. Ce fut vers neuf heures que Thérèse demanda l'extrême-onction, et le P. Antoine la lui administra sans retard ; elle aida les sœurs à réciter les psaumes, répondit aux litanies et aux oraisons, et répéta : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église ! »

§ II.

Le 4 octobre tous les ans.

Le 4, dans la matinée après la communion, on met en dehors, vis-à-vis de l'ouverture par où entrèrent les martyrs, qui vinrent assister la sainte d'une manière visible, un arbre garni de fleurs, en souvenir de l'arbre desséché qui refleurit au moment de son trépas ; on y place aussi beaucoup de

vases de fleurs, et plusieurs candélabres avec bougies allumées. Mais en dedans, parce que ce sont les mêmes briques et les mêmes fenêtres que votre bienheureuse Mère put toucher, tout est conservé avec respect, comme une relique qu'on orne sans la couvrir.

Le soir, à six heures et demie ou sept heures, après la collation, les sœurs se dirigent vers cet oratoire; et parmi les plus jeunes c'est à qui mettra, avant les autres, sa lumière à la fenêtre du cloître intérieur, où l'on voit bientôt aussi clair qu'en plein jour. Quand toutes sont assemblées, elles parlent de ce qui se passa durant cette nuit mémorable, en 1582, comme elles s'en souviennent, on comme Notre-Seigneur le leur fait comprendre; puis l'une d'elles s'écrie: « Maintenant les martyrs ne vont-ils pas venir? » Toutes aussitôt, avec un empressement indescriptible, se précipitent dans le cloître en chantant, en agitant des clochettes, en frappant sur de petits tambours; elles en font le tour plusieurs fois et répètent: « Les martyrs viennent, voici les martyrs! »

Cette allégresse dure jusqu'à huit heures, où se donne le signal de la prière. Elles prient alors leur héroïque fondatrice, qui des hauteurs du ciel les regarde et les écoute; elles lui présentent tous les messages dont elles sont chargées, elles lui recommandent toutes les personnes qui voudraient se trouver en ce lieu béni. On prie pour l'Église, pour le Souverain Pontife et les évêques, pour l'ordre entier du carmel, pour l'Espagne, pour les bienfaiteurs, pour les âmes dévouées à

sainte Thérèse, pour les membres des confréries ou associations formées en son honneur, pour les justes et les pécheurs, pour les mourants et les morts, en un mot pour tout l'univers.

On chante des stances, pour célébrer les derniers instants de la grande victime de la charité ; on les interrompt pour prier de nouveau en silence, ou pour se rappeler les transports et les ravissements, qui servirent d'agonie au séraphin de la terre. On revoit l'incarnat de ses joues, la joie inexprimable de son regard, son doux et continuel sourire, son âme s'élevant vers le ciel avec un cortège de vierges resplendissantes. On assiste aux prodiges, qui changèrent aussitôt les gémissements de ses filles en actions de grâces, on contemple les apparitions célestes, on respire les incomparables parfums, qui s'exhalaient de son corps et de tout ce qui l'avait touché ! On envie le bonheur et on imite l'exemple de la petite Thérésita, qui se tenait tout près et ne pouvait détacher ses regards du front rayonnant de sa tante.

Ces souvenirs et ces chants se prolongent jusqu'à ce que l'horloge sonne neuf coups, heure qui fut pour la sainte la fin de l'exil, et l'entrée dans l'éternelle patrie. Aussitôt les carmélites d'Albe semblent donner le signal aux carmélites des autres pays, toutes ensemble chantent le *Te Deum* avec toute la reconnaissance dont leur cœur est capable, et après l'antienne *Sancta mater Theresia* la supérieure dit l'oraison. Ensuite les bougies s'éteignent, les cloches sonnent les matines, et la communauté va les réciter au chœur. Après

l'examen, chaque religieuse se retire en sa cellule, excepté quelques-unes qui ont obtenu la faveur de tenir compagnie à leur Mère vénérée, de veiller auprès d'elle toute la nuit.

Voilà, ma révérende Mère, la manière dont vos sœurs passent ordinairement ici la journée du 4 octobre. Mais si touchante qu'elle soit, je crains qu'elle n'échappe pas à la critique. Certaines gens taxeront de puérité, d'enfantillage, de naïveté, cette représentation familière du dernier séjour de sainte Thérèse en ce couvent. D'autres lui reprocheront en outre l'intervention de ces dix mille martyrs, dont les seuls actes connus ne semblent pas authentiques. Je sais même que la carmélite française, qui publie sous le voile de l'anonyme l'*Histoire de sainte Thérèse*, ne dira pas un mot de sa dévotion à ces nombreux martyrs, ni de leur apparition au moment de sa mort, bien que son meilleur biographe, Ribéra, en ait parlé avantageusement. N'est-ce pas un motif de plus pour que j'espère vous être agréable, en ajoutant quelques réflexions ?

Il est bon d'éclairer les séculiers, qui ne savent ni jusqu'à quel point, ni pourquoi, on aime et on pratique dans le cloître la simplicité de la colombe. Un couvent est le vestibule du ciel ; on n'y entre et on n'y reste qu'en redevenant enfant, selon cette parole du Maître : « Si vous ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (Math., XVIII, 3). L'enfant, dit saint Jean Chrysostome, possède de très grandes vertus, la simplicité et l'humilité.

Tout ce qui se rapporte au salut, cloche sans ces deux vertus, et pour entrer au ciel on a plus besoin de simplicité et d'humilité, que de force et de prudence¹. Mais unir la simplicité à la prudence, c'est le comble de la philosophie, c'est la vie des anges. L'enfant n'a pas le ressentiment des injures, et il aborde en amis ceux qui l'ont maltraité; sa mère a beau le battre, c'est toujours elle qu'il recherche, elle qu'il préfère aux autres; si mal vêtue qu'elle soit, il a plus de plaisir à la regarder, qu'à voir une reine ornée de son diadème. Il estime les choses, moins selon la valeur que suivant l'affection; il se contente du nécessaire, ne s'afflige point du manque d'argent, et n'admire pas la beauté des corps². Tel est l'esprit religieux, tel est l'esprit du carmel, où la sainte enfance de Notre-Seigneur est spécialement honorée depuis des siècles, et fut toujours imitée.

Les médecins connaissent une maladie qui s'appelle *la folie en commun*, et qui n'est pas rare dans les assemblées délibérantes, agitées par le souffle révolutionnaire; l'un d'eux³, quoique libre-penseur et républicain, a écrit cette année même, que le conseil municipal de Paris en est atteint, en manifeste les symptômes et en éprouve les accès, quand il chasse des hôpitaux les admirables filles de saint Vincent de Paul et toutes les reli-

1. Saint Jean Chrysostome, *in Math., hom.*, 58, alias 59, n°2., Migne P. G., t. 58, p. 568.

2. *Hom.* 62, alias 63, n° 4, p. 600, 601.

3. A. Desprès, chirurgien à l'hôpital de la Charité de Paris.

gieuses. On peut dire qu'il y a de même une *enfance en commun* : un retour naturel aux amusements de l'enfance, qu'on remarque souvent parmi les soldats, aux heures de désœuvrement dans les casernes ; un retour surnaturel aux vertus de l'enfance, qu'on observe avec édification dans les communautés d'hommes et de femmes, où les âmes sont candides, les plaisirs simples, les paroles humbles, les joies innocentes, les affections pures, les cœurs sincèrement attachés aux frères ou aux sœurs, au père ou à la mère de cette grande famille spirituelle.

Or, en toute famille naturelle qui conserve religieusement le culte de ses morts, le souvenir efficace d'un père ou d'une mère ravis à ses regards et à ses embrassements, ne voyons-nous pas qu'au retour d'un douloureux anniversaire, on multiplie les prières et les sacrifices à Dieu, les aumônes aux pauvres, les visites au cimetière ? Ne savons-nous pas qu'on retire quelquefois de l'ombre, pour les remettre au jour, les objets qui avaient été à l'usage du cher défunt, de la mère bien-aimée, qu'on regarde avec plus d'attendrissement son portrait, son buste, ses photographies ? Comment donc pourrions-nous blâmer, pourquoi n'approuverions-nous pas de pauvres religieuses, qui emploient un moyen facile, efficace et peu coûteux, pour faire revivre au milieu d'elles leur fondatrice, leur Mère, en la représentant avec toute l'exactitude possible, sous une forme saisissante, telle qu'elle fut aux derniers jours de sa vie dans leur communauté ? Si la joie domine en cette

représentation, si le deuil en est écarté, c'est parce que Thérèse est une sainte canonisée, qui habite la sereine région de la lumière et de l'amour béatifiques, et qui n'est pas morte tout à fait pour ses filles, puisqu'elle les anime toujours de son esprit et les couvre de sa protection.

Quant aux dix mille martyrs dont l'apparition est si bruyamment rappelée, on n'a contre eux que des arguments négatifs, qui ne peuvent suffire pour les rejeter. Les Bollandistes contestent moins leur existence, qu'ils n'attaquent l'authenticité des seuls actes, de la seule légende que nous possédions maintenant sur leur mort ¹. Mais combien d'actes véridiques de nos saints martyrs ont disparu, quoique ces généreux chrétiens aient vraiment existé et versé leur sang pour l'Évangile? Cet Évangile authentique empêche-t-il qu'il n'y ait eu, qu'il n'y ait encore des évangiles apocryphes, qu'on a lus et réimprimés plusieurs fois? Sur l'austère et simple canevas de la vérité historique, l'imagination brode des légendes, adaptées aux goûts du temps et à la crédulité des peuples, comme on le voit par les cycles épiques des anciens, et par les cycles chevaleresques du moyen âge. Mais ces broderies, ces légendes n'en reposent pas moins sur un fond de vérité, qu'elles nous cachent trop quelquefois par des ornements de fantaisie.

Ainsi, quand même les actes primitifs des dix

1. *Acta Sanctorum*, t. 25, p. 151-162 de l'édition Palmé, 22 juin.

mille martyrs seraient à jamais perdus, quand même il serait clairement démontré qu'il ne nous reste de leur histoire qu'une légende indigne de foi, le fait et le nombre n'en seraient pas moins probables, pas moins certains, soit pour les dix mille martyrs de Nicomédie, dont le martyrologe romain n'a pas cessé de faire mention au 18 mars, soit pour les dix mille martyrs du mont Ararat, dont il continue de parler au 22 juin, dans l'édition même de Benoît XIV, malgré la critique insérée dans les *Acta Sanctorum* en 1707. L'histoire ne nous montre-t-elle pas plus d'une fois un nombre prodigieux de chrétiens, mis à mort de différentes manières, en un même pays et durant la même persécution? Ceux qui furent immolés en Perse, près du mont Ararat, reçurent en Occident, après les croisades, un culte solennel et très étendu. Leurs reliques étaient fort recherchées, et beaucoup de villes ou d'églises étaient fières d'en posséder, par exemple Prague, Vienne, Bologne, Rome, Avignon, Le Puy, Gueldre, Cologne, principalement en Espagne dont on les croyait en partie originaires, et plus spécialement Avila, patrie de sainte Thérèse.

Ne rejetez donc point, ma révérende Mère, mais admettez, comme vos sœurs d'Albe, ce que raconte le P. Ribéra dans son excellente *Vie* de votre bienheureuse réformatrice : elle gardait dans son bréviaire une liste autographe des saints, auxquels elle avait une particulière dévotion ; or cette liste comprend trente-quatre indications, et les dix mille martyrs se trouvent à la cinquième.

Une année, au jour de leur fête, ils lui apparurent, et lui annoncèrent qu'ils viendraient lui tenir compagnie, à l'heure de sa mort, et qu'ils l'aideraient à monter au même degré de gloire, où ils sont élevés dans le ciel. On les vit en effet, au moment où elle expirait, passer dans le couvent sous des formes lumineuses d'une blancheur éclatante, remplir sa cellule et se ranger autour de son lit, pour lui faire une garde d'honneur¹.

§ III.

Le 4 octobre 1882.

Mais cette année la manière de célébrer le 4 octobre, au carmel d'Albe, a dû être un peu modifiée par l'éclat extraordinaire donné à cette fête, éclat dont vos sœurs ont joui comme nous, et dont je vous parlerai, ma révérende Mère, dans mes plus prochaines lettres. Elle a dû être modifiée aussi par la grande affluence des pèlerins; car vraiment ils ne laissent guère aux carmélites la facilité de se recueillir et de prier, en dehors des offices de règle. Ils remplissent la sacristie, et vont sans cesse frapper de la main sur le tour qui est au fond, en disant : *Madre*, mère, êtes-vous ici? Dès que la religieuse chargée de ce soin fatigant, a donné signe de présence, on la questionne, on se recommande à ses prières, on lui demande à voir l'un après l'autre tous les objets précieux

¹ Ribéra, *Vida*, l. III, cap. XVI, l. IV, cap. XIII, éd. de Madrid 1863, p. 293 et 402.

conservés dans l'intérieur, comme souvenirs ou comme reliques de sainte Thérèse. Les femmes sont en nombre presque égal aux hommes, et deux carmes qui dirigent tout dans la sacristie extérieure, maintiennent l'ordre, en tâchant de satisfaire aux pieux désirs de la foule.

En Espagne, les couvents de carmélites n'ont point, en dehors de la clôture, ce qu'ils ont en France, des sœurs tourières qui répondent aux visiteurs, les accueillent ou les éloignent avec un sage discernement, et ne permettent pas que des curieux importuns empêchent les mères, ou les autres religieuses, de vaquer à leurs saints exercices dans le cloître, avec une paix profonde et une entière sécurité.

La foule se presse de même aujourd'hui à l'entrée de la maison, sous la porte cochère, dans ce vestibule ouvert à tous qui donne accès au parloir, et qui contient à l'un de ses angles, à droite en entrant, un tour pour communiquer avec l'intérieur. Ce tour est littéralement assiégé, et je n'aurais pu me frayer un passage pour m'en approcher, si la pauvre femme qui sert de domestique ou de concierge au monastère, n'eût reconnu en moi un prêtre français, et ne se fût empressée d'obtenir des assiégeants un peu d'égard pour ma nationalité. J'ai échangé quelques paroles avec la mère qui était au dedans, je me suis acquitté de toutes vos commissions, je lui ai remis les objets, les lettres, tout ce que vous avez offert pour contribuer aux frais du centenaire. Elle m'a fait ouvrir aussitôt la porte du parloir, qui est à gauche.

C'était le moment favorable, trois heures venaient de sonner. J'ai eu, sans attendre, l'honneur de m'entretenir avec la révérende Mère prieure. Le chapelain de Monseigneur et le prédicateur du matin étaient entrés avec moi, et tout s'est dit en espagnol. La vénérable mère a parlé longtemps, avec beaucoup d'amabilité, d'esprit et d'entrain. Elle voulait qu'une religieuse qui sait très bien le français, et qui habita Paris avec son frère, M. le marquis de Valero, descendit au parloir pour rendre à votre serviteur la conversation plus facile ; mais la noble sœur étant alors appliquée à un office important, l'entretien n'aura lieu qu'à ma seconde visite, si je puis revenir demain.

Ce qui vous intéresse particulièrement en mon récit, ma révérende Mère, je le devinerais si vous ne me l'aviez pas fait savoir : ce sont les différences dans les usages, d'un côté à l'autre des Pyrénées. Laissez-moi donc vous en signaler quelques-unes pour le parloir des carmélites.

Au carmel d'Albe, une grande table est au milieu du parloir, et touche presque à la grille : c'est sur cette table qu'on sert le chocolat au digne prêtre, qui est venu dire la messe par dévotion, pendant qu'une religieuse le complimente et le remercie. Point de tiroir sous la grille, comme on en voit chez vous, pour faire passer dans un sens ou dans l'autre tout ce qui est peu volumineux, une boîte, une statuette, un livre, une lettre. Les objets un peu gros passent ici par le tour, qui est à la porte d'entrée ; mais une lettre se plie, et se met au bout d'un long et mince cylindre en fer

blanc, qui s'introduit entre les barreaux de la grille de bois, et entre les mailles de la grille de fer. L'intervalle entre ces deux grilles est assez considérable, et il augmente la difficulté de s'entendre, lorsqu'une carmélite est devenue plus ou moins sourde, par l'effet de l'âge ou de l'infirmité. Alors on se sert d'une espèce de cornet acoustique, formé d'un long tube en métal : la pointe est à l'oreille de la religieuse, et le très petit pavillon aux lèvres du visiteur. Mais cela même suppose ce qui vous surprendra le plus : il n'y a ni rideau derrière la grille de fer ou la grille de bois, ni voile sur la figure de la timide et pudique recluse. Les fenêtres de la partie du parloir où elle se tient, sont fermées, le fond est obscur ; mais le visage est pleinement à découvert pour les visiteurs tant soit peu respectables, comme dans l'intérieur du couvent pour toutes les sœurs.

Puisque je termine cette lettre très tard, après que la journée est finie, je puis ajouter un mot sur ce qui a dû modifier un peu les usages des carmélites d'ici, en ce jour exact du troisième centenaire de la mort de leur sainte fondatrice. Ce n'est pas seulement la pieuse importunité des pèlerins, c'est encore, c'est surtout la solennité extraordinaire des offices, auxquels elles ont assisté en restant dans leur chœur ou derrière leurs grilles, pendant que vos pères, accourus de différents points de l'Espagne et de la France, se tenaient dans la tribune ou dans le sanctuaire. Vos sœurs ont entendu la prédication du matin, pris part à l'imposante réunion du soir, écouté comme nous

avec attendrissement l'éloquent discours du vénérable évêque, qui est leur supérieur et le chef du diocèse : combien donc leur âme a-t-elle dû éprouver une impression vive et profonde, qui aura donné pour elles à cet anniversaire un cachet particulier, et qui leur laissera un souvenir plus suave et plus durable, que le 4 octobre des années précédentes !

Depuis l'aurore jusqu'à la nuit close et avancée, les prêtres et les laïques, les religieuses et les séculiers, ont formé un magnifique concours, un admirable concert, en l'honneur de la grande réformatrice du carmel. Leurs actes, comme leurs paroles, ont été une hymne à plusieurs voix pour la glorifier sur la terre, et pour rivaliser avec les anges et les saints, qui célébraient l'anniversaire de son entrée dans le ciel. Qui dira ce qu'a ressenti le cœur de ses filles, en voyant cette fête, en entendant ces échos du paradis ? Elles seules pourraient vous en révéler les célestes émotions, les divins transports ; un pauvre homme tel que moi ne peut pas même vous en donner une idée. Mais je prie le Seigneur, qui a daigné s'appeler Jésus de Thérèse, de vous faire comprendre ce que je ne puis dire, de vous faire sentir ce que vos sœurs d'Albe ont senti, de mettre votre cœur à l'unisson de leurs cœurs, pour les saints trassaillements et les joies ineffables de la piété filiale.

Vous-même, ma révérende Mère, pendant que vos yeux parcourront ces lignes et celles qui suivront, priez pour celui qui les écrit. Demandez à

vosre bienheureuse Mère et à vosre divin Époux, que les harmonies de cette touchante solennité retentissent toujours au dedans de moi, que mon cœur n'en perde jamais ni le sentiment ni le souvenir, et que mon âme soit fidèle au conseil du Sage : Gardez tous les avantages d'un jour heureux, et ne laissez pas échapper la moindre parcelle du don que Dieu vous a fait, *non defraude-
ris a die bono, et particula boni doni non te
prætereat* (Eccli., XIV, 14).

Daignez agréer, etc...

HUITIÈME LETTRE

LA

JOURNÉE DU 4 OCTOBRE POUR LES PÈLERINS

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Tout ce que je vous ai dit sur vos sœurs et sur moi, ne suffit pas pour que vous ayez la complète description de cette belle journée, le 4 octobre 1882 à Albe de Tormès. Il faut encore que je vous dise ce qu'elle a été pour les pèlerins, venus au glorieux tombeau. J'espère vous intéresser, en vous donnant de nombreux détails : d'abord sur la statue de votre sainte Mère, et sur la façon dont ils l'ont honorée, ensuite sur la messe solennelle qu'ils ont entendue, et même sur une comparaison qui m'est venue à l'esprit, entre les honneurs dont j'étais témoin et ceux qu'on rendit autrefois à une vierge martyre ; puis je vous parlerai de ce qui a suivi la messe, c'est-à-dire du salut du saint Sacrement, et de l'ouverture de la cellule mortuaire ; enfin je vous rapporterai ce que j'ai appris dans l'après-midi.

§ I.

Le matin, Statue vénérée.

Douze heures après que la réformatrice du carmel eut rendu son âme à l'Époux des vierges, sa dépouille mortelle fut déposée sur un brancard et recouverte d'un drap d'or; on la transporta près de la porte conventuelle, et toutes ses filles en manteau blanc l'entourèrent par honneur et par piété. A dix heures, un carme, le P. Antoine, entra dans la clôture avec les pères franciscains et le clergé de la ville, pour faire la levée du corps. La noblesse et le peuple se précipitèrent sur le seuil de la porte, pour baiser les pieds, les mains et les vêtements de celle, que leur admiration saluait déjà du titre de sainte, *la santa! la santa!* En exhalant des parfums célestes, le corps vénéré passa sous la porte cochère, traversa la place, et entra solennellement dans l'église du couvent, où il allait être enterré du côté de l'évangile.

Voilà le souvenir qu'on rappelle, voilà le fait qu'on représente, chaque jour où l'on attend un grand pèlerinage. Un peu avant qu'il arrive, les révérends pères carmes qui desservent la basilique, vont processionnellement à la porte extérieure du monastère; elle est ouverte et laisse voir toutes les carmélites, rangées autour d'une grande statue de votre bienheureuse Mère. On l'apporte solennellement, en passant sur la place, dans la

nef, dans le transept, et on la met debout sur une large crédence, près de la rampe du sanctuaire du côté où se lit l'évangile. Ce spectacle semble toujours nouveau pour les habitants d'Albe, et dès que la cloche donne le signal par un tintement particulier, ils accourent pour voir encore une fois cette statue, qu'ils appellent *la santa*, sortir du couvent et entrer dans l'église.

Cette statue, c'est sainte Thérèse en docteur. La *mística doctora* est représentée avec tous les insignes du doctorat, la barrette sur la tête, le manteau bordé d'hermine sur les épaules, l'anneau au doigt. Le bras droit, un peu levé et plié, tient à la main une plume d'argent; le bras gauche, moins écarté du corps, soutient de la main un livre ouvert. Près de l'oreille droite, et soutenue en l'air par un fil métallique, une blanche colombe déploie les ailes et allonge le bec, comme pour murmurer quelque chose; elle est le symbole de l'Esprit Saint, dont la *santa escritora* recevait les inspirations. La statue est habillée, suivant un usage cher aux Espagnols. La robe et le scapulaire, sans être de couleurs voyantes, sont d'un riche et fin tissu; un petit voile noir encadre seulement la figure. Le visage est plein, les joues sont colorées, les yeux ouverts et levés vers le ciel. Aux pieds sont assis deux anges, ou enfants très petits, gracieusement vêtus et de chaque main tenant des fleurs, qu'ils semblent offrir à votre héroïque réformatrice.

Les critiques, m'a-t-on dit, ne manquent pas de remarquer que le tout est théâtral, et donne l'idée

d'une actrice qui pose ou joue un rôle, plutôt que d'une carmélite humble et mortifiée. Mais la raideur qui plaît dans le Nord, n'est pas appréciée dans le Midi, et les statues des saints ont à Rome une expression de vie et de mouvement, une pose théâtrale, dont s'éloignent beaucoup nos vieilles statues gothiques, qui représentent des saints maigres et austères, dans l'attitude calme et grave de la prière ou de la contemplation. D'ailleurs le peuple n'y regarde pas de si près, et dans ce pays il tient extrêmement à ce qu'on fasse ressortir le docteur et l'écrivain, dans une femme, dans une recluse qui est sa sainte de prédilection.

Les pèlerins l'entourent, chantent des cantiques, ou s'agenouillent devant elle pour prier. Quelques-uns s'approchent davantage pour baiser son scapulaire, ou lui faire toucher leur chapelet; d'autres, en certains moments, se tiennent debout et se tournent vers la foule, pour faire une courte exhortation à leurs voisins.

C'est plus simple et plus naturel, que ce qui se pratique à Rome, au temps de Noël, dans l'église de l'*Ara Cœli* sur le Capitole. Là, j'ai vu plusieurs fois de petits enfants, garçons ou filles, monter en chaire devant le *Sacro Bambino*, dont la naissance est représentée, avec tous les personnages de grandeur naturelle autour de sa crèche, même avec Auguste et la Sibylle, dans une chapelle qui est près de la grande porte, à gauche en entrant par la façade. Les innocents prédicateurs débitent timidement, à une troupe de parents et d'amis, d'étrangers même et de curieux, une pieuse allo-

cution, un *fervorino*, qu'ils mirent avec peine dans leur mémoire, et qui eut pour auteur un prêtre ou un religieux. Ici, la bouche parle de l'abondance du cœur, sans préparation, sans effort et sans apparat; une mère exhorte ses enfants, un fidèle ses compagnons de voyage, à mettre leur confiance en l'intercession, à suivre les exemples, à imiter les vertus de celle qui est à leurs yeux la sainte par excellence, Thérèse de Jésus.

Les pèlerinages se sont succédés ce matin, et il en est arrivé trois ensemble un peu avant dix heures. Les croix et les bannières allaient en avant, les prêtres et les lévites suivaient en habit de chœur, les fidèles faisaient retentir les airs de chants sacrés, et parfois les musiciens les accompagnaient avec leurs instruments. Quelques religieux les attendaient à la porte de la basilique, pour les recevoir avec honneur et les introduire auprès de votre grande réformatrice, la puissante patronne des Espagnes.

Afin de lui plaire, afin d'en obtenir plus sûrement les grâces qu'ils viennent solliciter, les pèlerins sont restés à jeun, ont fait souvent une longue route à pied, quelquefois même ont marché toute la nuit; néanmoins ils veulent tous communier à une messe tardive, pour avoir le temps de s'y mieux préparer par une sincère confession. J'ai été très édifié de les voir se mettre à genoux, partout où ils rencontraient un carme, qui voulût les entendre et pût les absoudre, les femmes au confessionnal, les hommes dans tous les coins de l'église et de la sacristie, soit chez les sœurs, soit

chez les pères. De tels pèlerinages sont de vraies missions, qui remettent les tièdes en ferveur, et ramènent les pécheurs au devoir. Aussi ai-je appris avec une très grande joie qu'il est venu ici, depuis que l'année du centenaire est ouverte, plusieurs pèlerinages chaque semaine, quelques-uns de fort loin et très nombreux.

§ II.

A dix heures, messe solennelle.

A dix heures a commencé la grand'messe, devant le très saint Sacrement exposé ; un des curés venus avec les pèlerins a célébré solennellement ; deux autres ecclésiastiques, accourus avec lui pour honorer sainte Thérèse, ont fait diacre et sous-diacre. Des chantres à la voix plus forte que douce, et quelques musiciens groupés autour de l'harmonium, à la tribune, interprétaient et développaient, par leurs chants ou leurs accords, les sentiments dont nos âmes étaient animées. Mgr l'évêque de Salamanque, arrivé la veille, assistait à l'office dans le *presbiterio* ou sanctuaire, contre la grille du chœur des religieuses, et il a fait mettre tout près de lui à sa gauche... qui !... Devinez, ma révérende Mère, si vous le pouvez !... le moindre de tous les assistants, celui dont la petitesse même prouvait que le sage prélat voulait honorer en lui, non sa personne, mais sa patrie, la France, avec ses infatigables missionnaires et ses deux mille carmélites.

Durant toute la messe et la prédication, les fidèles se tiennent debout ou à genoux. La plupart des églises de la péninsule, surtout dans les couvents, n'ont ni bancs ni chaises au milieu de la nef, comme il y en a chez nous. A peine voit-on quelque siège ou banc grossier, le long d'un mur ou devant un confessionnal. Il faut ajouter le manque d'appuis à la chaleur du climat, pour avoir la cause de l'agitation plus grande qui se manifeste dans l'assistance. On penche un peu, tantôt à droite, tantôt à gauche, on veut avancer ou reculer, défendre sa place ou prendre celle d'un autre. Loin d'avoir cette espèce d'impassible immobilité, qui est fréquente dans les pays du Nord, la foule ondule ou s'agite parfois, comme les épis dans un champ s'inclinent ou se redressent, comme les vagues de la mer avancent ou reculent, en obéissant aux souffles du ciel.

Après l'évangile, le sermon a été donné par don Antonio Gonzalez Andrès, curé d'Yécla, docteur en théologie et en droit canonique, qui a parlé vingt-cinq minutes avec élégance et chaleur sur cette vérité : *Las grandezas humanas todas terminan con la muerte; solo la virtud traspasa mas allá del sepulcro*, les grandeurs humaines finissent toutes à la mort, seule la vertu va au delà du tombeau. Comme il loge avec moi, je l'ai prié de me permettre de copier son discours; il m'a promis d'en faire lui-même une copie, et de l'envoyer directement à celle de vos filles qui sait le mieux l'espagnol, afin que vous en ayez bientôt une traduction fidèle. Je lui ai donné l'adresse exacte,

en français, pour qu'il n'ait qu'à la transcrire ; car il ne sait pas un mot de notre langue. Mais le fera-t-il ? Hélas ! que de fois une promesse, comme la justice, s'arrête à la frontière ! Rarement elle la franchit, pour porter aux étrangers ce qu'elle leur fit espérer.

A la fin du sermon, vers onze heures, sont arrivés à Albe, et aussitôt entrés dans l'église des carmélites, deux des membres les plus distingués du clergé de Paris, vraiment dignes de représenter la France : M. Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine, et M. Rivié, curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Ils ont dit la messe aux petits autels, en sorte que nous avons trois messes à la fois, et qu'elles ont fini presque en même temps.

Votre bienheureuse Mère, qui aima toujours les âmes simples et droites, devait se plaire au milieu de cette pieuse assemblée, où l'on ne voyait que des visages francs et ouverts, où l'on ne rencontrait que des regards respectueux et limpides, dont l'éclair semblait un rayon d'innocence et de joie. Elle était présente, non seulement par ses reliques qui nous réunissaient, mais encore par son esprit qui se communiquait à nous. Il nous aidait à comprendre le sens, et à profiter des grâces, de cette grande action et de cette grande prière catholique, qu'on nomme la messe ; il nous rendait plus assidus et plus dociles aux leçons données sur l'autel, par l'adorable Maître et victime qui y tient école de sacrifice ; il nous préparait à souffrir avec plus de courage et de patience tous les maux de cette vie ; il nous pressait d'oublier un moment le corps de

l'épouse virginale, pour prodiguer tous nos hommages au corps du divin Époux, qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes et de converser avec les simples.

On ne saurait trop le redire, la dévotion à Thérèse de Jésus n'a rien de féminin : elle est virile, elle soutient la force et accroît l'énergie des cœurs, dans lesquels un cœur séraphique semble se mettre, pour battre et palpiter encore d'amour et de générosité envers le Dieu du tabernacle. Durant tout l'office, le séraphin du carmel planait avec ses ailes de feu sur les assistants, et faisait entendre à tous une voix intérieure, qui répétait ce qu'il avait dit au célèbre père Gratien en deux apparitions : « Si quelque chose pouvait me ramener ici-bas, ce serait le désir de souffrir plus que je n'ai souffert.... Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, nous ne devons faire qu'un en pureté et en amour : nous dans la patrie en contemplant l'essence divine, vous dans l'exil en adorant le très saint Sacrement ; nous en jouissant, vous en souffrant. C'est en cela que nous différons, mais plus vous souffrirez en ce monde, plus vous jouirez dans l'autre¹. » Ah ! combien, combien nos bons anges ont-ils pu voir de généreux désirs, de fermes résolutions, d'actes sublimes des vertus chrétiennes, germer, croître et s'épanouir dans nos âmes attentives au sacrifice, sous la double influence des souvenirs de l'ardent

1. Ribéra, *Vida*, l. V, cap. iv. — *Histoire de sainte Thérèse*, ch. xxxii, t. II, p. 438.

séraphin et du sang de l'Agneau sans tache, comme les fleurs au printemps sous une tiède ondée et un chaud rayon de soleil, pour embaumer maintenant l'Église qui combat, et embellir plus tard l'Église qui triomphe !

Les heureux effets produits dans nos cœurs par l'assistance à la messe, devant le corps d'une vierge dont la mort fut un martyr d'amour, me rappelaient ce que les saints Pères nous ont dit du bien, opéré dans l'âme des premiers chrétiens, par leur assemblée auprès du tombeau d'un martyr, au jour anniversaire de son sanglant supplice. L'étude des Pères est, pour le prêtre, d'une importance extrême et d'une utilité quotidienne. Les passages qu'il a pu lire, apprendre ou citer, lui reviennent à la mémoire en temps opportun, avec une grande facilité, avec un étonnant à-propos, qu'il doit aux inspirations de son ange gardien, chaque fois que l'application qu'il en fait, peut produire un peu plus de lumière dans les intelligences, un peu plus de feu dans les cœurs, un peu plus d'élévation dans les pensées et les sentiments. Je me suis souvenu de plusieurs textes, que j'avais souvent cités pour montrer que l'eucharistie donne à tous les saints en général, aux martyrs en particulier, la force dans le désir, la joie dans la souffrance, l'honneur dans le repos.

§ III.

*Sainte Thérèse et sainte Eulalie.
Honneurs comparés.*

L'hymne dont l'application m'a paru plus saisissante, nous reporte au IV^e siècle, et nous vient d'un compatriote de votre illustre fondatrice, célébrant une de ses compatriotes : elle est du poète Prudence qui naquit en Espagne, et qui chanta sainte Eulalie, jeune vierge et martyre, dont le berceau et le tombeau sont à Mérida, au midi d'Albe et de Salamanque, sur la Guadiana¹. Puisse cette application, ce parallèle, ma révérende Mère, vous faire admirer et honorer encore plus l'héroïque sainte, dont vous avez le bonheur d'être la fille ! Puissent de courtes citations vous sembler d'autant moins fastidieuses, qu'autour de vous on sait mieux le latin !

Germine nobilis Eulalia,
Mortis et indole nobilior...

Noble par sa naissance comme Eulalie, Thérèse n'est-elle pas aussi plus noble encore par le caractère de sa mort ? Toutes deux se sont enfuies secrètement de la maison maternelle, pour courir après le martyre, toutes deux doivent la mort à leur amour de Dieu. L'Église romaine chante ce martyre de désir et ce martyre effectif, dans

1. Prudence, *Peristephanon*, hymn. III, Migne P. L. t. 60, p. 340-357.

l'hymne de vêpres et de laudes, au jour où elle fête la vierge qui naquit à Avila et mourut à Albe : Tu tomberas, lui dit-elle, tu tomberas frappée et blessée par le trait de l'amour divin, ô victime de la charité, *o caritatis victima!* Qu'il est doux d'appliquer ces fortes expressions à l'admirable réformatrice du carmel, en présence de celui qui les mérite le mieux, du Sauveur du monde qui est la grande victime de la charité, dans le sacrement où le glaive de la parole le frappe et l'im-mole, par amour pour son Père et pour nous !

Elle-même n'avoua-t-elle pas ce martyre à la prieure de Véas, dès le lendemain de sa mort ? Et l'histoire n'atteste-t-elle pas que, si les fatigues et les accidents purent avancer le terme de ses jours, le couteau qui en trancha le fil, fut l'impétuosité de son amour pour Dieu ? Durant les quatorze dernières heures de sa vie, heures d'extases et de transports, elle s'embrasa tellement d'amour par les choses qu'elle voyait, par la joie de ce qu'elle espérait, que ne pouvant plus résister elle expira consumée par les flammes divines de la charité¹. Longtemps auparavant, elle aurait pu dire comme l'héroïque martyre de Mérida : « On vous écrit sur moi, Seigneur, et que j'aime à lire vos victoires gravées sur mon corps ! O Christ, mon sang trace votre saint nom en lettres de pourpre... » Oui, la victoire et le nom de Jésus furent gravés sur le corps de Thérèse, par ses austerités et ses macérations, sur son cœur par le

1. *Histoire de sainte Thérèse*, t. II, ch. 32, p. 433, note 2.

dard du séraphin, autant que sur la chair d'Eulalie par le fer des bourreaux.

Au moment même de la mort, que vit-on pour l'une comme pour l'autre? On vit une colombe plus blanche que la neige sortir de la bouche et s'envoler vers le ciel. C'était l'esprit d'Eulalie, dit le poète, *spiritus hic erat Eulaliæ*; c'était l'esprit de Thérèse, dit l'Église dans la préface que le prêtre chante en cette messe solennelle, *spiritus ejus columbæ specie egredi visus*. Cette colombe symbolique fut assez souvent remarquée à la mort des bienheureux; on le voit pour les saints Potit, Félix de Trèves, Vitus, Modeste, Blaise, Amâtre, pour les saintes Réparate, Dévote, Cressence, Olive, Scholastique, et pour beaucoup d'autres. Qui la vit sortir de la bouche d'Eulalie? Un soldat et un licteur. Qui la vit sortir de la bouche de Thérèse? Une de ses filles. Où allait cette âme agile, candide, innocente? Elle traversait les airs, pour entrer triomphante dans les temples de l'empyrée. Ici encore l'expression employée est à peu près la même. Le poète dit : *Templaque celsa petit*; le bréviaire dit : *Ad sacra templa spiritus se transtulit*.

Pour moi, il n'est pas douteux que l'auteur de l'hymne des matines, ne se soit inspiré des vers de Prudence. Or, les premiers mots de cette hymne désignent le 4 octobre mieux que le 15 : *Hæc est dies quæ candidæ instar columbæ.....* N'est-ce pas aujourd'hui, et non le 15, que nous célébrons ici le véritable anniversaire du jour fortuné, où l'âme de Thérèse prit son essor, comme

une blanche colombe, vers les temples sacrés du ciel, vers ce paradis que le prince des poètes chrétiens, Dante, définit un admirable et angélique temple, dont les seuls confins sont l'amour et la lumière ?

In questo miro ed angelico templo
Che solo amore e luce ha per confine ¹

Et quel est ce temple, si ce n'est Dieu même, selon cette parole de saint Jean : « Je n'ai point vu de temple dans la cité céleste, parce que le Seigneur Dieu tout puissant en est le temple (Apoc., XXI, 22)? »

Quand au temple matériel d'Albe, où se conservent le corps et le cœur de Thérèse, n'a-t-il pas plusieurs traits de ressemblance avec le temple de Mérida, où reposaient les ossements d'Eulalie ? Il brille comme lui par l'éclat du marbre, *marmore perspicuo* ; il attire comme lui l'étranger et l'indigène, *peregrinus et indigena* : le pèlerin qui vient de loin et le fidèle qui habite tout près, aiment à y vénérer les saintes reliques.

Pour sainte Eulalie, comme pour d'autres martyrs, par exemple saint Pierre et saint Paul à Rome, dans la basilique du Vatican, l'autel s'élève sur ses restes mortels, ses ossements reposent sous les pieds du Dieu de nos tabernacles,

Ossibus altar et impositum,
Illa Dei sita sub pedibus.

1. Dante, *Paradis*, ch. 28, vers 53, 54.

Pour sainte Thérèse, comme pour d'autres fondateurs, par exemple pour saint François de Sales et sainte Chantal, à la Visitation d'Annecy, l'autel est en avant du corps et un peu plus bas. Mais le rapprochement physique existe toujours, et l'effet moral est le même : c'est le plus grand honneur ici-bas pour les saints et les saintes.

Prudence a parlé longuement de cet effet, de cet honneur, en célébrant saint Hippolyte¹. L'autel est tout à la fois, dit-il, pour le martyr un tombeau qui garde ses ossements, dans l'attente du juge éternel, et pour nous une table qui nous donne le sacrement, *sacramenti donatrix mensa*, qui nourrit nos âmes d'un mets divin... Dans tous les siècles, pour mieux honorer les saints, n'est-on pas venu communier saintement sur leurs tombeaux ? Le plus grand honneur fait ici à la bienheureuse fondatrice de cet illustre carmel, ne vient pas des chants sacrés qui de la tribune montent vers le ciel, ni des paroles éloquentes qui de la chaire descendent sur l'auditoire : il vient de toutes les saintes messes dites par les prêtres sur cet autel, ou dans cette église, près de son corps ; il vient de toutes les communions ferventes faites, à cette table donatrice du sacrement, par les nombreux fidèles qui s'efforcent d'imiter les dispositions de son cœur, ce matin et durant toute l'année du centenaire. Sur l'autel comme à la sainte table, n'est-ce pas Jésus lui-même qui abaisse la hauteur des cieus et redescend sur la terre, pour renou-

1. Hymnus xi, p. 548-556, vers 170-244.

veler son sacrifice en mémoire de son humble servante, pour s'offrir à Dieu et se donner aux hommes par honneur pour elle? Où trouver un hommage plus glorieux aux saints, et plus utile au monde?

Ce que le poète dit ensuite, s'applique avec une rigoureuse exactitude à la basilique où se chantait la messe. Nobles et plébéiens, grands et petits, avec leurs femmes et leurs enfants, se précipitent à l'envi dans ce riche et beau sanctuaire, qui ne peut plus contenir la foule accourue, pour célébrer l'anniversaire d'une mort précieuse devant le Seigneur. Qu'y font-ils? Ils viennent dès le matin, ils entrent et sortent jusqu'au coucher du soleil, pour saluer Thérèse et adorer Jésus. Ils arrosent leurs joues de pleurs, *fletibus ora rigant*, ils se repentent ou se réjouissent, ils se lient par des vœux ou de saintes promesses.

Mira loci pietas, et prompta precantibus ara
Spes hominum placida prosperitate juvat.

O merveilleuse piété du lieu! Comme il ranime ou entretient la piété dans les âmes! O prompte efficacité de l'autel! Comme il aide les hommes à relever leurs espérances! Comme il donne à ceux qui prient un tranquille bonheur! Et que demande l'Espagne? Que le Christ tout-puissant exauce les prières faites au ciel, pour son peuple, par sa sainte patronne, la réformatrice du carmel. Que demandent les pasteurs des âmes? Que leur bercail soit toujours plein, que le loup en soit exclu, que jamais un agneau n'en soit dérobé.

Que demandent les simples fidèles? Chacun redit tout bas à l'héroïque carmélite, qu'il sait être toujours vigilante, toujours pleine de sollicitude pour lui, ce que le poète disait en finissant à un zélé pontife de son pays et de son temps : Souffrant du corps et de l'esprit, que de fois j'ai prié, que de fois j'ai obtenu ce que je demandais! Ah! si je m'écarte encore du troupeau, si je m'attarde sur les gazons et les fleurs, c'est-à-dire au milieu des plaisirs ou des intérêts de ce monde, ramenez au bercaïl la brebis égarée ou malade,

Sic me gramineo remanentem denique campo
Sedulus ægrotam pastor ovem referas.

Ne croyez pas, ma révérende Mère, qu'il m'ait fallu beaucoup de temps, pour saisir tous ces rapports entre les pèlerinages d'autrefois et le pèlerinage d'aujourd'hui. Il m'en a fallu bien moins, comme je vous l'ai dit précédemment, que pour vous les exposer ou vous les écrire. Quelques instants ont suffi parce que, dans ces pieuses et solennelles réunions, l'âme se sent électrisée par la foi, l'espérance et la charité : de tous les éléments divers un instant rapprochés s'échappe une vertu mystérieuse, qu'on peut comparer à l'électricité pour la force, la lumière et la rapidité qu'elle donne à l'esprit. La pensée devient prompte comme l'éclair, elle parcourt en un clin d'œil tout le champ de nos études, fait briller les souvenirs qui semblaient les plus obscurs dans notre mémoire, et fixe notre attention sur des faits, des analogies, des coïncidences, que nous n'aurions

pas remarqués en tout autre lieu ni en tout autre moment.

La place même que j'occupais, me rendait plus apte à recevoir et à retenir cette électricité des cœurs. Placé entre le corps de sainte Thérèse et le savant évêque de Salamanque, qui se penchait quelquefois vers moi pour me dire un mot, j'avais derrière moi les carmélites dont j'entendais les prières et tous les mouvements, j'avais devant moi, si près de moi que ma main aurait pu le toucher, l'autel, l'angle ou côté de l'évangile, *cornu evangelii*. Ne vous étonnez donc pas que, durant la messe, le présent m'ait rappelé le passé, que tous deux se soient unis, comme les anneaux d'une chaîne, pour rattacher plus fortement l'âme du pauvre pèlerin à ce divin Sauveur, qui est le centre de la durée, puisqu'il était hier, puisqu'il est aujourd'hui, puisqu'il sera dans tous les siècles, *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (Hebr., XIII, 8).

§ IV.

L'exposition du saint Sacrement.

L'ouverture de la cellule mortuaire.

Le saint Sacrement est aussi, ma très révérende Mère, le centre de la durée, lors même qu'il est réduit à une mince parcelle d'hostie consacrée, à un point presque imperceptible; car alors encore il est Jésus-Christ tout entier, le

Verbe abrégé, le mémorial des merveilles de Dieu, le résumé de tout le christianisme doctrinal et pratique. La fin de l'office, l'espèce de salut qui a suivi la messe, m'aidait à embrasser cette immensité, à remonter le cours des âges, à revenir en arrière de plusieurs siècles, à dilater dans le présent mon esprit et mon cœur.

Appliquer toutes les facultés de notre esprit, diriger toutes les affections de notre cœur sur cet adorable mystère, comme firent les docteurs et les saints, comme font les religieux et les prêtres, ce n'est pas rétrécir, mais agrandir nos facultés; ce n'est pas restreindre, mais élargir nos affections. Souvent, au moral comme au physique, la réaction est égale à l'action : plus l'âme se recueille, plus elle peut se répandre ; plus elle s'est concentrée en Dieu, plus elle s'étend vers l'humanité. De là vient qu'elle n'enserme jamais mieux tout l'univers, les morts comme les vivants, dans les bras de sa pensée et de son amour, qu'en repliant plus fortement cet amour et cette pensée sur le Sauveur du monde, dans une fervente communion. C'est le moment des ravissements sublimes, c'est l'heure des vastes conceptions, c'est l'origine des grandes œuvres de charité, c'est la date de la première inspiration des ordres monastiques et militants.

Non seulement Jésus-Hostie nous empêche d'être étroits, nous donne l'universalité de l'esprit et la catholicité du cœur ; mais encore il empêche l'Église de vieillir, il en lave les taches, il en efface les rides, il la couvre du reflet de sa beauté tou-

jours ancienne et toujours nouvelle. Lors même qu'il est planté depuis plusieurs siècles, un arbre vigoureux conserve, grâce à son principe d'identité, la même forme à ses feuilles, les mêmes nuances à ses fleurs, le même goût à ses fruits. Ainsi l'arbre majestueux de l'Église tant de fois séculaire, par la vertu de son principe d'identité, qui est Jésus-Christ lui-même dans son sacrement et dans son vicaire, garde le même culte, administre les mêmes sacrements, produit les mêmes fruits de sainteté. C'est l'arbre de vie que décrit l'Apocalypse, l'arbre dont les racines sont arrosées par le fleuve d'eau vive, par le courant de grâces, qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau, *procedentem de sede Dei et Agni* (Apoc., XXII, 1), qui jaillit de l'autel, du tabernacle, du Cœur eucharistique de l'Agneau de Dieu.

Pour une sorte de salut, qui a suivi immédiatement la messe, les choses n'ont point été faites ici ce matin, de la manière dont elles se font chez nous en France, au salut qui suit l'office du soir, mais à peu près comme elles se passaient autrefois presque partout. Car si l'adoration de l'hostie consacrée, grande ou petite, est aussi ancienne que l'institution même de l'eucharistie, si elle remonte à la dernière cène, au Cénacle, l'usage de placer une grande hostie au-dessus du tabernacle, pour l'exposer aux hommages des fidèles, ne s'est introduit qu'après l'établissement de la Fête-Dieu, au XIII^e ou XIV^e siècle.

Cette exposition, au temps de sainte Thérèse, n'était pas encore suivie de la bénédiction donnée

en faisant le signe de la croix, vers les fidèles, avec l'ostensoir ou le ciboire. Pour la terminer, le prêtre renfermait le saint Sacrement dans le tabernacle, sans dire une parole; puis l'évêque montait à l'autel, et donnait sa bénédiction, en chantant : *Benedicat vos Deus...* Il faisait comme à présent trois légers signes de croix, en nommant et invoquant les trois personnes divines.

L'exposition a bien eu lieu ce matin durant toute la messe, elle avait commencé un peu avant, elle a fini un instant après; mais si longue qu'elle ait été, les adorateurs n'ont pas vu le saint Sacrement, la divine hostie : elle est restée cachée par un rond en étoffe brodée, qui est suspendu devant l'ostensoir par un cordon attaché plus haut. Après le dernier évangile, le célébrant redescend au pied de l'autel, ayant à ses côtés le diacre et le sous-diacre, et tous trois recommencent l'introït : Ils s'agenouillent, pendant que le chœur ou la tribune chante un motet et le *Tantum ergo*. Le chant fini, on se lève et on s'en va. Quand tout le monde est sorti, un prêtre en surplis et en étole monte à l'autel, descend l'ostensoir, en retire l'hostie et la remet dans le tabernacle.

En d'autres églises, tout se fait plus simplement encore, parce que le tabernacle est surmonté d'un tour, espèce d'armoire ronde tournant sur un pivot, plus élégante et plus ornée que celle qui se voit à l'entrée des couvents. L'hostie s'y conserve dans l'ostensoir : selon le sens du mouvement giratoire imprimé par le prêtre, l'exposition commence ou finit. Ce tour n'est pas par-

ticulier à l'Espagne, je l'ai vu ailleurs en plus d'une contrée.

Aussitôt après le *Tantum ergo*, en se dirigeant vers la grande porte pour sortir, Monseigneur s'est arrêté, avec son cortège, devant la cellule où la sainte réformatrice du carmel mourut à pareil jour. Sur le mur peu épais qui est du côté de l'église, et dans l'enfoncement cintré qui contient le tombeau de la sœur, du beau-frère et du neveu de Thérèse, on vient de percer une étroite ouverture et de poser une mince grille, dont les carmélites n'ont qu'à ouvrir le volet intérieur, pour que les séculiers et les religieux explorent d'un regard avide tout cet oratoire, pour qu'ils satisfassent leur pieuse curiosité, et contemplent la séraphique Mère étendue sur sa couche funèbre.

Son Excellence a voulu de nouveau honorer la France, être accompagnée d'un de ses enfants ; mais n'ayant pas encore vu ceux qui n'étaient arrivés qu'à onze heures, elle s'est contentée, faute de mieux, d'un bout de français, d'un francillon, comme on dit dans le pays de Liège. Elle l'a mis à sa droite, et lui a procuré ainsi le bonheur d'être un des premiers à jouir de cet édifiant spectacle. Inutile, ma révérende Mère, de chercher à savoir quelle a été son impression personnelle ; il peut faire mieux que de vous la dire, il peut vous communiquer l'impression du plus digne de tous les français présents ici, reproduire les termes mêmes dont ce noble et saint prêtre s'est servi pour l'exprimer :

« Le petit volet fermant l'étroite baie fut ouvert

par ordre de Monseigneur et, pour la première fois, l'œil put pénétrer en ce bienheureux sanctuaire ; la sainte y est représentée couchée, semblant endormie en son doux et dernier sommeil ; la lumière disposée avec soin éclaire surtout son pieux visage, laissant le reste en une demi-obscurité pleine de recueillement et de mystère. On aperçoit la petite fenêtre qui, près de l'endroit où reposait sa tête, donne sur le cloître du monastère ; devant elle, à l'extérieur, était cet arbre qui, d'après la tradition, se couvrit subitement de fleurs lorsque la sainte expira. Il semble que l'on respire par cette chère ouverture, toute une atmosphère de grâce, de liberté, de séparation de ce qui passe, d'union déjà aux choses éternelles. »

§ V.

L'après-midi, visite à l'évêque.

Dans l'après-midi aucun exercice commun n'a réuni les pèlerins à la basilique : ni vêpres, ni bénédiction, pas même un de ces saluts qui nous viennent des contrées méridionales, où ils sont assez fréquents et se donnent d'ordinaire à la tombée de la nuit. On y déploie un grand luxe de flambeaux, on y chante des psaumes, des motets, des cantiques, avec accompagnement de musique. Il en sera donné en beaucoup d'églises pour le centenaire ; mais à Albe aujourd'hui la pieuse réunion a été retardée jusqu'au soir, afin de

nous procurer le bonheur de célébrer tous ensemble Jésus et Thérèse, à l'heure et au lieu mêmes où l'âme séraphique se détacha de la terre, pour aller s'unir à son divin Époux. J'ai donc pu écrire tranquillement plusieurs heures de suite, et pour reposer un peu ma main, je suis allé au parloir et à l'église de *las madres*.

J'ai vu arriver un très nombreux pèlerinage, celui de Ledesma, qui restera jusqu'à demain après la messe solennelle. J'ai vu aussi les deux lampes apportées de Paris ce matin : on les avait déjà suspendues aux deux côtés de l'autel principal. Elles ne sont pas très grandes, mais bien travaillées, et font un bel effet. L'une est placée du côté de l'épître, tout près du cœur de sainte Thérèse : elle a été offerte par les carmélites de Paris ; l'autre est placée du côté de l'évangile, tout près du *comulgatorio*, ou lieu de communion pour les sœurs : elle a été offerte par deux curés de Paris, unis par une étroite et vieille amitié, les curés de Sainte-Madeleine et de Saint-Augustin, MM. Le Rebours et Taillandier. L'inscription qu'elles portent n'est pas une attestation vaniteuse : Donnée par... ; c'est une invocation modeste et chrétienne : Sainte Thérèse, priez pour...

Je suis vite revenu à mon travail, que j'ai interrompu encore avant sept heures, pour faire une visite à Mgr l'évêque de Salamanque, chez les révérends pères carmes, où Son Excellence occupe une petite et pauvre cellule de religieux. Elle m'a retenu assez longtemps, et n'a pas voulu me laisser partir quand M. Le Rebours est entré, puis deux

laïques espagnols très dévoués au carmel et à son illustre réformatrice.

Le prélat leur a répété ce qu'il m'avait déjà dit avec plus de développements : sainte Thérèse est le plus grand apôtre de son diocèse, celui qui convertit et fait se confesser le plus d'âmes. Albe est le foyer d'où son action sanctifiante rayonne au loin, en tout temps, mais particulièrement durant cette année du centenaire, qui est une année de sanctification pour tout le diocèse de Salamanque, et même pour les diocèses voisins. Ses bienfaits ont accru son influence. Ce pays est riche, mais c'est le blé, et non la vigne, qui en fait la richesse. Or, au mois de mai dernier, la sécheresse faisait craindre pour les moissons ; les cultivateurs prièrent publiquement la puissante patronne de l'Espagne, pour obtenir du ciel une pluie qui fécondât leurs champs : ils furent si bien exaucés, que jamais peut-être on ne vit une récolte plus abondante. Les populations se montrent pleines de reconnaissance envers leur bienfaitrice, et le prouvent en accourant à son tombeau, pour se confesser et communier, pour lui faire agréer leurs hommages par un redoublement de ferveur.

Son Excellence nous a dit ensuite que Mgr l'évêque de Badajoz possède l'exemplaire de *la Vie de sainte Thérèse*, par Ribéra, sur lequel le P. Gratien écrit ses observations, et qu'il lui permet d'en faire tirer une copie exacte par un homme de confiance, soit à Badajoz, soit à Salamanque. M. le curé de la Madeleine l'a priée de profiter le plus tôt possible de cette permission inattendue, de

crainte qu'il ne survienne quelque obstacle, ou qu'elle ne soit retirée.

Il nous a assuré qu'on avait tort de croire que Mgr Dupanloup eût fait un travail personnel, sur la réformatrice des carmes et des carmélites ; non, son historien, qui fut son grand vicaire et son confident, M. Lagrange, lui avait affirmé tout dernièrement que c'est une erreur. Le manuscrit envoyé à Salamanque pour le concours littéraire, n'est pas du célèbre évêque d'Orléans, mais d'une dame française qu'il affectionnait et dirigeait depuis l'enfance, M^{me} la comtesse d'Estienne ; Mgr Dupanloup a seulement revu et corrigé un peu les premiers chapitres.

Les laïques ont parlé de leurs espérances, pour l'avenir d'Albe et du pèlerinage : le chemin de fer qui doit relier Lisbonne à Paris, sans passer par Madrid, est en construction, viendra bientôt rejoindre à Salamanque la ligne déjà exploitée, et sans doute passera tout près d'Albe ; cette proximité rendra faciles l'établissement d'un télégraphe, et l'arrivée de nombreux pèlerins, venant de tous les points de la péninsule, ou de toutes les contrées de l'Europe.

L'un de ces messieurs est de Peñaranda, autrefois pauvre et petit village, qu'on accuse d'avoir tué la sainte, parce qu'elle n'y put trouver la nourriture dont elle avait besoin ; il nous a dit comment elle s'est vengée. Elle a augmenté la population et lui a donné la richesse ; elle a répandu les bénédictions de la terre et du ciel, sur le lieu où elle ressentit les premières atteintes de la mort ;

elle y a même fait établir un monastère de ses filles, qui perpétuent le souvenir de ses vertus, l'efficacité de ses exemples et de sa protection. Aussi combien les habitants l'aiment et l'honorent! Comme ils s'empressent de grossir la foule, qui accourt à son tombeau pour son centenaire!

Quant à votre humble serviteur, ma révérende Mère, ne demandez pas quelle note il mêlait à ce concert; il ne s'exposait point à en troubler l'harmonie, et se bornait au rôle qui lui convient le mieux, au rôle de muet. Mais s'il ne parlait pas, il écoutait avidement : ses oreilles laissaient arriver jusqu'à son cœur tout ce qui pouvait servir à son édification et à la vôtre, et il se promettait d'en retenir le plus qu'il pourrait, pour vous le transmettre.

C'est ainsi que j'ai remarqué avec joie que Son Excellence, au cours de la conversation, a donné au vénérable supérieur des carmélites de Paris un titre qui leur fera plaisir, comme à vous, comme à moi. Elle l'a qualifié de *thérésien*, *grand thérésien*. Ce glorieux qualificatif est certainement bien mérité, par le zèle et la générosité de M. Le Rebours, pour tout ce qui peut contribuer à l'honneur de sainte Thérèse. Il a avoué qu'il lui doit beaucoup, et qu'il l'aime comme sa mère. Pour le croire, il suffit de le voir chez lui : on juge de la place qu'elle occupe dans son cœur, dans sa piété reconnaissante et dans son dévouement actif, par celle qu'il lui donne en sa demeure, sur son prie-Dieu et dans sa bibliothèque.

Cette partie de la conversation me faisait dire

en moi-même : Combien je voudrais que tous les prêtres fussent thérésiens ! Que je serais heureux d'en augmenter le nombre en France ! Qu'est-ce en effet qu'un thérésien ? C'est un dévot à sainte Thérèse sans doute, mais un dévot qui ne se contente pas de l'honorer et de l'invoquer, un dévot qui de plus l'imite et lui ressemble : je ne dis pas par l'extérieur, ce qui n'est possible complètement qu'aux carmélites et aux carmes ; je dis par l'intérieur, par l'esprit. Or, le prêtre qui a l'esprit de la sainte réformatrice du carmel, fait tout d'abord grand cas de la vie contemplative, se montre assidu à l'oraison et puise, dans ses communications intimes avec Notre-Seigneur, la force de faire et de souffrir des choses difficiles : *agere et pati fortia theresianum est*, plus encore que *romanum*, l'héroïsme dans l'action et la souffrance est plus thérésien que romain. Ensuite, le prêtre rempli de cet esprit ne cherche pas ce qui est à lui, mais ce qui est à Jésus-Christ : il ne considère pas dans les propositions qui lui sont faites, dans les places ou les honneurs qui lui sont offerts, ce qu'il lui en reviendra d'avantages personnels ; il considère uniquement l'intérêt de Dieu et de l'Église, le bien des âmes qu'il pourra gagner à l'Évangile, ramener aux préceptes ou conduire aux conseils. Sous ce double rapport et sous plusieurs autres, je crois qu'il est peu de saintes, dont l'étude puisse être aussi profitable au clergé, que l'étude de sainte Thérèse de Jésus.

Son esprit n'est pas moins prudent et pratique dans ses lettres, que transcendant et mystique

dans ses livres. Autant il nous semble habile, sagace et fin, dans le discernement des phénomènes surnaturels, autant il nous paraît judicieux, droit et modéré dans le choix des sujets, dans le règlement des austérités, dans la conduite des affaires. Combien n'importe-t-il pas au prêtre d'unir en soi ces mêmes qualités, d'être aussi sensé que pieux, pour n'être jamais ni dupe ni complice d'une mysticité fallacieuse, pour ne donner sa confiance qu'aux personnes d'un jugement sain et d'une vertu solide, pour se préserver des fréquentations, des entreprises et des intrigues, qui pourraient compromettre son ministère !

Saint Jean de la Croix m'apparaissait comme le type du thérésien, dans ses écrits et dans sa vie, dans ses souffrances et dans son amour. Aussi, en quittant l'évêque, en me rendant à l'église, pour la touchante cérémonie du soir que vous décrira ma prochaine lettre, ai-je prié votre bienheureux Père, en même temps que votre séraphique Mère, pour tous les prêtres comme pour moi, particulièrement pour ceux auxquels je donnerai chaque année les exercices spirituels, que j'exhorterai à la perfection de leur sublime état.

Priez aussi, ma révérende Mère, priez pour que je fasse beaucoup de thérésiens, parmi les ministres des autels qui me liront ou m'entendront. Priez pour que je les dispose à étudier davantage votre admirable réformatrice, à l'étudier chez eux dans ses œuvres imprimées, à venir l'étudier en Espagne dans les fondations qu'elle a faites, et dans les souvenirs qu'elle a laissés au cœur du

peuple. Priez enfin pour que j'imité le divin Maître, en commençant par faire moi-même ce que j'enseigne aux autres, *cœpit Jesus fracere et docere* (Act., I, 1). C'est le vœu le plus ardent de votre très humble...

NEUVIÈME LETTRE

LA SOIRÉE DU 4 OCTOBRE POUR TOUS

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Dans cette dernière lettre sur le jour précis du centenaire de la mort, je veux vous dire ce que nous venons de faire pour honorer ce bienheureux trépas, au lieu et à l'heure où il était arrivé trois siècles auparavant. Je vous parlerai du discours de l'évêque, du parallèle qu'il m'a suggéré entre votre sainte fondatrice et un pontife-martyr, saint Cyprien, enfin de l'impression des pèlerins.

§ I.

Chants des fidèles, discours de l'évêque.

De la maison des carmes, à sept heures et demie, nous avons accompagné Mgr de Salamanque à l'église des carmélites, et nous sommes montés avec Son Excellence dans le sanctuaire, en nous rangeant des deux côtés de l'autel. Cette fois j'étais près du cœur de sainte Thérèse, vis-à-vis ses filles qui se tenaient derrière leur grille principale, et qui

s'unissaient à toute l'assistance, pour célébrer avec nous les derniers instants de leur séraphique Mère, pour rendre hommage à son dernier soupir. Les fidèles remplissaient la nef et le transept ; mais beaucoup de pèlerins et d'habitants, n'ayant pu y trouver place, avaient dû rester en dehors ou s'éloigner : ils étaient néanmoins avec nous d'esprit et de cœur, priant et glorifiant le séraphin de la terre, à l'heure où il prit son vol vers le ciel.

Après un jeu d'harmonium, on a récité le chapelet et chanté les litanies de la sainte Vierge, puis l'hymne *Regis superni nuntia*, où l'Église célèbre dans la réformatrice du carmel une martyre du saint amour, une victime de la charité. Ce chant a ramené mes pensées dans la direction qu'elles avaient suivie le matin : je me suis rappelé les martyrs qui avaient donné leur vie par amour pour Jésus-Christ ; je me suis rappelé les religieuses assemblées que formaient les chrétiens, au jour anniversaire de leur mort et sur leur tombeau ; je me suis rappelé les grands évêques qui prenaient alors la parole, pour faire l'éloge du saint, pour le proposer comme modèle et comme protecteur.

Je vous l'ai déjà dit, ma révérende Mère, et je voudrais le redire à tous les prêtres et à tous les fidèles, pour les engager à faire de temps en temps un pieux voyage au lieu d'une apparition, au tombeau d'un saint : Un des effets les plus assurés, un des fruits les plus hâtifs de nos pèlerinages catholiques, c'est d'agrandir l'âme en la recueillant.

Ils remettent sous ses yeux, avec une vivacité de couleurs extraordinaire, comme dans un tableau raccourci, comme dans une miniature, les enseignements de la foi, les faits de l'histoire, les mystères de Notre-Seigneur et la vie des saints ; ils lui rappellent ce qu'elle apprit par l'étude, ce qu'elle acquit par l'expérience, ce qu'elle saisit de rapports, de similitudes et de dissemblances entre les personnes ou les choses, dans ses précédents voyages. En peut-il être autrement ? Plus on s'unit à Dieu, plus on monte et s'élève avec lui, plus on voit par là même de haut et de loin. Les distances s'effacent et les objets semblent se toucher, les temps se rapprochent et mille ans sont comme un jour, le jour le moins éloigné, le jour qui se leva et finit hier, *mille anni tanquam dies hesterna* (Ps. LXXXIX, 4).

Tout ce que je voyais et entendais m'a fait remonter à plus de mille ans, jusqu'au temps où saint Augustin prononçait le panégyrique de saint Cyprien, à l'anniversaire de son martyre, sur le lieu de sa sépulture, devant l'assemblée de ses dévots admirateurs. Toutes ces circonstances se reproduisaient ici, et pour que la comparaison fût plus saisissante, la ressemblance plus complète, l'évêque de Salamanque allait parler comme l'évêque d'Hippone. Entre les considérations développées ce soir à Albe, et les pensées émises autrefois près de Carthage, il y avait un rapport qui me frappait vivement, et qui augmentait encore mon émotion. Mgr Martinez Isquierdo connaît mieux que moi les œuvres de saint Augustin, et il a pu

s'inspirer des cinq allocutions faites par ce Père de l'Église, sur l'héroïque évêque de Carthage, puisqu'elles nous ont été conservées¹; mais je le croirais plutôt, la similitude des sujets et des situations a produit la similitude des idées et des sentiments. Je vais donc d'abord vous résumer le discours que je viens d'entendre, tel que je l'ai compris, tel que me l'a résumé à moi-même un bon père carme. Je vous parlerai ensuite des nombreux rapprochements que j'avais commencés, et qu'il m'a aidé à compléter entre le présent et le passé, entre deux anniversaires, entre la mort d'une carmélite et la mort d'un martyr.

Monseigneur est monté en chaire, pour nous faire une exhortation vraiment épiscopale et paternelle, qui a duré une demi-heure, et qu'on aurait voulu entendre bien plus longtemps encore. Il a parlé d'une voix douce, d'un ton modéré, avec une prononciation nette et distincte, qui m'a permis de mieux suivre son discours, où il a prouvé que sainte Thérèse mourut des ardeurs de sa charité, et dans un acte sublime de son amour pour Dieu.

L'éminent prélat a premièrement exposé l'enseignement des docteurs sur la plus excellente des vertus théologiques, reine et mère de toutes les vertus, et il nous a fait voir dans la charité la consommation de toute la loi, parce qu'elle nous unit à notre principe, à notre fin, à notre souverain bien, et qu'elle nous donne la force d'accomplir

1. Migne, P. L., tom. 38, p. 1410-1425, sermo 309-313.

les plus grands sacrifices en vue de cette union. Secondement, il a fait ressortir la prérogative et la gloire du chrétien, qui meurt dans la grâce de Dieu, surtout s'il meurt dans l'acte de charité divine, et par la force de cet acte, de sorte qu'il soit véritablement victime et martyr du saint amour.

Ainsi mourut ici même, au jour et à l'heure où nous sommes, Thérèse de Jésus. Quelle magnifique récompense elle reçoit dans le ciel ! Quelles matines lui chantent en ce moment les anges et les saints ! Quelles félicitations lui adresse son divin Époux ! Pour mourir comme elle, vivons comme elle, imitons ses vertus, principalement son amour de Dieu et son application à l'oraison. Prions-la aussi avec confiance, invoquons-la comme une mère, puisque tout cet auditoire possède un droit spécial à sa protection, puisque nous pouvons tous nous considérer soit comme ses enfants, soit comme ses compatriotes, soit comme ses bons et fidèles serviteurs.

Durant ce discours, durant les chants qui l'ont ou précédé ou suivi, que se passait-il dans les âmes attendries, dans les cœurs émus ? Pour le savoir exactement, il faudrait avoir reçu des confidences, qui ne m'ont pas encore été faites. Je ne puis guère en ce moment, ma révérende Mère, vous parler que de moi, et même sans dévoiler ce qui serait trop intime ou tout à fait personnel. N'attendez donc d'abord que la comparaison que je vous ai annoncée ; puis permettez que j'ajoute à mes propres impressions, le peu que je sais déjà des

impressions ressenties par d'autres auditeurs, et décrites par un pieux pèlerin, que Paris connaît et vénère depuis plus de trente ans.

§ II.

Saint Cyprien et sainte Thérèse.

L'évêque d'Hippone avait dit que le jour de la naissance de saint Cyprien est ignoré, et ne mériterait pas d'être fêté, quand même il serait connu, *illum diem non celebraremus, etsi nossemus*, parce que ce jour l'avait assujetti au péché, aux misères, aux illusions et aux ténèbres de la vie terrestre. Mais il avait ajouté que l'on connaît, et que l'on fête le jour de sa naissance éternelle, le jour de sa mort, qui affermit son triomphe sur le péché, et l'introduisit dans la lumière de la céleste béatitude. De même l'évêque de Salamanque a laissé dans l'ombre et l'oubli, le jour où sainte Thérèse naquit à la vie du temps, bien que nous le connaissions; il n'a parlé que du jour où son âme s'élança vers un monde meilleur.

Pour les grands hommes, pour les célébrités profanes, on célèbre volontiers le centenaire de la naissance, comme la France célébra celui de Napoléon I^{er}, le 15 août 1869; nous le célébrons aussi quelquefois pour les saints, comme on le fait aujourd'hui même pour saint François-d'Assise. Mais le plus souvent pour les bienheureux, comme pour votre Mère en ce moment, c'est le centenaire de la mort qui est seul célébré par

l'Église; et afin que l'exception faite pour saint François vienne encore confirmer la règle, le septième centenaire de l'année de sa naissance est fêté le jour de sa mort.

Est-ce de l'évêque de Carthage, est-ce de la réformatrice du carmel, qu'on peut dire le mieux : Son âme fut prédestinée à être dans la maison de Dieu, et sur l'aire de l'Église, un grain considérable et choisi, *magnum et electum granum*? Mais pour être séparées des grains mauvais ou communs, des pécheurs ou du vulgaire, ces deux âmes eurent besoin de passer par le crible d'une sincère conversion, l'une en quittant l'idolâtrie, l'autre en quittant le monde.

Par cette fidélité à la grâce, et par les tribulations qui la perfectionnèrent en l'éprouvant, le divin Maître fit d'un païen vaniteux un nouveau Cyprien, un vrai Cyprien, *novum Cyprianum, verum Cyprianum*, c'est-à-dire une grappe de raisin de Cypre, digne d'être foulée sous le pressoir du dernier supplice, pour donner son sang comme un vin généreux : d'un rhéteur il fit un martyr. De même, d'une jeune fille noble qui commençait à aimer le plaisir, il fit, par les souffrances corporelles et morales, une nouvelle Thérèse, une vraie Thérèse, au sens céleste du mot, suivant l'étymologie tirée de la langue hébraïque¹, où *Thersa* signifie beauté, agrément, charme de la vie, doctrine de vérité : de Thérèse de Ahu-

1. *Escritos de santa Teresa*, append. sect. v n° 17. Tome II, p. 487.

mada, un peu mondaine, il fit Thérèse de Jésus, la beauté du carmel, l'agrément du cloître, le charme de la vie religieuse, le docteur mystique par excellence.

Tous deux pratiquèrent dans un degré sublime, et recommandèrent instamment aux autres par la parole et par l'exemple, la charité, l'oraison, l'ardent amour pour l'Église, l'habitude de prier pour elle. L'un et l'autre s'était attaché à l'Église, comme l'enfant à sa mère. Que dit-on du pontife? Que dit-on de la fondatrice? Le pontife garda avec une très grande humilité le lien, qui l'unissait à la chaire de saint Pierre, *cujus concordissimum vinculum tanta humilitate servavit*. La fondatrice appuyait toute sa confiance en la miséricorde divine, sur sa soumission filiale au vicaire de Jésus-Christ, et, pour se rassurer contre les terreurs de la mort et la sévérité des jugements de Dieu, elle répétait : « Enfin je suis, enfin je meurs fille de l'Église ! »

L'un et l'autre enseigna ce qu'il ferait, et fit ce qu'il avait enseigné, *quod docuerat fecit*; tous deux pratiquèrent, en mourant, ce qu'ils avaient appris à leurs disciples durant la vie. L'un et l'autre ne se contenta pas de parler et d'agir, mais écrivit encore des lettres et des traités qui se lisent, *scripsit etiam quæ legerentur*; l'un comme l'autre est connu en beaucoup de pays, *innotuit regionibus multis*, où les étrangers parlent de lui, où il est allé par ses livres traduits en langues étrangères, *ad alia loca per alienas linguas venit*.

Tous deux furent favorisés de nombreuses visions, et apprirent par révélation divine, *accedente etiam Domini revelatione*, que leur fin était proche. Tous deux en mourant étaient à la tête d'une nombreuse famille spirituelle, et lui témoignèrent une tendre sollicitude jusqu'au dernier instant. Cyprien recommanda aux fidèles, qui passaient la nuit à la porte de sa prison, de veiller avec soin sur les jeunes vierges, *custodiri puellas præcepit* ; Thérèse dit aux religieuses qui entouraient son chevet d'agonie : « Gardez bien votre règle et vos constitutions, obéissez toujours à vos supérieurs. »

Dès qu'il eut entendu la sentence de mort prononcée contre lui, l'évêque de Carthage poussa ce cri de reconnaissance et de joie, qui sort souvent des lèvres et du cœur des filles du carmel : *Deo gratias*, Dieu soit béni ! Dieu soit remercié ! Parvenu au lieu de l'exécution, il ôta son manteau et sa dalmatique, se mit à genoux et se prosterna pour prier son divin modèle. Il fit donner plusieurs pièces d'or au bourreau, comme pour le récompenser d'un important service. Puis il se banda lui-même les yeux, et dit à un diacre de lui lier les mains. Aussitôt les chrétiens mirent des mouchoirs et des linges autour de lui, pour les imprégner de son sang et les conserver comme des reliques. Sa tête fut tranchée d'un coup de hache.

Cette expression d'allégresse et de gratitude, ce calme et cette sérénité du martyr, qui fait lui-même les apprêts de son supplice, s'accordent

merveilleusement avec les actes et les paroles de l'héroïque réformatrice, sur son lit de mort. Dès qu'elle aperçoit le saint viatique, elle se redresse, s'agenouille, veut descendre et s'écrie : « Il est temps de partir, il est temps que je sorte de cette vie. Qu'elle soit mille fois bénie cette heure bienheureuse ! » C'est une douce quiétude, c'est une oraison prolongée, c'est la joie et le sourire, jusqu'au moment où trois soupirs s'échappent des lèvres du séraphin, si légers qu'à peine peut-on les entendre, si suaves qu'ils ressemblent au souffle d'une âme absorbée dans la prière.

A l'endroit où les idolâtres avaient décapité le martyr, les chrétiens élevèrent une église qu'on nomma *Mensa Cypriana*, la table de Cyprien, parce qu'il y avait été immolé, *quia ibi est immolatus*, qu'il s'y était offert à Dieu en sacrifice, et qu'il avait ainsi préparé une place convenable pour l'autel, où s'offrirait la grande victime. On lui donnait encore ce nom, parce que les fidèles y venaient boire le sang de Jésus-Christ, pour honorer le sang de saint Cyprien. Ils bâtirent une autre église tout près de là, dans le champ où ils avaient enterré son corps, sur le chemin de Mappale, aux portes de Carthage.

De même à Albe de Tormès, nous avons sous les yeux, dans un espace fort restreint, ici même, dans l'église des carmélites, la cellule où le saint amour fut, non le bourreau, mais le sacrificateur, mais le prêtre qui immola Thérèse de Jésus ; nous voyons la fosse profonde où l'on descendit son corps le lendemain matin, et le tombeau ma-

gnifique où il est renfermé depuis plus d'un siècle au-dessus du maître-autel. Gloire donc au Seigneur, qui a daigné communiquer à ce lieu quelque chose de la sainteté de ce corps, et consacrer l'un par l'autre, *tam sancto corpore hujus loci amplitudinem consecravit!*

Aussi ce jour qui fut autrefois un deuil, est-il pour nous une joie : à la mort on pleura, à l'anniversaire on se réjouit. Le regret et le désir firent couler des larmes, on aurait voulu voir toujours présente l'âme qui s'éloignait : maintenant c'est avec une immense allégresse que nous repassons, par une lecture attentive et un souvenir affectueux, tout ce qui fut fait alors, *cuncta quæ tunc gesta sunt legendo et diligendo recolimus.*

Durant sa vie, Thérèse rendit à Albe, comme Cyprien à Carthage, de grands services, et sa mort honora cette ville, *moriens honoravit.* Comme on allait quelquefois danser autour du tombeau de Cyprien, en signe de reconnaissance, nous verrons danser ici devant l'image de Thérèse. Mais c'est l'âme plus que le corps qu'il faut mettre en harmonie avec la fête, ce sont les actions qui doivent être d'accord avec les chants ; ce sont les émotions de notre cœur, bien mieux que les mouvements de nos pieds, qui témoignent aux saints notre gratitude et notre vénération. La célébration de leur fête ne doit-elle pas être l'imitation de leurs vertus, *celebratio solemnitatis martyrum, imitatio debet esse virtutum?* Il est facile de célébrer leur gloire, mais imiter leur foi et leur patience, c'est une grande chose.

Ce parallèle entre un évêque et une fondatrice, entre un martyr et une religieuse, serait incomplet si je n'ajoutais encore un trait, celui qui paraissait ce soir le plus lumineux et le plus pratique pour nous tous. Devant le corps et le cœur de sainte Thérèse, l'évêque de Salamanque vient de nous parler de la charité; qu'est-ce que l'évêque d'Hippone recommandait le plus à ses auditeurs, accourus pour vénérer les ossements de saint Cyprien? La charité.

Ce fut toujours la charité des saints qui rendit leur mort précieuse devant le Seigneur; c'était la charité des apôtres qui les poussait à se faire tuer, pour qu'un autre fût adoré, *alius occidebatur ut alius coleretur*; c'est la charité des religieux qui les porte à mépriser le monde et les biens de la terre, cette glu qui nous empêche de déployer les ailes spirituelles, c'est-à-dire les vertus, pour voler vers Dieu, *viscum pennarum spiritualium, hoc est virtutum, quibus volatur ad Deum*. Par la charité des séculiers, les temps ne sont plus si durs ou si malheureux; par la charité de tous, les bonnes mœurs fleurissent, puisqu'elles dépendent des bonnes affections, *non faciunt bonos mores nisi boni amores*. Grâce à la charité, les biens temporels sont vraiment des biens, parce qu'elle seule en fait un saint usage. Si Dieu les donne aux méchants, n'est-ce pas pour nous apprendre à rechercher ceux qui répondent mieux à son amour et au nôtre? Il nous dit : Demandez-moi des biens meilleurs et plus grands, des biens spirituels et divins, demandez-moi moi-même, *ipsum*